



Chef-d'oeuvres de Molière

Molière

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉÂTRE FRANÇOIS , COMÉDIES , Tome treizième.

Vie de MOLIERE , précédée de son Portrait , et suivie du Catalogue de ses Pièces.

L'Étourdi.

Le Dépit amoureux.

CHEF-D'(EÜVRES

MOLIERE

A PARIS

Î Bélin , Libraire , rue Saiiit-Jacques , près Saint Yves,

Brunet , Libraire, rué de Marivaux , Place du Théâtre Italien.

M, DCC. LXXXVIL

Digilized by Gopgle

PAR VOLTAIRE

goût die bien dçs Lcctcui? pour les choses frivoles , et l'envie de faire un volume de ce qui ne devcoit remplir que peu de pages ,

sont cause que l'Histoire des Hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles , et des contes populaires , aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques iniustes de leurs Ouvrages.' C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Ilacine , faite à Paris en lyaK. Ou tâchera d'évier cet écueil dans cette courte Histoire de la Vie de Moliere. On ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté j et- on ne hasardera sur ses Ouvrages rien qui .soit contraire aux sentimens du Public éclairé.

Aij

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en dans une maison qui subsiste encore sous les pil> liers des Halles. Son pere , Jean-Baptiste Pôquelin , Valet-de-chambre Tapissier chez le Roi , Marchand Frippier , et Anne Boutet , sa mere , lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinoient. 11 resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique , n'ayant rien appris , outre son métier , qu'un peu à lire et à écrire. Scs parens» obtinrent , pour lui , la survivance de leur charge chez le Roi j mais son génie l'appel oit ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux Arts les ont cultivés malgré leurs parens , et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avoir un grand-pere qui aimbit la Comédie , et qui le menoît quelquefois à l'Hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa 11 pressa son grand-pere d'obtenir qu'on le mît au College , et U arracha enfin le consentement de son pcre , qui le mit dans une pension , et l'envoya externe

aux Jésuites , avec la répugnance d'un Bourgeois qui croyoit la fortune de son fils perdue s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au Collège les progrès qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. 11 y étudia cinq années. Il y suivit le cours des classes A' Armand de Bourbon , premier Prince de Conti , qui , depuis , fut le Protecteur des Lettres et de Moliere.

Il y avoir alors dans ce Collège deux enfans , qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde } c'étoit Chapelle et Bernier. Celui-ci connu par scs voyages aux Indes } et l'autre célèbre par quelques vers naturels et aisés , qui lui ont lait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle , son fils naturel , et , pour lui donner de l'émiflation , il faisoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens croient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un Précepteur ordinaire et pris au hasard , comme tant de pères

A iij

en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom , il engagea le célébré Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé , de bonne-heure , le génie de Poquelin , l'associa aux études de Cha* pelle et de Bernier. Jamais plus illustre Maître n'eut de plus dignes Disciples. Il leur enseigna sa Philosophie d'Epicure , qui , quoiqu'aussi fausse que les autres , avoir , au moins , plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école , et n'en avoir pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du Collège , il reçut de ce Philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique , et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son perc étant devenu infirme et incapable de servir , il fut obligé d'exercer les fonctions de son erploi auprès du Roi. 11 suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la Comédie , qui l'avoit déterminé à faire ses études , se réveilla avec force.

Le Théâtre commençoit à fleurir alors. Cette

Digilized by Google

partie des Belles-Î.ettes, si méprisée quand elle est médiocre , contribue à la gloire d'un Etat y quand elle est perfectionnée.

Avant l'année , il n'y avoit point de Comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs alioient , comme en Italie , de ville en ville. Ils jouoient les Pièces de Hardy , de Montchrétien , ou de Baltazar Baro. Ces Auteurs leur vendoient leurs Ouvrages dix écus piece.

Pierre Corneille tira le Théâtre de la barbarieet de l'avilissement , vers l'année 16[^]0. Ses premières Comédies , qui étoient aussi bonnes pour son siecle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre , furent cause qu'une Troupe de Comédiens s'établît à Paris. Bientôt après , la passion du Cardinal de Richelieu pour les Spectacles mit le goût de la Comédie à la mode j et il y avoit plus desociétés particulières qui représentoient alors que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avoient du talent pour la déclamation. Ils jouoi|||t au fauxbourg Saint-Ger-

main et au quartier ^ut-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres. Ou l'appela L'illustre Théâtre»

On voit par une Tragédie de ce temps-là , intitulée , , d'un nom-mé Mignon, et imprimée en qu'elle fut représentée sur l'il-

lustre Théâtre»

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier , d'être à la fois Comédien et Auteur, et de tirer de ses talens de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens les Auteurs Jouoient souvent dans leurs Pièces, et qu'ils n'étoient point déshonorés pour parler avec grâce en public , devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière , et il ne fit , en changeant de nom , que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie , et de ceux de l'Hôtel de Bourgogne. L'un , dont le nom de famille étoit Le Grand , s'appeloit Bcllevilie , dans la Tragédie , et Turlupin dans la farce j d'où vient le mot de turlupinage. Hugues Giieret étoit connu, dans les Pièces sérieuses , sous le nom de Fléchelles ; dans la farce, il jouoit toujours||k certain rôle qu'on appcloit Gautitt-Garguil^ De même , Arlequin et Scaramouche n'étoient con-

nus que sous ce nom de Théâtre. Il y avoit déjà eu un Comédien appelé Moliète , Auteur d'une Tragédie de Polixene.

Le nouveau Moliere fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France. Il employa ces années à cultiver son talent , et à préparer quelques Pièces. Il avoit fait un Recueil de scenes Italiennes, dont il faisoit de petites Comédies pour les Provinces. Ces premiers essais , très-informes , tenoient

plus du mauvais Théâtre Italien , ou il les avoit pris, que de son génie , qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc , pour la Province , Le Docteur amoureux , Les trois Docteurs rivaux , Le Maître d'Ecole Ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux Pièces de Moliere dans ce genre ; l'une est Le Médecin volant ; et l'autre , La jalousie de Barbouillé. Elles sont en prose , et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans Le Médecin malgré lui ; et on

trouve dans La jalousie de Barbouillé un canevas , quoiqu'incomplet , du troisième acte de George Dandin.

La première Pièce régulière , en cinq actes , qu'il composa , fut L'Etourdi. Il représenta cette Comédie à Lyon , en 1675. Il y avoit dans cette ville une Troupe de Comédiens de campagne , qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne Troupe se joignirent à Moliere , et il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc , avec une Troupe assez complète > composée principalement de deux frères, nommés Gros-René , de Duparc , d'un Pâtissier de la rue Saint-Honoré , de la Duparc , de la Béjart et de la de Bric.

Le Prince de Conti, qui tenoit les Etats de Languedoc à Béziers , se souvint de Molière , qu'il avoit vu au Collège ; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui L'Etourdi , Le Dépit amoureux et les Précieuses ridicules. '

Cette petite Pièce des Précieuses , faite en Province , prouve assez que son Auteur n'avoit

eu en vue que les ridicules des Provinciales } mais il se trouva depuis que l'Ouvrage pouvoir corriger et la Cour et la Ville.

Molière avoit alors trente-quatre ans j c'est râge oîi Corneille fit Le Cid. Il est bien difficile de réussir , avant cet âge , dans le genre dramatique , qui exige la connoissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le Prince de Conti voulut alors faire Moliere son Secrétaire , et qu'heureusement pour la gloire du Théâtre François Moliere eut le courage de préférer soii talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai , il fait également honneur au Prince et au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les Provinces , et avoir joué à Grenoble , à Lyon , à Rouen, il vint enfin à Paris en 1[^]58, Le Prince de Conti lui donna accès auprès de MONSIEUR, frere unique du Roi Louis XIV. MONSIEUR le présenta au Roi et à la Reine Merc. Sa Troupe et lui représentèrent , la même année , devant leurs Majestés , la Tragédie de Nicomede , sur

un Théâtre élevé par ordre du Roi , dans U

salle des Gardes du vieux Louvre. . •

Il y avoit depuis quelque tems des Comédiens établis à rHôtel de Bourgogne. Ces Comédiens assistèrent au début de la nouvelle Troupe. Molière , après la représentation de Nicomede , s'avança sur le bord du Théâtre , et prit la liberté de faire au Roi un discours , par lequel il remercioit Sa Majesté de son indulgence, et louoit adroitement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne , dont il devoit craindre la jalousie. 11 hnit en demandant la permission de donner une Piece d'un acte , qu'il avoit jouée en Province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes Pièces , étoit perdue à l'Hotel de BeJUrgogne. Le R,ôï agréa l'ofl-Fre de Moliere , et l'on joua dans l'instant Le Docteur amoureux. Dcpuis ce tems , l'usage a toujours continué de donner de ces Pièces d'un acte, ou de trois , après les Pièces de cinq. '• '•

On permit à la Troupe de Moliere de s'établir à Paris. Ils s'y fixèrent , et partagèrent le Théâtre du petit Bourbon avec les Comédiens Italiens , qui en étoient en possession depuis quelques années.

La Troupe de Moliere jouoi^ sur le Théâtre

les

VI E DE MOLIERE, ii

les Mardis , les Jeudis et les Samedis , et les îta» liens les autres jours. '

La Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ne jouoit aussi que trois fois la semaine , excepté lorsqu'il y avoit des Pièces nouvelles.

Dès lors, la Troupe de MoUere prit le titre de ' la Troupe de Monsieur, qui étoit son Protecteur. ! Deux ans après » en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le Cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la représentation de Mîrame, Tragédie, dans laquelle ce Ministre avoit composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la Piece pour laquelle elle fut bâtie j et je suis obligé de remarquer, à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun Théâtre supportable, c'est l'ine barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison* Les bonnes Pièces sont en France, et les belle! salles en Italie, (x)

(i) Kous nous sommes bien- corrigés à cet. égard, depuis 1755 , que cette Vie de Molière a été écrite , « les Italiens ont fort peu de choses à nous reprocher présentement sut les salles de Spectacles. >

La Troupe de Moliere eut la jouissance de cctfc salle jusqu'à la mort de son Chef. Elle fut alors accordée à ceux qui curent le Priviège de rOpera , quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an , jusqu'à 1^7} , c'est-à-dire, ' en quinze années de tems , il donna toutes ses Pièces , qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique , mais il n'y réussit pas. 11 avoit une volubilité dans la voix , et une espece de hoquet , qui ne pouvoit convenir au genre sérieux , mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme (1) d'un des meilleurs Comédiens que nous ayions eus , a donné ce por^ trait-ci de Moliere.

cc II n'étoit ni trop gras , ni trop maigre. Il »> avoit la taille plus grande que petite , le port w noble , la jambe belle. Il marchoit gravement ,

»ï avoit l'air très-sérieux , le nez gros , la bouche ir grande , les levres épaisses , le teint brun , les » sourcils noirs et forts , et les divers mouvemens

(i) Marie-'AngèJique Gassaud du Groiîjr , femme de Paul Poisson,

VIE DE MOLIERE. i|

f> qu'il leur donnoit , lui rendoient la physiono» n mie extrêmement comique. A l'égard de son » caractère , il étoit doux , complaisant , géné* » reux. Il aimoit fort à haranguer j et quand

il »> lisoit ses Pièces aux Comédiens , il vouloit » qu'ils Y amenassent leurs enfans , pour tirer des >} conjectures de leur mouvement natuel. »

Molière se fit dans Paris un très- grand nombre de partisans , et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le Public , en lui faisant connoître la bonne Comédie , à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient aux Pièces médiocres des autres Auteurs , lelevoient les moindres défauts de Molicre , avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue i et le moindre défaut d'un Auteur célèbre , joint avec les malignités du Pu* blic , suffit pour faire tomber un bon Ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus et Les Vlaldeurs , de Racine , furent si mal reçus j voilà pourquoi V^varcy Le Misan-trope y Les Femmes Savantes^ V Ecole des Femmes , n'eurent d'abord aucun suc-

ces.

- Louis XIV , qui avoit un goût naturel et l'es-r

' Bij

prit très-juste , sans l'avoir cultivé , ramena souvent, pat son approbation, la Cour et la Ville aux Pièces de Molicre. Il eût été plus honorable pour la nation , de n'avoir pas besoin des décisions de son Maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels , sur-tout les mauvais Auteurs du tems , leurs Protecteurs et leurs cabales. Ils suscitèrent contre lui les dévots. On lui imputa des livres scandaleux. On l'accusa d'avoir joué des hommes puissans , tandis qu'il n'avoit joué que les vices, en général j et il eût succombé sous ces accusations , si ce même Roi , qui encou-

ragea et qui soutint Racine et Despréaux , n'eût pas aussi protégé Moliere.

Il n'eut , à la vérité , qu'une pension de mille livres , et sa Troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses Ouvrages , le tint en état de n'avoir rien de plus à souhaiter. Ce qu'il retiroit du Théâtre , avec ce qu'il aroit placé , alloit à trente mille livres de rente i somme qui , en ce tcras-là , faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès do Roi paroît assez par le Canoniat qu'il obtint pour le fild

VIE DE MOLIERE, if

ée son Médecin. Ce Médecin s'appeloit Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du Roi : cc Vous avez un Médecin , dit le Roi à >5 Molière s que vous fait-il ? Sire , répondit Moliere , nous causons ensemble : il m'ordonne des rcmcdes j je ne les fais point , et je guéris. 3> Il faisoit de son bien un usage noble et sage. Il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie , les Chapelles , les Jonsacs , les Desbarreaux , &c. qui joignoknt la volupté et 1* philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil , où il se délassoit souvent , avec eux » des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le Maréchal de Vivonne , connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux , alloit souvent chez Molicre, et vivoit avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voie souvent , et disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employoit une partie de son revenu en libéralités , qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle, dans d'autres hommes , des chx-

Bü|

'ié V I E D E M O L I E R

lites. Il encouraigeoit souvent par des présent considérables de jeunes Auteurs qui marquoient du talent. C'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine , qui sortoit de Port-Royal , à travailler pour le Théâtre , dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la Tragédie de Théagène et Cariclée ; et quoique cette Piece fût trop foible pour être jouée , il fit présent au jeune Auteur de cent louis, et lui donna le plan des Freres ennemis.

Il n'est peut-être pas inutile de dire , qu'environ dans le même-tems , c'est-à-dire, en 1661 , Racine ayant fait une Ode sur le mariage de Louis XIV, Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il est très-triste pour l'honneur des Lettres , que Molière et Racine aient été brouillés depuis. Le si grands génies , dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre , dévoient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui, par la supériorité de ses talens et par les dons singuliers qu'il avoit reçus de la nature , mérite d'être connu de la postérité. C'étoit le Comédien Éa-

ion , qui a été unique dans la Tragédie et dans la Comédie. Molière en prit soin, comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Comédien de campagne , que la pauvreté empêchoit de se présenter, lui demandoit

quelque léger secours pour aller joindre sa Troupe. Molicre ayant su que c'étoit un nommé Mondorge , qui avoit été son camarade , demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner. Celui-ci répondit, au hasard ; « Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi , lui dit Molière j en voilà 51 vingt qu'il faut que vous lui donniez pour » vous ; » et il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits , mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il tenoit de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, et lui dit : « Monsieur, vous n'avez peut-être pas des- 5> sein de me donner un louis d'or j je viens vous le rendre.... Tiens, mon ami, dit Moliere, en voilà un autre j et il s'écria : Où la vertu 5) va-t'elle se nicher 1 Exclamation qui peut

faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présente à lui , et qu'il étudioit par-tout la nature , en homme qui la vouloir peindre.

Moliere , heureux par ses succès et par ses Protecteurs , par ses amis et par sa fortune , ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé , en 1661 y une jeune fille , née de la Béjart et d'un Gentilhomme nommé Modene. On disoit que Moliere en étoit le pere. Le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie , fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Moliere n'avoit connu la mere qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge > et les dangers auxquels une Comédienne , jeune et belle , est exposée , rendirent ce mariage malheureux } et Moliere , tout Philosophe qu'il étoit d'ailleurs , essuya dans son domestique les dégoûts , les amertumes , et quelquefois les ridicules, qu'il avoit si souvent joués sur le Théâtre, Tant il est vrai

que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens , s'en rapprochent presque toujours par les foiblesses ! car pourquoi les talens nous raettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière Pièce qu'il composa , fut Ze Ma-

VIE DE MOLIERE. xp

lade imaginaire. Il y avoit quelque tems que sa poitrine étoit attaquée , et qu'il crachoir quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il SC sentit plus incommodé qu'auparavant. On lui conseilla de ne point jouer î mais il voulut faire un effort sur lui-même , et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant juto , dans le divertissement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté , quelques raaens , par deux de ces Sœurs Religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le Carême , et qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortoit par la bouche , le 17 Tévrier 1673 , âgé de cinquante trois ans. Il ne laissa qu'une fille , qui avoit beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un Comédien, nommé Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la Religion , et la prévention contre la Comédie , furent cause qu'on refusa de l'enterrer. Le Roi le regrettoit j et ce Monarque , dont il avoit été le Domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'Archevêque

Digilized by Goc^le

de Paris de le faire inhumer dans une Eglise. Le Curé de Saint-Eustache , sa Paroisse , ne voulut pas s'en charger. La populace ,

qui ne connoissoit dans Molière que le Comédien, et qui ignoroit qu'il avoit été un excellent Auteur, un Philosophe , un grand homme , en son genre , s'attroupa en foule à la porte de sa maison , le jour du convoi. Sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres j et ces misérables , qui auoient, sans savoir pourquoi, troublé l' enterrement , accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture , et les injustices qu'il avoit essayées pendant sa vie , engagèrent le fameux Pere Bouhours à composer cette espece d'építaphe , qui , de toutes celles qu'on fit pour Molière , est la seule qui mérite d'être rapportée , et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire (i) qu'on a mise jusqu'ici au-devant de scs Ouvrages.

Ornement du Théâtre > incomparable Acteur , Charmant Poète , illustre Auteur ,

(i) La Vie de Moliere , par Grimarest.

C'est toi donc les plaisanteries ^

Ont guéri du Marquis l'esprit extravagant |

C'esc toi qui , par tes momeries ,

As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant î Ta Musc , en jouant l'hypocrite *

A redressé les faux dévots ;

La. Précieuse à tes bons mots A reconnu son faux mérite ;

L'homme ennemi du genre humain ,

Le campagnard qui tout admire ,

N'ont pas lu tes vers en vain :

Tous deux se sont instruits , en ne pensant qu'à tkc« Enfin , tu réformas et la Ville et la Cour ;

Mais quelle en fut la récompense î Les François rougiront un jour De leur peu de reconnoissance*

Il leur fallut un Comédien Qui mît à les polir sa gloire et son étude;

Mais , Molière , à ta gloire il ne manqueroit rien »

Si, parrqi les défauts que tu peignis si bien ,

Tu les avois repris de leur ingratitude. :

Non-seulement j'ai obmis dans cette Vie de Moliere les contes populaires touchant Chapelle et scs amis , mais je suis obligé de dire que ces contes , adoptes par Grimarest , sont trèsfaux. Le feu Duc de Sully , le dernier Prince de Vendôme , l'Abbé de Chaulieu , qui avoicut beaucoup vécu avec Chapelle , m'ont assuré que

Digilized by Goc^le

ti V I E B E M O L I E R E;

toutes CCS historiettes ne méritoient aucune croyance. '

M. Bret en donnant, en 177a, la meilleure édition que nous ayions eue jusqu'à présent des CEuvres de Molière , avec d'cxcellens Commentaires sur chacune des Pièces de cet Auteur , mit au-devant de son édition la Vie de Molière pai Voltaire , et y ajou-

ta quelques particularités , échappées à Voltaire , et dont nous allons rapporter les plus remarquables. ‘

ce En faisant des recherches plus exactes que l'on n'en a fait jusqu'à présent sur la famille de Molière, on a appris qu'il s'y conservoit une tradition qui donneroit au nom de Poquelin plus d'importance civile qu'il n'en a eu 5 mais la plus grande gloire de ce nom sera toujours d'avoir été celui du père de notre Théâtre Comique. »

ce Un nommé Poquelin , Ecossois , fut un de ceux qui composèrent la garde que Charles VII attacha à sa personne , sous le commandement du Général Patillo. Les descendants de ce Poquelin s'établirent , les uns à Tournai , les autres à Cambrai, où Us ont joui long-tems des droits

de

Digilized by Goc^le

VIE DE MOLIERE, tj

de la Noblesse. Les malheurs des tems leur firent une nécessité du commerce , dans lequel quelques-uns d'entr'eux vinrent faire oublier leurs privilèges à Paris. »

« Tels sont les faits qu'on a appris de quelques personnes qui portent encore parmi nous le nom de Poquelin j mais qu'importe aux parens collatéraux de Molière la notoriété mieux constatée d'une noblesse que leurs ancêtres avoient perdue } Ils ont acquis un plus beau titre , et que les tems ne peuvent effacer j celui d'appartenir à un des plus grands hommes qu'aient produits les Lettres....» -

M. Bret nous dit avoir eu sous les yeux un arbre généalogique de la famille des Poquelins , établis à Paris. « Qui le croiroit î s'écrie-t-il , Jean-Baptiste Poquelin , dit Molière , ne s'y trouve point. Sa profession de Comédien i'en a exclus. Il n'y avoir pourtant que l'orgueil , bien pardonnable , de vouloir tenir à lui qui pût justi* fier la peine qu'on a prise de fiire une généalogie. Qu'est-cc que le nom de Poquelin, séparé de i:clui de Molicre ? »

^ « On trouve beaucoup de contes , assez incer-»

V I E D E M O L I E î l E."

tains sur TefFct que causa dans la famille de Poquelin son envie d'embrasser le métier de Comédien. Ce que nous remarquons , c'est qu'une Déclaration du Roi, du i 6 Avril 1^41 , enregistrée au Parlement le 2.4 du même mois , défendoit que l'état d'Acteur fût être désormais imputé à blâme i et préjudiciât à la réputation du Comédien y dans le commerce public. Il n'est pas du ressort de ces additions , continue M. Prêt , d'examiner pourquoi cette Déclaration enregistrée n'a été que la loi d'un moment. Il suffit pour le jeune Poquqlin qu'elle ait existé , et qu'elle ait pu le défendre alors contre les vains résistances de sa famille. Reçu en survivance dans la Charge de son pere auprès du Roi , il n'en perdit jamais ni l'exercice , ni les avantages. 3> •

• « On a ouï-dire souvent au Président de Montesquieu , d'après line ancienne tradition de Bordeaux , que Moliere , encore Comédien de Campagne , avoir fait représenter , dans cette TÛle , une Tragédie de sa façon , qui avoir pour titre La Thébaïde; mais que le peu de succès gu'elle avoir eu , i'avoit détourné du genre tra-

VIE DE MOLIERE, a/

gique. Nous savons que le jeune Racine alla offrir à Molière , de retour à Paris , sa Tragédie de 'Thécagène et Cariclie , qui se ressentait trop de l'âge de l'Auteur et de la source romanesque où elle avait été puisée et que Molière entrevoyant le génie du jeune homme lui donna le plan des Frères ennemis. C'étoit , sans doute , celui dont il avait tiré si peu de parti à Bordeaux. «

car il y a grande apparence que la Traduction de Lucrèce fut le premier Ouvrage de Molière. L'Historien de sa Vie (Goussier) dit qu'il n'avait mis en vers que les endroits qui pouvoient prêter davantage à la Poésie, car Cet Ouvrage, dont il ne nous a conservé qu'un morceau dans la cinquième scène du second acte du Misanthrope ^ cessa de lui plaire dès qu'il eut acquis quelque réputation à Paris. On sait qu'en » 6⁴ il refusa chez le Comte du Roussieu d'en faire la lecture , dans la crainte, qu'elle ne le fit paroître indigne des louanges que venait de lui donner son ami Fespréaux , dans la satire que ce dernier lui avait adressée, y

et Le style de Molière étoit si défectueux dans ses premiers essais qu'il a fait probablement lo

C ij

IK VIE DE MOLIERE.

sacrifice de cette Traduction à son goût perfectionné , et au bonheur qu'il eut par la suite d'être difficilement content de ce qu'il avait fait. »

« A la lecture de ce vers de la satire de Boileau , en parlant de Molière :

Il plaît à tout le monde et ne sauroit se plaire ,

Moliere s'éq-ia , en serrant la main du Satyrique : Voilà la plus grande vérité que vous ayiez^ jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vousparlei ; mais , tel que je suis y je n'ai jamais rien fait dont je sois véritablement content, s» « Ce qui doit faire admirer encore plus la modestie de Moliere , c'est qu'il tint ce discours dans la même année ou les trois premiers actes de Tartufe ont été joués .1 la Cour. >>

« Les différentes courses que Moliere fit dans le Languedoc , avec sa Troupe , lui procurèrent la coïnoissance d'un Artiste avec lequel il contracta l'amitié la plus étroite. Avignon fut le lieu où il rencontra le célèbre Mignard , qui, revenant d'Italie , s'occupait , dans le Comtat , à dessiner les antiques d'Orange et de Saint-Re-rai, A l'union vive et durable qui s'établit cnti'cux ,

il scmbloit que tous deux devinassent leur celé'* brité future, et combiepleur gloire mutuelle devoir ajouter au plaisir qu'ils trouvoient à s'aimer. »

<c Réunis depuis à Paris, ils se donnèrent tous deux des preuves de leur attachement. Mignard laissa à la postérité le portrait de son ami , et Molière , dans son Poeme du Val-de-Grace , r(mdit, comme l'Arioste au Titien , l'immortalité qu'il venoit d'en recevoir.... n

cc Racine regarda toujours Moliere comme un homme unique. Louis XIV lui demandant un jour quel étoit le premier des grands hommes qui avoient illustré son règne , il lui nomma Molière. Je ne le croyols pas , répondit le Roi j mais vous vous y connaissez^ mieux que moi. »

«L'Euripide François avoit, comme on le voit , bien oublié sa brouillerie avec Molière. (Nous avons , dans les Jugemens et

Anecdotes sur V Alexandre de Racine , tome dixième des Tragédies de notre Collection , rapporté quelle fut la cause de cette brouillerie , survenue entre ces deux personnages , à l'occasion de cette Tragédie.) La prééminence accordée à Moliere par

C iij

Racine ne peut trouver pour contradicteur qu'un esprit médiocre j mais comment Louis XIV osait-il dire qu'il ne le croyait pas , lui qui avoir été le Protecteur fidèle de Moliere ? Le sens supérieur qui guidoit toujours ce Prince semble l'avoir abandonné dans cette circonstance. C'étoit , sans doute , à Racine lui-même que ce Prince accordoit le premier rang. La noblesse du genre en imposoit au Monarque. A mérite égal, entre l'Auteur Comique et l'Auteur Tragique , le peuple et les grands sont entraînés vers ce dernier.... »

« Louis XIV demandant , un autre jour , à Despréaux quels Auteurs avoient le mieux réussi dans l'Art de la Comédie ; Je n'en cannois qu'un ^ dit le Satyrique j tous les autres n'ont fait que des farces. ».. Si bien donc t reprit le Roi, que Despréaux n'eût que Manière Il n'y a aussi que lui , Sire , répondit-il , qui soit estimable dans son genre, n

« Ces d'après ces jugemens que le même Prince disoit , au commencement du siècle présent , qu'il avoit perdu deux hommes qu'il ne icpareroit jamais Lully et Moliere. »

V I E D E M O L I E R E. ip

<c Bien des gens se rappellent d'avoir ouï-dire à Houdart de La Motte que l'Académie Française avoir souhaité de compter Molière au nombre de ses Membres j mais cette loi de 1^{re} 41 ,

dont on a parlé , sans avoir été révoquée , étoit restée dans l'oubli. En vain lui proposa-t-on de quitter sa profession : tout fut inutile j et l'Académie n'orna point sa liste de ce nom fameux. Son Eloge qu'elle a proposé à l'Europe , et pour lequel M. de Chamfort a été couronné , (en) est une preuve des regrets qu'elle en a.

C'est se l'associer autant qu'il est en elle aujourd'hui de l'avoir choisi le premier pour servir de modèle aux Gens-de-Lettres. La place honorable qu'elle fit prendre le jour de la lecture publique de l'Eloge de ce grand homme, à deux de ses neveux , M. Poquelin , âgé de plus de quatrevingt ans , et M. l'Abbé de La Fosse , fils d'une Poquelin , et petit-fils du célèbre La Fosse , de l'Académie de Peinture , marque encore avec plus d'intérêt la considération que Molicre a conservée dans ce premier Corps Littéraire de la France. »

« Il y a un point d'honneur pour moi à ne poûtt

quitter y disoit Molière à son ami Despréaux qui le sollicitoit d'abandonner l'action théâtrale , nuisible même à sa santé, et de s'en tenir à la composition de ses Pièces. »

« Colbert avoir témoigné , dit-on , sa surprise de ce que Molière n'étoit pas de l'Académie Française. Perrault fit part de cet étonnement si Juste à ses confrères , qui répondirent qu'un homme tel que Moliere étoit, sans doute , audessus des règles , et méritoit des distinctions j mais qu'il falloit obtenir de lui de ne plus jouer que des personnages graves, et d'abandonner les* rôles comiques , à cause du petit inconvénient des coups de bâton. Molière , ajoute-t-on , se refusa même à cet accommodement, qui nous paroît peu vraisemblable. Comment imaginer , en cîfet, que des gens sensés aient vu une différence essentielle ,

entre l'Acteur qui reçoit des coups de bâton et celui qui les donne
?... 5>

« Il arriva , en , une aventure à un jeune Médecin , chez un Barbier , de son voisinage , jaloux des visites trôp fréquentes que le Docteur rendoit à sa femme. Le Médecin , échappé du danger qu'il avort couru , avoit rendu plainte

V I E D E M O L I E R E. jf.

contre le Barbier ; et Gui-Patin , dans ses Lettres , dit que le bruit couroit que Moliere vouloir faire une Comédie de cette histoire j ce qui pourroit bien arriver , ajoute-t-il , et ce qui n'artiva point. On prétendoit que la Comédie que devoir faire' là-dessus Moliere auroir pour titre î JLe Jllédecin fouetté et le Barbier cocu, n

« Moliere , en portant ce vaudeville au Théâtre , n'eut fait qu'une satire et non point une Comédie. Si Gui-Patin eût mieux connu l'Artiste et l'Art y il n'eut point accredité ce bruit- Souvenons-nous du mot du Comte de Bussi-Rabutin : Despréaux atzaquade vice à force ouverte » et Moliere plus finement que lui,..

■»

« Le fameux souper d'Auteuil est la principale anecdote de la Vie de Moliere sur laquelle M. de Voltaire a voulu répandre du 'doute. Cependant on trouve encore des gens qui se souviennent de l'avoir ouï raconter à Despréaux , à Baron et à plusieurs anciens habitans du lieu de la scène. » « Il est très-possible que l'amitié qu'avoient pour Chapelle le Duc de Sully , le Prince 'de Vendôme et l'Abbé de Chaulieu , les ait engagés à nier un fait qui n'anon^oit ni la sobriété , ni

|t VIE DE MOLIERE.

sagesse de leur ami ; mais cette historiette , fût'* elle incertaine , n*honore-t-elle pas assez Molière pour nous mettre dans Tobligation de la con* server... La voici. »

« Molière avoit dans le village d'Auteuil une maison où il donnoit des soupers à la meilleure compagnie de la Cour et de la Ville î mais comme sa santé languissante exigeoit presque toujours qu'il fût au lait , pour toute nourriture , c'étoit son ami Chapelle qui faisoit les honneurs de sa maison. Un jour que ce dernier y étoit allé tvcc MM. de Nantouillet , Jonsac , Despréaux , JBaron et quelques autres , Moliere , qui avoit assisté au commencement du souper, se retira et laissa ses amis se livrer au plaisir de causer et de boire aussi long-tems qu'ils le voudroient. »

« Le feu de la conversation , et , sur-tout , les fumées du vin échauffèrent , par degré , les esprits , et la conversation étant tombée sur les misères humaines , nos gens exhalèrent bientôt les tristes rêves d'une philosophie sombre et noire. JVb(/5 sommes tous des lâches , dit Chapelle , (jue ne cessons-nous de murmurer et de vivre ? Lû rivière est à cntnt pas : allons nous y précipiter» »

Digilized by Goc^le

« L'enthousiasme du Poète ivre passa rapidement dans toutes les têtes. Bêja on se lève , ea applaudissant j on se prépare , en s'embrassant , pour la dernière fois , à terminer des jours qui paroissent d'un poids et d'un ennui insupportables. Le célébré Baron heureusement avoit conservé plus de sang-froid. 11 court au lit de Molière , qui bientôt paroît au milieu de ses amis ;

! quoi , leur dit il , apprends que vous avez conçu U projet le plus courageux et le plus sage , et je ne devrai qu'à Baron honneur de U partager ? Est-ce donc pour moi que la vie a des douceurs , et sitis-je fait pour la mépriser moins que vous? Il a. raison , s'écria Chapelle. U nous manquoit ; qu'il vienne.... Un moment , reprit Moliere. JN'abandonnons point une résolution si belle aux fausses interprétations qu'on peut lui donner» On saura qu'à la suite d'un long souper nous aurons fait le sacrifice de notre vie ; et la calomnie y avide de tout dénigrer y répandra le bruit que V ivresse nous a plus inspirés que la philosophie, .^mis , sauvons notre sagesse. Attendons le retour prochain du soleil. Alors , aux yeux de tout le monde , nous donnerons cette leçon publique du juste mépris de la vie.t^

Parbleu ! dit Chapelle, sa réflexion est de bon sens î Donnons au repos le reste de la nuit s notre sagesse n^en sera que plus pure et plus éclatante. Molière en fut cru. On dormit j et le réveil, comme il l'avait prévu , fit trouver à ses convives assez de plaisir à vivre pour les exciter à rire de leur ridicule folie de la nuit.... »

• « Moliere s'étant un jour présenté , en sa qualité de Valet- de- C hambre , pour faire le lit du Roi, un autre Valet-de-Chambre. qui devoir le faire avec lui se retira brusquement , en disant qu'il n'avait point service à partager avec un Comédien. Bellocq , autre Valct-de-Chambre , homme d'esprit, et qui faisoit de jolis vers , s'approcha dans le moment , et dit : M. de Moliere , voulez-VOus bien que f aie L'honneur de faire le lit du Roi avec vous ? Cette aventure , fort ridicule pour le premier camarade de Moliere , vint aux oreilles de Sa Majesté , qui fut très-fachée qu'on eût marqué du mépris pour un homme d'un génie aussi rare.»

cc Moliere eut encore plus d'une fois à souffrit du même préjugé avec sa famille. En vain engagca-t'il sa Troupe à donner à son Théâtre les enr

trees

VIE DE MOLIERE. jj?

trées libres aux Poquclins qui s'y présentcroient. Il n'y en eut que très-peu qui en profitèrent.... »

« Ennemi de toutes les especes de grimaces , Moliere passa dans la société pour un homme solide et sûr. La droiture de son cœur et la franchise de son caractère lui firent des amis de tout ce qu'il y avoir en France de plus aimable et de plus distingué. Sa maison fut le rendez-vous de toutes les especes de mérite , et s.i haute réputation ne fit appexcevoir aucune diiii'crence entre le grand Seigneur et lui. »

« Monsieur le Prince (le grand Condé) aiinoit son entretien. 11 l'avoit prié de lui donner les momens qu'il pourroit avoir de libres. 11 trouvoit , disoit-il , toujours à profiter avec lui. Son jugement sain > sa raison étonnante et son goût ' supérieur , le lui faisoient préférer à tous les hommes célébrés de son tems j et nous ne devons pas oublier ce que ce Héros dit à un bel esprit qui lui apporta une épitaphe de ce Poëtc comique : rliLt au Cul que ce fût Lui qui m'apportât la pâte /.... »

«c Avec une santé foible , avec un travail san». relâche , avec des soins doniestiques et des cm«

barras de toute espece , Moliere , dont la mé« moire s'étendra dans tous les siècles , ne vécut que cinquante et un an. La France le perdit , le pleura et doit le pleurer encore en se voyant si loin

de réparer sa perte. La nature a peut-être préparé moins de honte aux autres Nations ,, puisqu'elle ne leur a pas offert d'aussi grands modèles à suivre,...»

cc Molière', avec raison , consultoit sa servante , a dit Piron » d'après la tradition , dans la huitième scene du second acte de La Métromanie. On sait, de plus , que Molière voulant un jour éprouver l'instinct de la vieille La Forest , qui étoit cette servante , il lui ht lecture de quelques scènes du Comédien Brécourt, comme étant de lui 5 mais que la bonne femme ne fut point sa dupe , et ne reconnut point l'heureuse main de son maître.

Ce trait la fait juger digne de l'honneur singulier que lui faisoit Molière. 11 est inutile , sans doute, d'ajouter que ce' n'étoit pas Le Misanthrope , par exemple , qu'il lisoit à cette servante , qui n'étoit ' bonne , au plus , qu'à lui faire préjuger l'impression de gaieté qu'il devoit faire sur le Public dans •CS scènes comiques.,.. »

Cent ans après, la mort de Molière , les Comédiens François , voulant célébrer cette année séculaire , si intéressante pour eux , jouèrent deux Pièces relatives à cette circonstance , qui leur furent présentées, l'une, sous le titre de La Centenaire , par M. Artaut , et l'autre , sous le titre de L'Assemblée , par M. Le Beau de Schome. Les Comédiens ont consacré le produit de la première de ces deux Pièces à faire exécuter en marbre la statue de Molière , pour en décorer leur foyer public.

En 1778, M. Houdon, Sculpteur du Roi, donna aux Comédiens François , pour ses entrées chez eux , un buste de Molière , qu'ils ont aussi placé dans leur foyer. Il fit présent à l'Académie Française d'une copie de ce buste , la même année. L'Académie l'accueillit , avec empressement , et proposa à chacun de ses

Membres de composer un distique pour mettre au bas de ce buste. On donna la préférence à ce seul ▼ers :

Bien ne manque i sa gloire ; il manquoit à la nôtre. Ce vers est de feu M. Sautin , et on l'a gravé sut

Dii

Digilized by Google

DES PIECES

* MJ Etourdi , ou Zes Contre-tems , Comédie, en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , au Théâtre de Lyon , en , puis à Béziers, pendant la tenue des Etats de Languedoc , la meme année , et à Paris , au Théâtre du Petit Bourbon, le 3 Novembre im-

primée à Paris , en , chez Claude Batbin , ,

* Le Dépît amoureux , Comédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , à Béziers , pendant la tenue des Etats de Languedoc, en 1[^]54, et à Paris, au Théâtre du Petit Bourbon , à la fin de Décembre KÎ58 , et imprimée , à Paris , la même année , chez ClaudcBarbin, i/x-i».

Dftj

La femme de Sganarcüe a ramassé le portrait « sans savoir quel en étoit l'original et â qui il appartenôit. Sganarella s'en est emparé , et Lélie , en le voyant entre les mains de cet homme , le croii l'époux de Célic , qui , de son côté , trouvée par la faux lap-

poit de Sganaielle , pense, comme lui, que Lélie est amoureux de sa femme, Céüie , dans cette

tout s'explique , et Villebrequin , pere de Valcre » vient retirer sa parole , parce qu'il a découvert que ton fils s'est marié ailleurs , secrètement. Gorgibus donne Célic à Lélie , et Sganarelle voit qu'il a eu tort de soupçonner sa femme de lui être infidèle.

Ce sujet à quelques ressemblances avec celui d'un ancien canevas Italien, intitulé *Il ritrauo y ou Arliekino eornutto per opiaione* , et joué depuis , à Paris, pat la Troupe Italienne, en trois actes, en prose , le 10 Kovembre 1716.

c* Le Cücu imaginaire fut représenté quarante fois de suite, quoique dans l'été , et pendant que le ma« riage du Ko! retenoit toute la Cour hors de Paris , observe Voltaire, dans les jugemens qu'il a donnés des Pièces de MoLiere , à Ta suite de la Vie de cet Auteur. Le Cdcu imaginaire est une l'iece où il entre un peu de caractère , et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Moüerc perfectionna sa maniéré d'écrire par son séjour i Paris. Le style du Coeu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses pcepieces Pièces en vers. On y trouve bien moins d«.

Digitize-. by Gtuj^Ie

f^timarest , dans sa Vie de Maliere, nous apprend ec qu'un Bourgeois de Paris fut assez sot pour vouloir se plaindre du Coeu imaginaire , qu'il disait lui ressembler , crorant que Molière l'avott eu en vue «n peignant son 5ganarelle. On lui Bt observer que les maris qui sur cette matiere en droienr quittes pour l'imagination éto ent les plus heureux , ecque s'il droit dans ce cas , il n'avoit rien à dire. U fur consolé pat un aussi bon raisonnement , et il se calma.

M. Brct nous apprend aussi que ce fut Moliere qui T dans la nouveauté de cette l'icce, joua le rôle de \$ganarelle , avec une intelligence , un comique , une vérité qu'on ignoroit encore sur tous nos Théâtres. C'étoit exactement le Jtfime dont parle Cicéron , qui ore , vuliu , imiianiis moribut ^ voce ^ denique torpOTt vide-tur ipso» »

Z?. Garclt de Navarre , ou Le Prince jaloux Comédie-héroïque , en cinq actes , en vers , représentée > pour la première fois , au Théâtre du Palais-Royal » le 4 Février i66\ i imprimée • apres la mort de l'Auteur, dans la première édition de ses Œuvres , à Paris , en l6Z^ , chez Denis Thierry , en six volumes , in-ia.

D. Garcic aime Donc Elvîrc, Princesse de Léon", à laquelle on a ravi scs États , et il en est aimé: mats son caractère jaloux le porte à la soupçonner d'infidélité, tur le# plus légciei apparenci. Il s'inquiète «t

Digilized by Google

'r^tnphitrioa , sont peut - 8tr« la raison la plus forte qui puisse empêcher de le reproduire aujourd'hui Eur notre Théâtre , où les efforts de nos Écrivains tendent tous à nous accoutumer au penre sérieux » toujours plus aisé à traiter que le genre plaisant. >9 et Ces morceaux sont de la scene sinquieme du second acte et de la scene huitième du quatrième acte , qu'il a placés dans la troisième scene du qua> teieme acte du Misannopt , et dans la sixième scent du second acre i'Àmphiirion. »

et Le caractère de D. Garice, dont Moliere s'étoit chargé , et qu'il fût obligé de céder à un autre Acteur , a servi de modèle d tous les Ecrivains qui depuis notre tuteur ont traité la jalousie sur no* Théâtres; mais il leur esc arrivé, à-peu-près, ce qu'éprouva

Molieic , en ne prenant point cette passion du côté du ridicule. La jalousie ne peut-être fil mieux peinte , ni suivie avec plus de vérité et de gradation ; mais la tristesse de ce sentiment chez le* Grands en rend l'injustice et les excès peu soutenables ailleurs que dans le Tragique. Cette épreuve fut une Itçon utile pour Molière qui ne conserva plus la jalousie que dans l'ordre Bourgeois , où s* naïveté et sa folie furent désormais pour lui une *ourcc in- tarissable de gaiété. On appundra dan* If itincc Jaloux, le Cocu Imaginaire, George- Pan^ din , &C. à tindr d'une seule passion une si grande di* tersitd de sujets , dit Rlccoboni , dans ses obsen/atitlU sur la Comédie et sur le géait de MoUjre, » . ^

^ CATALOGUE DES PIECEÎ5 J

cc Le fonds de la Comédie- Héroïque de D. Garciv de- Vovarre , est pris de Cicognini , Auteur Espagnol,...

La fable de l'ouvrage est noble et sage, et n'a contre elle que le sérieux , qui la perdit- Les rires qu'avoient excités les Précieuses Ridicules et le Cocu Imaginaire sembloient avoir interdit à Molière toute autre voie d'amuier scs Spectateurs. Il risqua presque toujours de déplaire lorsqu'il voulut prendre un ton plut élevé que celui de scs premiers ouvrages. Quoiqu'il en soit, il subit, avec modestie l'arrêt du Public. Il paroît même qu'il avoit dessein. que cette Comédie-Héroïque ne parût jamais , puisqu'il en transporta beaucoup de vers dans deux de ses ■leillcurcs Pièces, n

* V Ecole des Marii , Comédie , en trois actes, en vers , représentée , pour la première fois , devant la Reine d'Angleterre , dans une fête donnée à Vaux , chez le Sur-Intendant des Finances

ïouquet, le 12 Juin , et ensuite à Paris , au Théâtre du Palais-Royal, le 14 du même mois } imprimée, à Paris, en avec une

Epître dédicatoire , adressée au Due d'Orléans , fiere unique du Roi, chez Guillaume de Luynes,

, Les Fâcheux , Comédie-Ballet , en trois actes ,

•Il vers , précédée d'un Prologue , représentée ,

pour

'^ut la piemière fois , devant le Roi , dans nne fête donnée à V§ux , chez le même Sur-Intendant , le 1^ Août 1661 f puis à Fontainebleau le aVdu même mois , et ensuite à Paris , au Théâtre du Palais-Royal , le 4 Novembre de la même année j imprimée , à Paris, en 1663 , avec une Epître dédicatoire , adressée au Roi , et une Préface, chez Guillaume de Luynes , in-iz.

cc Pouquet , dernier Sur-Intendant des Finances , «ngagea Molière à composer cette Comddic , pour la fameuse fete qu'il donna au Roi et à la Reine Mere, dans sa maison de Vaux , aujourd'hui appelée -Villars , dit Voltaire , dans ses jugemens des Pièces de notre Auteur. Molicre n'eut que quinze jours pour SC préparer. Il avoit déjà quelques scenes détachées toutes peStes. Il y en ajouta de nouvelles , cc en composa cette Comédie , qui fut , comme il le dit dans sa piélacc , faite , apprise et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai , comme le prétend Grimarest, dans sa vie de Molière , que le Roi lui eût alors fourni lui-meme le caractère du Chasseur. (Scene septième du second acte.) Molière n'avoit point encore auprès du Roi un accès assez libre. De plus , ce n'étoit pas cc Prince qui donnoit la fête ; c'éloit Fou-

quet , c6 il falloir ménager au Roi le plaisir de la surprise. « Cette Pièce ht au. Roi un plaisir extrême y

quoique les Ballets des Intermèdes fussent mal in^ ventés et mal exécutés. Paul Pelisson , homme célèbre dans les Lettres , composa le Prôlogue , en vers , à la louange du Roi. (Le Prologue est récité par une Kayade , sortant des eaux , et i laquelle se joignent plusieurs Faunes » des Satyres et des Nayades , pour former un Divertissement : il servit depuis de modèle aux Prologues de Quinault.) Ce Prologue fut très-applaudi de toute la Cour , et plut beaucoup à Louis XIV ; mais celui qui donna la fête et l'Auteur du Prologue furent tous deux mis en prison , peu de tems après. (Pelisson étort l'ami intime , et avoir été le premier commis et le confident de Fouquet.) On les vouloir meme arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour ! a

« Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scenes absolument détachées qu'on ait eu sur notre Théâtre. Les Visionnaires de Desmarcts étoient dans ce goût , et avoient eu un succès si prodigieux , que tous les beaux esprits du tems de Desmarets l'appeloient l'inimitable Comédie. Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis que cette Comédie ne paroît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence , sa vieille réputation fit qute les Comédiens osèrent la jouer en 1719 v mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que tes Fâcheux tombent dans le même décri. On igno- «•it le Théâtre du tems de Desniarsts. Les Acteurs

iftoïent outrés en tout , parce qu'ils ne connoisjoïent point la nature. Ils pcignoient, au hasard ^ des caractères chimériques. le faux, le bas, le gigantesque dominoient par 'tout. Molière fut le

premier qui fit sentir le vrai , et , par conséquent , le beau. Cette Pièce le fit connoître 'plus particulièrement de la Cour et du Roi et Icsquc , quelques jours apres, Molière donna cette Pièce à Fontainebleau , le Roi lui ordonna d'y ajouter la scène du Chasseur. On prétend que ce Chasseur étoit le Comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendoit rien au jargon de la chasse, pria le Comte de Soyecourt, lui-même, de lui indiquer les tenues dont il devoit se servir. «

Voici comment l'anecdote de la scène du Chasseur est racontée, dans le Ménagiana.

3' Dans la Comédie des Fâcheux , qui est une des plus belles de Molière , le Fâcheux Chasseur qu'il introduit dans une scène de cette Pièce est M. de Soyecourt. Ce fut le Roi , lui-même, qui lui donna le sujet , et voici comment. Au sortir ..de la première représentation de cette Comédie , qui se 'fit chez M. Fouquet , le Roi dit à Molière , en lui montrant M. de Soyecourt , Chasseur jusqu'au ridicule: Voilà un grand original que vous n'avez pas encart (opié. C'en fut assez dit. Cette scène fut faite et apprise en moins de vingt- quatre heures, et le Roi «ut le plaisir de la voir en sa place, à la représentation suivante de cette Pièce.

E ij

Biccoboni (Observation sur la Comédie et sur le Génie de Molière) prétend que cet Auteur avoir pris le sujet des Fâcheux dans une ancienne Comédie Italienne , intitulée le Cas Svaliate , ou Guâte- Tompimenii di Penulont , et à laquelle on donna depuis le titre François A' Arlequin, dévalistur de Maisons y pour éviter celui des Fâcheux , dont Molière s'étoit emparé.... « Mais M. Bret (Avertissement mis au devant des Fâ-

cheux) croit que c'est la première du premier Livre des Satyres d'Horace , Jbam forte vii sacra ^ &c. , qui donna à Molière l'idée de ses Fâcheux , puisque la première scène en est une imitation évidente, et qu'on l'avoit déjà vu puiser, chez ce meme Vocte Latin , la plus ingénieuse scene du Dépit Amoureux. «

te Le peu de tems qu'avoit eu Mollere pour satist faire le Sur-Intendant , l'avoit engagé i chercher des secours auprès d'un de ses amis , dit encore M. Brct. On sut qu'il avoit chargé le fameux Chapelle de la scene de Caritides, (la seconde du troisième acte ; celle du savant ridicule) et bientôt ce fut à ce rimeur voluptueux et facile qu'on attribua le succès de notre Auteur. Chapelle se défendit mal de ce bruit, et Moliète fut forcé de lui faire dire, par Despréaux , leur ami commun , de favoriser moins , à cet égard , l'opinion de ses ennemis , sans quoi il se verroit obligé de montrer la misérable scene qu'il lui avoit apportée , et qu'il avoit été forcé d'fi refaire en entier , parce qu'il n'y avoir pas apperçu.

Digilized by Goc^le

DE MOLIERE. jr

la moindre lueur de plaisanterie. Ce seroit une chose assez curieuse à ttouver que cct essai dramatique d'e Chapelle , pour faire voir combien ce qu'on appelle esprit dans le monde est au-dessous du gdnie et même du talent.... »

ce Le cdlebre T.e Brun avoit chargé , pour la représentation de Vaux , de ce que la décoration théâtrale pouvoit exiger de son-gôût et de son pinceau.... et Molière s'arrangea pour les inter-mèdes de sa Bicca avec Beauchamp , Maître des Ballets , qui consentit à les attacher si bien à l'Ouvrage , que chacun parût n'en être qu'une suite. Il eût fallu plus de tems pour mûrir et

pour perfectionner ce projet, qui ne fut exécuté qu'imparfaitement -, mais Molière a grande raison de dire , dans sa Préface , que celle id/e peut servir à d'autres choses , ^ui 'pourroient tirer m/dit des avec p'us de loisir, »

C'est dans cette Pièce qu'on vit , pour la première fois , la danse unie à un sujet , pour ne faire qu'une seule et même chose du Ballet et de la Comédie.

«* Avec quel chagrin ne doit-on pas voir dans cette même Préface que Molière se promettoit d'examiner un jour toutes ses Pièces , et d'y faire les remarques dont elles auroient besoin ? Quelle excellente poétique ses successeurs auroient eue sur un genre donc il ». possédé seul le secret et l'étendue ! » continue M. Bref.

«I Pour lier ensemble les différents caractères des fibres* ceux dont il l'avoit fait choix, { un Gentilhomme}* *-

E iij

J'ai CATALOGUE DES PIÈCES

amateur de musique , et qui compose , un ami à l'apéc un joueur malheureux , deux femmes qui se disputent sur une question d'amour , un chasseur ridicule , un faux savant, un faiseur de projets , un brétailleur de qualité, et, en personnages muets, des joueurs de mail , des curieux , des joueurs de boule , des frondeurs , des savetiers , des jardiniers , des suisses, &c.) il se sert , comme il le dit lui-même , dans sa Préface , du premier noeud qu'il put rrotzvr. Un amant ^ (nommé Eraste) inquiet , et dont l'amour est traversé par un oncle, qui le hait, (nommé Damis , oncle et tuteur d'Orphise , aimée d'Éraste) étoit un personnage

excellent à faire tourmenter par des importuns. L'intrigue n'a que ce fil léger ; mais partout il s'aperçoit i par-tout il lie les scènes jusqu'au dénouement , qui se sent trop de la précipitation avec laquelle cette Comédie fut faite. On ne voit qu'avec peine Damis (scène cinquième du troisième acte) concevoir le projet de faire attendre Élasce par des coupe- larrets à la porte de sa maîtresse, chci laquelle cet oncle a appris qu'il devoit venir , malgré sa défense. Les gens attachés à Érasce , qui se trouvent-là , tiès heureusement , et qui entendent le projet de Oamis , en l'attaquant, lui -même, fournissent, à la vérité, à Érasce , une occasion de défendre les jours de l'onde d'Orphisc , et d'éteindre sa haine pour lui ; mais ce moyen , trop romanesque , met en jeu trop de scélérats , et termine désagréablement une Picce inimitable jusquelà..it i»

DÉ MOLIERE. jj

■ ^ VScou des Femmes , Comédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , à Paris , sur le Théâtre du Palais-Royal , le 26 Décembre 1662 j imprimée, avec une Epître dédicatoire , adressée à Madame , et une Préface , à Paris , en \661 , chez Gabriel Quinet, in-xx.

La Critique de V Ecole des Femmes , Comédie , en un acte en prose , représentée , pour la première fois , à Paris , au Théâtre du Palais-Royal , le premier Juin 1665 s imprimée, avec une Epître dédicatoire , adressée à la Reine-Mère , à Paris , la même année , chez Guillaume de Luynes, in iz.

<c C'est le premier Ouvrage de ce genre qu'on connoisse au Théâtre, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les l'iecs de Moliere. C'est proprement un Dialogue et non une Comédie. Moliere y fait

plus la satire de ses censeurs qu'il ne défend les endroits foibles de L'Ecoïe des Femmes, On convient qu'il avoic tort de justifier In Tarte i la crème { scene première du premier acte) et quelques autres bassesses de style, qui lui étoient échappées; mais ses ennemis avoient plus grand tort de saisir ces petits dér £auts pour condamner un bon Ouvrage..., n

Et Depuis cinq mois, les Marquis subalternes, les petits beaux-esprits et les maris infortunés se déchaw

noient contre un des plus grands et des plus justes succès qu'on eût vus sur la scene Française, observe M. Brct , dans son Avertissement mis au-devant de La Critique de l'Ecole des Femmes. Molière enfin perdit patience : U voulut se venger. On sait qu'il disoit quelquefois que le mépris étoit une pilule qu'on pouvoir avaler , mais qu'on ne pouvoir mâcher sans faire la grimace. »

¶i Ce ne fut point une véritable Comédie qu'il donna ; ce ne fut point non plus un simple Dialogue , comme on l'a dit. Des caractères bien dessinés et soutenus , une progression successive de chaleur , une image vive des conversations et des moeurs du tems) tout cela doit mettre cet Ouvrage au-dessus du genre froid que Platon rendit si grave V Lucien plus piquant et Fontcnclle plus joli , et dans lequel deux ©U trois interlocuteurs , toujours en scene et sans mouvement , dogmatisent sur un point de morale ou de critique, o

» Le plus acharné des ennemis de notre Auteur , Devisé, prétend qu'un certain Abbé Dubuisson avoit porté à Moliere cette Critique , qu'il parut dédaigner d'abord , mais qu'il mit ensuite au Théâtre , sous son propre nom. Rien n'est vraisemblable dans

cette ancc^ dote. Cet Abbé Dubuisson étoit un des introducteurs en chef des Ruelles de Paris. (C'est-à-dire , chex les Précieuses) dès avant leur lever,} Pouvoit-il ^rendr^

DE MOLIERE. 5y

tin intérêt assez vif à MoLiere , qui avait détruit 1 » secte donc il étoic un des patrons?

Voici les propres termes de Devisé , tome troisième de ses Nouvelles-Nouvelles , pages et 237.

O Nous verrons , dans peu.. . une Pièce de Tdolicre intitulée La Critique de l'Ecole des Femmes , OÙ il dit toutes les fautes que l'on repren.i dans sa Piece > et les excuse , en meme-tems. Elle n'est pas de lui.... elle est de l'Abbé Dubuisson, qui est un des plus galans hommes de ce siecle.... Molière , à qui il la porta > trouva des raisons pour ne la poine jouer , encore qu'il avouât qu'elle fût bonne. Cependant , comme son esprit consiste principalement à se savoir bien servir de l'occasion , et que cette idée lui a plu , il a fait une Pièce sur le même sujet , croyant qu'il étoit le seul capable de lui donne des louanges. »

ftt La Préface de L'Ecole des Femmes nous apprend » d'ailleurs , continue , M. Brct , qu'une personne de qualit/j dont l'esprit e'toit asse:^ connu, et qui faiseit à Moliere l'honneur de l'aimer , lui ayant ouï conter l'id/e qu'il avoit de cette petite Comédie , la lui apporta un jour toute faite) mais d'une maniéré , dit Moliere , beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire Molière profita, sans douté, du travail de son illustre ami î et plus nous y réfléchissons , plus nous reconnoissons M. de Vlvolle au portrait qu'il en fait,» ajoute M. Brct,

((A peine La Critique de l'Ecole des Femmes parut?

elle, que Devisé en donna une à sa manière, sou» It titre de Zt'-linde , ou La vt^ritable Critique de l'Ecolt des Femmes , et La Critique de la Critique, l/Ouvrage de ccc Auteur ne manvjue que de style, d'imagination» d'esprit et de griieté. Aussi ne fit-il aucun tort à celui de Molircr.)>

Cl Boursau't , homme alors de la plus grande médiocité, et qui jusques-là n'avoit encore rien offert des taicns qu'il devoit montrer par la suite dans scs deux Escpes , se reconnut dans le personnage du l'octc L/sidas , (qui paroît à la septième scene de La Critique de l'Ecole des Femmes , et, jusqu'à la fin de cette Pièce , fronde L'EcoU des E'emmes) et il présenta bientôt sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne f,e Portrait du Peintre , espece de petit Drame misérable, modelé exactement, pour la forme, sur celui de notre Auteur , mais pesant , ennuyeux c» fade , par la triste ironie qui y régné, o (Nous avons déjà fait connoître cette petite Comédie dans le Catalogue des Pièces de Boursault , tome huitième des Comédies du Théâtre François de notre Collection.) « Il y eut un trait dans cette Piece qui put offenser Moliere; ce fut celui qui annonça une clef imprimée de la Comédie de L'Ecole des Femmes. L'Impromptu de Versailles ^ qui suivit de pics La Critique de l'Lcolt des Femmes , prouve assez que Molicte fut trop sensible à ce trait du Portrait du Peintre , puisque Boursault y fut joué , sous son propre nom , aussi-bien que les Acteurs de l'Hotel de Bourgogne... » ^

L'Impromptu de Versailles » Comédie , en im acte , en prose , représentée , pour la première fois , devant le Roi, à Versailles , le 14 Octobre m66^ 3 et à Paris , sur le Théâtre du Palais- Royal , le

4 Novembre suivant , * imprimée , après la mort de l'Auteur , à Paris , en 1633 , chez Denis Thierry , m-it.

« MoHerc fit ce petit Ouvrage en partie pour se justifier devant le Roi de plusieurs calomnies , et , en partie , pour répondre à la Picce de Boursault (Le Portrait du Peintre) , observe Voltaire (jugemens sur les Pièces de Molière ^ . L'impromptu de Versailles est une satire cruelle et outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne Comédie Grecque n'alloit pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté publique de supprimer la satire de Boursault et celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes tjuc quand ce sont des hommes publiquement déshonorés.... Molière sentie d'ailleurs la foiblesse de cette petite Comédie et ne la fit point imprimer. «

<1 Ce fut dans le courant de la même année (léej) que Molière reçut les preuves les plus fortes de la satisfaction qu'avoit son Maître des plaisirs qu'il lui procuroit, dit M. Uret. (Avertissement placé par lui au-devant

i» CATALOGUE DES PIECES

à L'Impromptu de Versailles.) Louis XIV le ütcomprendrî dans la liste des Gens-de-Lettres qui curent part à ses libéralités et qui annoncèrent à toute l'Europe le goût et la magnificence de ce Prince. Molière fit ses remerciemens au Roi , pat une Épître, en vers libres..., qui ne brille pas moins par le beau naturel que tous ses autres Ouvrages. Dans cette Épître, il conseille à sa Muse de se présenter chez le Roi pour le remercier, sous le masque d'un Marquis , personnage ridicule alors à la Cour, et auquel ont

succédé nos petits-maîtres Le portrait qu'il fait de cette espece d'être , moitié Seigneur , moitié boutfbn , est un des meilleurs tableaux qu'il ait dessinés. »

« Louis XIV , qui venoit de se déclarer le Protecteur de Moliere, fut indigné qu'à l'occasion de L'Ecole des Femmes , dont ce Monarque , ami des Arcs , sentoit toutes les beautés , on se fût permis contre lui des personnalités odieuses , et que des gens qu'il n'avoit jamais attaques, tels que Devisé et Boursault , ainsi que les Acteurs des différens Théâtres de Paris , cherchassent à le diffamer par des écrits insipides et plus méchants encore. Ce Prince , si digne , à tant d'égards , que son règne fût celui du génie , prit les intérêts de .Moliere si fort à cœur qu'il lui ordonna de se venger; et c'est à cet ordre que L'Impromptu de Versailles dut sa naissance. Ce fut aussi à Versailles qu'il parut d'abord , et que le Roi souffrit que, dans la seconde scène, celle du Marquis importun, Moliere y parlât de l'ordre qu'il avoit reçu d'imposer

silcoco

DE M O L I E R E

fP

silence i ses enncn^is. Que ne dévoient pas les Arts à un Monarque puissant qui se prêtoit ainsi à leurs intérêts ! Si les excès de la louange peuvent être jamais excusés, c'est sous le règne d'un pareil Prince. « t« L'Impromptu de Versailles conçu gaie-ment , exécuté de même , en imposa, pour jamais, à Boursault, «jui avoir à se reprocher d'avoir été l'agresseur , et qui dut recon-

noître qu'il s'étoit, mal-à-propos , attiré sur les bras un ennemi d'autant plus redoutable que sa gloire alloit toujours en augmentant, et qu'un jour la postérité ne feroit point de grâce à ceux qui se scroient obstinés à déchirer vainement ses chefsd'œuvres ... »

Cette Piece , qui n'est qu'une répétition interrompue , dans laquelle tous les principaux Acteurs et Actrices de la Troupe de Molière sont censés se disposer à représenter une Comédie , dont les personnages sont les ridicules du tems , tels que des Marquis , des fausses prudes , des précieuses , des fâcheux , &c. , répond aux ennemis de Molière, et critique tous les principaux Acteurs et Actrices de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne.

et Molière , ami du vrai , trouva l'occasion, en se vengeant , ajoute M. Brct, de révéler à tout Paris qu'en applaudissant aux Montfleury , Beauchâteau , de Villiers , &c. , il s'extasioit , presque toujours , pour des rons exagérés et faux , des gestes apprêtés , des grimaces étudiées , des cris forcenés , et jamais pour la nature. 21 est à remarquer qu'il ne dit rien de Fleridor, en

tfo CATALOGUE DES PIECES

qui , sans doute , il reconnoissoit un véritable ta-* knt. »i

cc Ce qu'on ne sauroit trop observer, c'est que jusques dans les bagatelles de l'espace de celle-ci , le dialogue est d'un naturel et d'une vérité qui font la plus grande illusion , et qui mettent la chose même sous les yeux, et toujours avec un esprit, un sel et un comique absolument particuliers à Molière. Il y parle de lui avec ce courage noble qui sied si bien au génie , et sans blesser l'honnêteté dont il fit toujours profession. >»

M. Brct observe encore que « c'est d'après cette pièce que les Comédiens Italiens ont plusieurs fois saisi l'idée de parodier les talens des Comédiens François leurs rivaux ... »

Montfieuury , ie fils , crut devoir venger son pere , et la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ; et , dans cette vue , il fit une petite Comédie , sous le titre de L'Impromptu, de l'Hôtel de Conde' , et qui fut jouée par cette Troupe. De Villiers composa et fit représenter aussi , dans le même dessein, une petite Pièce, intitulée Lu y en^ea&ce des Marquis,

Le Mariage forcé i Comédie, en trois actes, en prose , avec des Intermèdes , mêlés de chants et de danses , représentée , pour la première fois , au Louvre , sous le titre de Ballet du Roi , le ly Janvier et, ensuite, réduite à un acte»

DE MOLIERE. Et

avec quelques changemens et sans Intermèdes > sur le Théâtre du Palais-Royal , le i j Février i66<; i imprimée, à Paris , en i66?> , chez Jean Ribou ,

« C'est une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les Pièces en cinq actes , dit Voltaire { jugemens sur les Pièces de Molière), Il y a dans celle ci quelques scenes tirées du Théâtre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit Ballet, où Louis XIV d.insa. »

CS 11 n'y a point d'étranger qui , d'après cette décision , ne juge Le Mariage forcé/ une misérable Pièce , qui déshonore le Recueil de Molière, observe M. Brct« { Avertissement mis par lui au-devant de cette Pièce), Cependant , les représentations fré-

quentes de cet Ouvrage... ne confirment gueres ce jugentent ... La scene nous y paroît aussi régulière qu'elle peut l'être dans ces sortes de bagatelles , et les personnages sont tous amenés avec cet art du Théâtre et cette vraisemblance qui suffisent au genre de la farce, s) i« Louis XIV n'accorda que très -peu de tems à Molière pour lui fournir une Comédie à laquelle on pût lier des Inter-mèdes de chant et de danse , où ce Prince devoit se montrer lui-même. Notre Auteur eut besoin des ressources de son esprit et de sa gaieté, pour faire usage , en cette occasion , du sujet le plus simple , et qui , dans les mains d'un autre , eût X

ij

92 CATALOGUE DES PIÈCES

peine suffi à l'acte le plus court. Il se ressouvint de l'art qu'il avoit employé trois ans auparavant dans la Comédie des Fâcheux , où il avoit lié les Ballets et les divertissemens au corps même de l'intrigue * et ce que nous voyons aujourd'hui ne composer que dix-sept scènes , fort courtes » fut exécuté en trois actes.

« Molière , dans cette espece d'impromptu » ne perdit point de vue l'utile mission qui l'appeloit à la destruction des obstacles divers qu'on opposoit > de tous côtés t au triomphe du bon>sens et du vrai goût. Élève du fameux Gassendi , et Traducteur • dans sa jeunesse , du Poème de Lucrèce > on sent de quel oeil il devoit voir les troubles ridicules qui s'é>toient élevés dans nos écoles. Les efforts sérieux de l'université pour obtenir la confirmation d'un Arrêt de 1624 , qui avoit défendu > sous peine de la vie , d'enseigner aucune maxime contraire aux opinions d'Aristote , et qui , fort heureusement , étoit tombé dans l'oubli , donc il étoit si digne > sont assez clairement aperçus dans ce que dit Pancrace

à l'oc« casion de la forme ou de la figure d'un chapeau (dans la scene sixième) . Moliere, dans cette meme scène, nous mec au fait des inepties pour le soutien desquelles de graves Docteurs cherchoient à soulever les corps les plus respectables. Il fie rire aux dépens du jargon pédanresque et vuidc de sens de nos écoles. Aussi vigoureux ennemi de la fausse Philosophie que des faux airs et du faux goût , il saisit , avec plai-

DE MOLIERE. «ÿ

sîr , cette occasion de verser , à pleines mains i le ri diculc sur le procès de l'^norance avec la raison . et Despréaux, avec son arrêt burlesque , ne fit, quelque tems après , que consommer l'ouvrage de notre Auteur. Le Parlement de Paris étoic sur le point de prononcer un Arrêt contre la Philosophie de Descartes, lorsque Coilcau fit présenter le sien au Premier Président de Lamoignon , par son oncle le Cîreffier. Cette bagatelle heureuse , an rapport du M/nagiana , empêcha , peut-être plus qu'aucune autre chose , qu'on ne rendît un Arrêt véritable contre les Cartésiens.

« Une prétendue anecdote sur le mariage du célèbre Comte de Grammont est citée par- tout comme ayant fourni à Moliere le dénouement du Mariage forcé. C'est voir uné ressemblance de trop loin , et U fable qu'avoît inventée notre Auteur a dû le conduire naturellement à la maniéré plaisance dont il la termine. Ces différentes applications qu'on fait vaguement sut telle ou telle scenc prouvent, tout au plus , que CCS sccries sont puisées dans la nature. Il n'y a que le faux et l'invraisemblable qui ne ressemblent à rien.,., o

Voici l'anecdote, tirée d'un Kecucil Intitulé Aaa , ou Bigarrure Caloiine.

«Le Comte de Grammont, pendant son séjour à la Cour d'Angleterre, avoit beaucoup aimé Mademoiselle Hamilton. Leurs amours même avoient fait du bruit , et il repassoit en France, sans avoir conclu avec elle. Les deux frères de la Demoiselle le joignirent à Douvres »

E lij

dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent , ils lui crièrent : Comte de Grammont l Comte de Grammont 1 n'avez-vous rien oublié à Londres}. Pardonnez-moi , répondit le Comte , qui devinoit leur intention) j'ai oublié d'épouser votre saur , et j'y retourne avec vous , pour finir cette affaire. «

On sait que le sujet du Mariage forcé est aussi simple» Le vieux Sganarelle a demandé en mariage la jeune Dorimène , fille d'Alcantor ; mais il est jaloux, et il craint que les suites du mariage ne soient fâcheuses pour lui , parce qu'il découvre qu'elle a un amant, nommé Ly caste. Il consulte son ami Geronimo , deux Philosophes, ses voisins , nommés Pancrace et Marphurius , deux Bohémiennes, diseuses de bonne aventure , et il n'est rassuré par aucun de ces personnages. Il renonce à se marier , et va retirer sa parole ; mais Alcidas , frère de Dorimène , piqué de cet affront , lui propose de se battre avec lui. Il refuse , et Alcidas lui donne des coups de bâton , jusqu'à ce qu'il ait choisi de se battre ou d'épouser sa sœur. Sganarelle , craignant encore plus la mort que les suites d'un mariage mal assorti , se détermine enfin pour ce dernier parti , et le mariage se fait , à la satisfaction de tout le monde , excepté à la sienne.

Cette Piece fut jouée douze fois de suite , dans sa nouveauté. Son dénouement est regardé comme un des meilleurs de Molière, «c Le silence de Sganarelle qui la termine est un coup de maître , dit Riccobutù, dans ses Observations sur la Comédie 'et sur ta

iry

g/nie de Jiloliere ; et c'est cette espece de dénouement que j'avois en vue lorsque j'ai dit que 'c froid d'une situation pouvoir quelquefois servir à dénouer une Pièce autant que le feu et la vivacité d'une 'action. 1)

Le Mariage force fut mis en vers , par un anoiime , en 1674 > il y a apparence qu'il n'a

jamais été joué de cotte manière.

Lorsque cette l'icce fut icpvésentée en trois actes « Sganarelle , joué par Molicre , s'endormoit à la cin- ■ quieme scène du premier ; la Beauté lui apparoissoit d'abord , en songe cnsui'-c la jalousie , les cliagrins , les soupçons et des plaisars ou goeuentrds ; à la septième scene du second acte , des égyptiens et des Égyptiennes , un Magicien et des Démons ; à la sixième scène du troisième acte, un Maître à danser venoit enseigner une courante à Sganarelle ; un concert Espagnol , composé de six exécutans , des deux sexes ! des Danseurs Espagnols ; un charivari grotesque , formé par des personnages de toute espece , et des gai.ans qui venoient caresser la femme de Sganarelle , terminoient les divertissemens , qui étoient exécutés par le Roi , Monsieur le Duc , le Comte d'Armagnac , le Duc de Saint - iVignan , les Marquis de Villeroy et de Rassan , quelques autres Seigneurs de la Cour, et des Danseurs de l' Opéra.

La Princesse d' Elidé <, Comédie-Ballet, en cinq actes , avec un Prologue et des Intermèdes ,

ni^lt

représentée , pour la première fois , devant le Roi et les deux Reines , à Versailles , le 8 Mai if ^4, et ensuite , à Paris , sur le Théâtre du Palais- Royal , le J? Octobre de la même année 5 imprimée , après la mort de l'Auteur, à Paris , en 1682 , chez Denis Thierry , In-n,

■ « Les Fêtes que Louis XIV donna , dans sa jeunesse , méritent d'entrer dans l'Iistotre de ce Monarque , dit Voltaire, (jugemens sur les Pièces de Molière) non-seulement par les magnificences singulières , mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres , en tous genres , qui contribuoient, en memc-tems, à s?s plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cctro Fête , connue sous le nom de L'Lle enchant/e , que jMoliere fit jouer La Princesse d'EUde.,1 II n'y a que Ic premier acte et la moitié de la première scenc qui soient en vers. Molière, pressé par le tems^ écrivit le reste en prose. Cette Picce réussit beaucoup dans une Cour qui ne respiroit que la joie , et qui , au milieu de tant de plaisiis, ne pouvoir critiquer avec sévérité un Ouvrage, fait à la bâté , pour embellir la Fête. »

ce On a depuis représenté La Princesse d'Elide k Paris ; mais elle ne put avoir le même succès , dépouillée de tous scs ornemens et des circonstances ieuteuses qui l'avoient soutenue. On joua la meme

année la Comédie de La Mere coquette , dû célébré Qninault. C'étoit presque la seule bonne Comédie «ju'on eût vue en France , hors les Pièces de Molière y et elle dut lui donner de l'émulation.

Rarement les ouvrages faits pour des Fêtes réussissent- ils au Théâtre de Paris. Ceux i qui la Icte est donnée sont toujours indulgens ■, mais le Public, libre, est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'étoie pas le genre de Molière ; et cette espece de Poème n'ayant ni le plaisant de la Comédie , ni les grandes passions de la Tragédie , tombe , ptesquo toujours , dans l'insipidité. « w La superbe Fête que Louis XIV , dans son nouveau Palais de Versailles , donna à la Reine , sa incrc , et à Maric-Thérese , son épouse , sous le titre des Plaisirs de î'IJle enchante'e , offrit , pendant sept jours , tout ce que la magnificence et le bon goût du Prince , le génie et les talents de tous ceux quî le servoient pouvoient enfanter de plus merveilleux et de plus varié , observe M. Bref. (.■Svertissement mis par lui au-devant de Tu L'Italien

Vigatini , un des plus ingénieux Décotatcurs et des plus surprenans Machinistes qu'on ait vus v le célèbre Lully , qui annonça dans cette fête les charmes de sa mélodie ; le Président de Périgny , chargé des vers consacrés aux éloges des Reines i Benscrade , si connu par son double talent de lier la louange du personnage Dramatique avec celle de l'Actcurj Moliere enün , le célèbre Molière, qui ût les honneurs.

de la seconde journée par Princesse d'Elide , et ceur de la sixième par un essai des trois premiers actes «le Ttirtirffe , tout cela rendit cette fête une des plus étonnantes que l'Europe ait jamais vues. «

« Louis XIV n'avoit donne à Molière que très-peu de tems pour le Spectacle qu'il lui demandoit , et tous les sujets n'étant pas propres à des fêtes aussi augustes , notre Auteur chercha des secours ailleurs que dans ses propres idées. Ce fut d'>fg;o/rino Moreioy Auteur Espagnol, très-estimé, qu'il emprunta la Fable de

La Princesse d'Elide ; et ce fut une galanterie fine de la part de Molière de présenter à deux Keines , Espagnoles de naissance , l'imitation d'un des meilleurs ouvrages du Théâtre de leur nation, j»

<« Molière étoit incapable d'une imitation servile, et ce fut en homme de génie qu'il évita les fautes et qu'il augmenta les beautés de son original.... La Pièce Espagnole qui a pour titre , El Desden con el Desieny dédain pour dédain , est en trois actes , et Molière porta la sienne à cinq , pour en multiplier les divertissemens.... »

Le Prologue est formé par l'Aurore, qui, à son lever, invite toutes les jeunes personnes à aimer, et par des valets de chiens qui s'éveillent pour aller à la chasse.

La Princesse d'Elide est recherchée en mariage, par Euryalc , Prince d'Ithaque., par Aristomène, Prince de Missène et par Théocle, Prince de Pylc. Elle Us dédaigne tous les trois. Euryalc , lassé de ce

dédain , de concert avec Iphitas , pere de la Princesse , feint d'aimer Aglante , sa parente. Le dépit ^ s'empare de la Princesse , et elle se montre jalouse du choix d'Euryalc, qui revient à elle. Aristomène épouse Aglante «et Théocle épouse Cinthie, autre parente de la Princesse. Les Intermèdes sont remplis par un lioufton de la Princesse , nommé Moron , et que joua Molière à par des Chasseurs , par des Bergers , des Bergeres et des Satyres , chantans et dansans.

c(. Quelqu'un a mis en vers les quatre actes en prose de La Princesse d'Elide ; mais les ouvrages les plus foibles des grands

hommes gagnent bien rare> ment à passer par d'autres mains , » observe AI. Brct. '<

Riccoboni traduisit au commencement de ce siècle La Princesse d'Elide , qu'il fit jouer en Italie , avant de venir en France: et au mois de Juillet on joua au Théâtre Italien une Picce de Coppel , intitulée , Les Amours à la chasse / qui /toit une mauvaise imitation de La Princesse d'Elide, dirent ^ .én 1719, les Lettres historiques sur les Spectacles de Paris,

* Tartuffe , ou LTmposteur , Comédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , en trois actes , devant le Roi , à Versailles, dans la sixième journée des Plaisirs de L'tsU enchantée , le 11 Mai ; chez MON-,

SIEUR , ftere du Roi , à Vilicrs-Cottercts , le 14 Septembre suivant j en cinq actes , chez le grand Condé, au Raincy , le xÿ Novembre de la meme année , et le y Novembre x 66 ^ , et à Paris, au Théâtre du Palais-Royal , le ? Août i 66 yi imprimée, à Paris, en 167* , avec une Préface et trois Placets adressés au Roi , chez Claude Barbin, in- 11.

D. Juan y ou Le Festin de Pierre , Comédie , en cinq actes , en prose , représentée , pour la première fois , au Théâtre du Palais-Royal , le IJ Février i 6 cs i imprimée, après la mort de l'Auteur, en 1682 , chez Denis Thierry, in-ix.

« Molière , en traitant,lc sujet du Festin de Pierre , obéit encore moins i l'impulsion de son gdnic , qu'il ne l'avoit fait en composant La Princesse d'Elide , dit M. Bret , dans l'averrissement qu'il a mis audevant du Festin de Pierre, Sa reconnoissance et son attachement pour Louis XIV avoient élevé le courage dont il avoit eu besoin dans une action héroïque et grave » mais rien ne

pouvoir le soutenir dans le choix d'un Drame tout-à-fait hors de la nature. Il fallut cependant qu'il cédât aux pressantes sollicitations de sa Troupe , qu'il aimoit comme un pere tendre , et qui ne cessoit de lui demander une imitation

Digilized by Googl

tation Française de la Pièce Espagnole qui venoit d'enrichir quelques Th<!atres de Paris.... { Voyci le Tome VU des Comédies du Théâtre François de notre Collection , lugcmens et Anecdotes sur le Festin, de Pierre, mis eti vers p.ir Thomas Corneille.) Lorsque Molicre , pour servir l'avidité de ses Camarades , eut consenti à uaiter cette Farce , on ne lui pardonna point de s'être si fort écarté du vrai, lui-même patoit ne s'être pas fait plus de grâce , puisqu'il ne livra point son ouvrage à l'impression, et qu'il est un de ceux qui grossirent l'édition postume de i68i.... On ne lui permit pas apres avoir purgé le Théâtre de tant de folies, d'y reporter lutnième un tissu d'extravagances. «

<c Ce n'est pas qu'il ne plaisante quelquefois agréablement, dans les rôles de Sganarclle et de M. Dimanche , et qu'il n'élève sa voix avec assez do force dans le personnage de ü. Louis ; mais le tout ensemble n'étoic pas digne de passer sous la plume de notre Auteur , et l'on ne peut qu'applaudir au mot ingénieux d'une femme qui dit i Molicre ; Votre figure de D. Pedre laisse la tête , et moi je la secoue. y>

et Moliere , en réussissant peu , n'eut cette fois rien à craindre de ses ennemis ordinaires > mais 11 s'en éleva contre le Festin de Pierre d'une nouvelle espece, et mille fois plus dangereux.... La scene d'un Pauvre avec I). Juan dans laquelle Moüicic avoïc peine avec trop d'énergie , peut - être , U

Digilized by Goc^le

Ti CATALOGUE DES PIECES

„<lératcsse «honnde de son Hdros , «eva les cl*-

meurs de ces nouveaux ennemis »

voici cette scène, que Voltaire a rapportée dans ses iugemens sur les Pièces de Molière , après l’avoir vue écrite de la main de cet Auteur , et qui lui fut commuuiquée par le fils de Pierre de Marcassus, arm

de Molicte. r e »

D. Juan rencontre un pauvre dans la or t (s

seconde du troisième acte) et lui demande a quot il passe sa vie i

Le Pauvrb.

A prier Dieu pour Ici honnStes gens qui me donnent l’aumône.

D. JUAN

Cela ne se peut pas. Dieu ne sauroit laisser mourir de faim ceux qui le prient du soit au matin....

. Tiens , voila un Louis d’or -, mais je te le donne pour l’amour* de l’humanité.

t« Quoique cette scène , dont les seules âmes foibles et mal instruites pouvoient se scandaliser , fut «upprimée à la seconde représentation du Festin i*

DE MOLIERE. 71

Pierre y racharnement du parti qui aroit crié à l'anathème se soucie.nc avec toute son animosité » parce qu'il restoic dans la scene sixième du cinquiè* me acte un portrait admirable de l'hypocrisie . qui redoubloit les craintis; qu'on avoic de Tartuffe , dit encore M. Brer. i»

ce C'est Tartuffe annoncé , et dont les trois premior» actes aroient déjà été joués, dans la sixième journée des Plaisus de Vljle enchantée , que redoutoisnt les faux dévots. C'est ce chef-d'œuvre de la Scene Française , dont l'approche les faisoit frémir ; et le médiocre ouvrage du Festin de Pierre y contre lequel on lança la plus indécente satire , -fut le prétexte que la frayeur d'être bientôt démasqué t saisir avec précipitation , et plus de mal adresse encore La cabale hypocrire fit paroître » sous le nom de Rochemont , des Observations sur le Festin de Pierre.... 11 est peu d'exemple d'une satire aussi envenimée et aussi plate.... On y fit deux réponses anonymes.... Dans la seconde des deux , on apprend que Louis XIV , loin de se laisser entraîner par ces criailleries , ajouta une nouvelle pension à celle qu'il avoit déjà donnée à .Molière. Cette nouvelle faveur redoubla la haine des faux dévots; et ce Koi, protecteur déclaré de notre Auteur, ce Prince à qui rien ne resistoit alors, éprouva que leur cabale étoitK de ses ennemis les plus difficiles à vaincre.

cc C'est encore le Festin de Pierre de Molière , qui paroît quelquefois sur le Théâtre François -, mais avec

■ des changemens ce mis en vers par Thomas Cof-* reille , que les hypocrites ne presdeuterent point , parce qu'il n'avoit aucune part à Tartuffe.... « ce l'empressement d'enlever des Spectateurs i rHôtel de Bourgogne fit que Molière se contenta de donner en prose sa Comédie du Festin de Pierre. C'dtoic une nouveauté inouïe alors qii'unc Piece de cinq actes en prose , observe Voltaire. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les d'fJrens goûrs des nations»

Il y a des pays où l'on n'a pas l'idce qu'une Comédie puisse réussir en vers, les François, au contraire , ne croyoient pas qu'on duc supporter une longue Comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la 5^{re} référence au Festin de Pierre de Villiers (joué i l'ilôrl de Bourgogne , en 1659) sut celui de vtolicre ; et ce préjugé a duré si long-tems , que .Thomas Corneille, en 167 j , immédiatement après la mort de Molière , mit son Festin de Pierre en vers. (11 ne fut loué' avec ces changemens, qu'en 1677.)

Il eut alors un grand succès , sur le Théâtre de U rue Guénégaud ; et c'est de cette seule maniéré qu'on le représente aujourd'hui.... &c. »

C'est aussi de cette manière que nous l'avons donné , dans le septième volume des Comédies du Théâtre François de notre Collection.

* Vuimour Médecin y Comédie - Ballet, cî ' trois actes, en prose, avec un Prologue en vers «

DE MOLIERE. hj

des Intermedes mêlés de chants et de danses , représentée , pour la première fois , devant Iç Roi, à Versailles, le 15 Septembre , et à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 2 a du même mois j imprimée à Paris , Tannée suivante , avec un Avis au Lecteur, chez Pierre Traboiillet , /«-I X.

* Lt Misanthrope , Comédie , en cinq actes f en vers , représentée , pour la première fois , à Paris , sur le Théâtre du Palais-Royal ,.le 4 Juin J66Ü i imprimée à Paris , la même année , chez Jean Ribou , in-ii,

. * Lç Médecin malgré lui , Comédie » en trois actes , en prose , représentée , poutx la première fois , sur le Théâtre du Palais-Roydl , le 9 Août 1666 i imprimée , après la mort de TAuteur , à Paris, en lôSz , chez Denis Thierry , in-ii.

Mélicerte , Pastorale-héroïque , en deux actes , en vers , représentée , devant le Roi , à Saint- Germain-en-Laye , le a Décembre \CGr> j imprimée , après la mort de TAuteur, à Paris, en s6dz , chez Denis Thierry , *«-12.

Cette Pastorale-héroïque , dont Molicte avoit pris

G iij

i6 CATALOGUE DES PIECES

le sujet dans rnistoUe'dc Timarere et de Sdsotrîs du Roman de Cyrus , fit une partie de U fetc du Ballet des Muset , de Bense-
rade , exécuté et dansé par le Roi , à Saint - Germain , dit M. Bret,
dans l'Aveitissement qu'il a mis au-devant de Mdlicerte.

<t Malgré les recherches qu'ont faites les infatigablcs Au-
teurs de VHistoire du Th/atre Fronçait , (lc3 frères Parfaict) il

est encore indécis quelle place occupa dans ce Ballet la nouvelle production de Molière, Gn sait seulement que Louis XIV ne donna point à l'Auteur le teins de la finir , et qu'on n'en représenta que les deux actes qu'il n'avoit, au plus, qu'esquissés. Moliere n'étoit point ici conduit par son génie; eu quelque délicatesse qu'on, trouve dans la scène troisième du second acte , (entre Méricerte et Mirtil^ son amant) le Public doit peu regretter qu'il n'ait pas eü le dessein de finir un Ouvrage de ce genre, pour lequel il falloit un talent bien au-dessous du sien.)> « 11 murmura , sans doute , plus d'une fois , de la nécessité où les amusemens de la Cour le mettoient trop souvent de descendre si fort au - dessous de lui-même; mais Louis XIV n'étoit pas un Monarque à qui l'on pût refusée quelque chose , et les beaux-Arts lui devoient trop pour qu'ils ne se prêtassent pas à se sacrifier eux-mêmes à scs plaisirs... » Méricerteest une jeune personne delà Cour de Thessalie , que les malheurs survenus à sa famille en ont faib retirer, avec sa merf'. Rélise, qui l'a élevée obscurément , parmi les Bctgcis de la vallée de Tempé.

DE MOLIERE, -jf

Ticerte est Rîmée d'un Berger , nommé Mirtil , qu'elle aime , lequel est l'objet de la rivalité de deux autre* liêrgercs , qui dédaignent pour lui deux Bergers , leurs amans. Le Roi de Thessaïe , instiuit de la retraite ëe Méricerte , vient l'y chercher, dit-on , pour la rétablie dans les honneurs dûs à sa naissance et la marier à un grand Seigneur de sa Cour. C'est -U où Moliere est resté de ce sujet.

Guérin , fils du Comédien de ce nom , qui avoife dpousé la veuve de Moliere ,* acheva cette Pastoralehéroïque , en y faisant un troisième acte y en vers libres. 11 osa aussi mettre en vers

libres les deux actes de Moliere et y faire quelques changemens , c# il fit jouer cette Pièce, sous le titre de Mirtil licene , avec un Prologue, en vers libres, et des In* termodes, dont la musique fut faite par de Lalande , Waïirc de la Musique du Roi, le lo Janvic-népp. Elle eut neuf représentations , et fut imprimée , la même année, à Paris, chez Pierre Trabouillet, in- 12 , avec «ne Préface , une Épître dédicatoire adressée à la Princesse de Conti , et deux pièces de vers adressées à la mêfric Princesse, en remerciement de ce qu'elle avoir fait jouer cette Pastorale-héroïque à Fontainebleau.

et Tout cela ne fit point pardonner à Guérin le fils ie faire autant de tort à la gloire de Moliere, ea osant toucher à un de ses Ouvrages qu'en avoit fait son pere à la veuve de Moliere , en devenant soi^ fécond époux , » dit encore M. Eret»

La Pastorale comique , en lui acte * mêlée de-

scenes récitées et de scenes chantées , avec des divertissemens , musique de Lully , faisant la troisième entrée du Ballet des Muses , de Benscrade, représentée , dans ce Ballet, devant le Roi , à Saint-vGcrmain-en-Laye , le a Décembre ; non imprimée en entier, mais seulement les vers de chant , dans la partition de Lully , la jnêinc année , chez Robert Ballard , fn-4®. , et dans les (Œuvres de Moliere , depuis sa mort.

, cc Moliere supprima toutes les scenes parlées de cette Pastorale comique , dit M. Brec , dans l'A.vert'vssemçnt qu'il a placé au-devant , et nous n'aurions pas plus de connoissance des vers qu'il ht pour Lully,^ si la partition de ce grand Musicien ne les avole conservés. »

U y a apparence que le sujet de çette Pastorale comique consistoit en la rivalité de trois Bergers, amans d'une Bergere , ec que des trois il y en avoit deux beaucoup plus riches que l'autre , qui , cepen-: danc, éto.ic préféré par elle*

^ Le Sicilien , ou L*^dmour Peintre , Comédie- Ballet , en un acte , en prose , mêlée de chants et de danses , représentée , pour la première fois , devant le Roi , à Saint-Germain-en-Laye , à la reïeise du BalUt des Muses , de Benscradc , au.-

quel elle fut jointe , le 5 Janvier 16^7, et, à Paris , sur le Théâtre du Palais-Royal , le lo Juin suivant 3 imprimée, à Paris , en 1^68 , chez Jean Ribou , in- 1 2,

* V Avare , Comédie , en cinq actes , en prose, représentée, pour la première fois, au Théâtre du Palais-Royal , en 1 , retirée après la première représentation , et remise le *> Septembre 17685 imprimée , à Paris , après la mort de l'Auteur , en 167^ , chez Claude Barbin , in-12.

Almphhrion , Comédie , en trois actes , en vers libres , avec un Prologue , aus^ en vers libres , représentée , pour la première fois , au Théâtre du Palais-Royal , le Janvier 16685 imprimée , à Paris , après la mort de l'Auteur , avec une Epître dédicatoire qu'il avoit adressée au grand Condé , en 1674 , chez Claude Barbin , in-12.

George Dandln , ou Le Marî confondu Comédie , en trois actes , en ptose , représentée , pour la première fois, avec des Inter-mèdes, mêlés de cirants et de danses , musique de Lully ^

So CATALOGUE DES PIECES

devant le Roi , à Versailles , le iS Juillet jéôS ,* à Saint-Germain-en-Laye , le 3 , le 4 , le y et « Novembre suivant , et , à Paris

, sans intermedes, sur le Théâtre du Palais-Royal , le ^ du même mois i imprimée , à Paris , avec les Intermèdes , la même année , chez Robert Ballard , m-4®. , et sans les Intermèdes , en 1 , chez Jean Ri-,

bou f in- 12.

^ Monsieur de Poureeaunac , Comédie-Ballet,' en trois actes , en prose , avec des Intermèdes , mêlés de chants et de danses, musique de Lully, représentée , pour la première fois, devant le Roi, à Chambord , le Octobre 166^, à Versailles, | le >4 Novembre suivant, et à Paris , au Théâtre j du Palais-Royal , le 1 5 du même mois'i imprimée à Blois, en i66v , chez Jules Hotot, , à

Paris, en icyo , chez Robert Ballard , même format, et en , dans les CEEuvres de l'Auteur , chez Denis Thierry , in-ii.

* Le Bourgeois Gentilhomme , Comédie-Ballet,

«n cinq actes , en prose , avec des Intermèdes mêlés de chants et de danses , musique de Lully , pptésentée , pour la ptemiexe fois , dçyam le

DE MOLIERE. ti

^oî , à Chambord, le 14 Octobre 1670 , en Novembre suivant , à Saint-Germain-en-Laye , et, ensuite, à Paris, sur le Théâtre du Palais- Royal , le 19 du njême mois j imprimée, à Paris , la même année , chez Robert Ballard , în-4°. , et , après la mort de l'Auteur , dans ses Œuvres , en léKi , chez Denis Thierry , in-ra.

Ps^cAe, Tragi-Comédie-Ballet , en cinq actes, en vers libres , avec un Prologue et des Intermèdes , mêlés de chants et de danses, musique de Luily , représentée , pour la première fois ,

devant le Roi , à Paris , sur le Théâtre des Machines , construit exprès , au Palais des Tuileries, en Janvier 1⁷¹ , et au Théâtre du Palais-Royal , le II Novembre suivant J impriméc, à Paris, la même année , avec un Avertissement , contenant la description de la Salle , chez Robert Ballard, et, après la mort de l'Auteur, en

3⁷³ , chez Claude Barbih , in-ia»

ce Le Spectacle de l'Opera , connu en France sous le Ministère du Cardinal Maiarin, éroir tombi par sa snorc , observe Voltaire dans scs jugement sur les Pièces de Molicre. Il commençoit'à se relever. Per-y 2ⁱⁿ, introducteur des Ambassadeurs chei MoNsua,

DiQiiiiTid by

ièt CATALOGUE DES PIECES

frété de Louis XIV, Lambert, Intendant de. la Musique de la Reine-Merc , et le Marquis de Sourdeac , homme de goût , qui avoit du génie pour les machines , avoient obtenu , en 1669 , le Privilège de ropera ; mais ils ne donnèrent rien au Public qu'en «671. On ne croyoit pas alors que les François pussent Jamais soutenir trois heures de musique , et qu'une Tragédie toute chantée pût réussir. On pensoit que le comble de la perfection est une Tragédie déeUmée, avec des chants et des danses dans les Intermèdes. On ne songeoit pas que si une Tragédie est belle et intéressante les cntr'actes de musique doivent en devenir froids , et que si les Intermèdes sont brillans, l'orcilca peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation, üa Ballet peut délasser dans les cntr'actes d'une Pièce cnnnyeuse : mais une bonne Piece n'en a pas besoin, ce l'on >oue Aihalie sans les choeurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années

après que Lully et Quinault nous apprirent qu'on pouvoit chanter toute une Tragédie, comme on faisoit en Italie, et qu'on la pouvoit même rendre intéressante ; perfection que l'Italie ne connoissoit pas.

cc Depuis la mort du Cardinal Mazarin on n'avoit donc donné que des Pièces à machines , avec des esclatemens en musique , telles que Andromède et Xerxès d'or. On voulut donner au Roi et à la Cour , pour l'hiver de 1670, un divertissement dans C« l'opéra , et y ajouter des danses. Molière fut chargé

du

DE MOLIERE. *j

sujet de la Fable » le plus ingénieux et le plus galant» et qui étoit alors en vogue par le Roman, beaucoup trop allongé , que La Fontaine venoit de donner , en 1669. i>

c« Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second et la première du troisième. Le tems pressoit. Pierre Corneille se chargea du reste de la Pièce. Il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre; et ce génie mâle, que l'âge rendoit sec et sévère , s'efforçoit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de Cinna fie à l'âge de soixante-quatre ans cette déclaration de Psyché à l'Amour» (scène troisième du troisième acte) qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au Théâtre. » cc Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lully composa les airs. Il ne manquoit à cette société de grands Hommes que le seul Racine , afin que tout ce qu'il y eût jamais de plus excellent au Théâtre se fût réuni pour servir un Roi qui méritoit d'être servi par de tels hommes.

« Psyché n'est pas une excellente Piece , et les derniers actes en sont très-languissans ; mais la beauté du sujet , les ornemens dont elle fut embellie et la dépense royale qu'on fit pour ce Spectacle firent pardonner ses défauts. » |

c(Cette Piece fit les plaisirs de la Cour pendant le carnaval de 1670 » dit M. Bret » dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant , et ne parut au Théâtre du Palais-Royal que vers la fin de i <\$71 , ou elle eu^

trente-deux représentations de suite. Le célèbre La Fontaine venoit de faire paroître son ingénieux Roman de Psyché, en vers et en prose. Sans doute, lorsque Louis-le-Grand demanda à Molière un nouvel Ouvrage qui pût donner lieu à des Fêtes dignes à son goût , ce fut au Psvoman de son ami qu'il dut ridée de traiter ce sujet si propre à produire ce Spectacle magnifique , où la terre , les Cieux et les enfers pouvoient offrir ce qu'ils avoient de plus varié , et dont Houdart de La Motte dit qu'il eût pu lui seul fairg^inventer l'Opera, si

« Molière ne pouvoit asservir son génie à celui de personne ; et quelque cas qu'il fit de celui de La Fontaine, il s'écarta de la route que le Fabuliste inimitable et le conteur naïf avoit suivie. De tous les incidens du Roman de Psyché , il ne paroît avoir imité que l'objet de sa descente aux enfers , où cette Princesse va chercher , de la part de Vénus irritée , une boîte que devoit lui remettre Proserpine. »

«< Il traça donc , de cette Fable, déjà connue par les Romans anciens d'Apulée et de Fulgence, un plan beaucoup plus noble que celui de U Fonmine , et plus convenable à la Fête pour laquelle elle étoit destinée , mais comme il se vit extrêmement

pressé par le tems , il recourut au plus grand homme qui vécût alors , et qui , dans ce moment , par scs deux dernières Tragédies d'Agésilas et d'Attila , •sembloit avoir aiguisé les armes de ceux qui cherchoient il l'ïœfnolçt entièrement à ion jeunç rival,' j>

Digilized by Googl

D H M O L I S R E. Sf

SI choix que Moliere £t eu grand Corneille a de ia noblesse . le procédé de ce dernier fut magnarline , pubqu'il consentit à s'asservir au plan d'un autre , et qu'il termina en quinze jours un Ouvrage en cinq actes , dont Molière n'avoit fait que les vers ^ui se récitoient dans le Prologue, le premier acte, la première scene du second et la première du troisième. »

ce Quinault fut chargé des Intermèdes , à l'exception de celui du premier acte , qui consiste en deux dialogues Italiens, de la composition de Lully, Auteur de toute la musique Je ce Poeme....

« Nous ne le dissimulerons point , le principal honneur de cette Tragédie l'allcc dut appartenir à Corneille , et Moliere droit assez grand pour n'en être pas jaloux.... Une action héroïque , et tournée entièrement vers l'amour , ne pouvoir donner qu'im foible exercice au vrai talent de Moliere. L'amusement de son Maître droit ici son objet, beaucoup plus que sa propre gloire. « ce Pour QuiiiiauU , »*il n'eût été connu que par les Intermèdes de Psyché, il' eût été peu digne de la place de l' Académie Françoise qu'il venoit d'obtc-, nir ; mais il étoit l'Auteur de La Mtre coqiutu , et il avoir eu , dans le genre tragique , plus d'un de ces succès du moment qui sont toujours comptés par la génération qui en a été témoin.... «

La Salle des Machines où cette Tragédie-Ballet fut exécutée J
avoit été construite et décorée, pat ordre

Hij

Sé CATALOGUE DES PIECES

du Roi , sur les dessins et sous la conduite des sieurs Ratabon
et Vigarini , avec une magnificence qu'on a peine à imaginer au-
jourd'hui; mais dont on trouve la description dans l' Avertisse-
ment placé au - devant de la Pièce, dans la première édition in-
4®, de Robert liallard , et dans un Ouvrage de l'Abbé de Pure ,
intitule , Id/e des Spectacles anciens et nouveaux.

Tout le monde connoît le sujet de cette Tragédte- Ballet , dont
le Prologue en est une sorte d'argument , en action , dans le com-
mencement duquel se trouvent quelques louanges pour louis
XIV. Les sujets des Intermèdes sont aussi liés au sujet principal ,
c: concourent à son développement et à sa fin. Cette pièce fut re-
mise au Théâtre ic premier Tuin 170^ , et eut vingt-neuf repré-
sentations en deux mois. « Ce qui contribua beaucoup au succès
de cette reprise * disent les freres Parfaict , dans leur Histoire du
Théâtre François, tome quatortieme , page , c'est qu'in- ^épen-
dammenc des dépenses que les Comédiens avoient faites pour la
donner avec éclat , en y joignant de brillantes décorations , des
machines dont l'exécution droit parfaite , et des Ballets de goût et
bien rendus , l'Acttrcc < Mademoiselle Desmarcs) qui représen-
toic le personnage de Psyché, et l'Acteur { Baron, fils) qui Jouoic
celui de l'Amour, quoiqu'excellens tous deux, SC surpassèrent
encore dans ces deux rôles. On dit qu'ils ressentoient l'un pour
l'autre la plus vive tendresse, et que leurs ta>ens supérieurs ne

furent employés que pour marquer avec plus de précision 1« tentimens de leurs cœurs. »

DE îvî O L I E P, E. 87

Lts Amans magnifiques ^ Comédie-Ballet, en cinq actes , en prose , avec des Intermèdes , mêles de chants et de danses , musique de Lully leprésentée ,pour la première fois , devant le Ro .à Saint-Germain-en-Laye , sous le titre de Divt^ iissement Royal y le 7 Septembre isyo j à Paris apres la mort de l'Auteur , le 15 Octobre i 6%2 , et en 1704 , avec un Prologue et des Intermèdes nouveaux , de Dancourt j imprimée , à Paris , en 1 ^70 , avec un Avant-propos , chez Robert Ballard , in 4®. , et en 1682, dans les (Euvres de l'Auteur, chez Denis Thierry , in- 12.

cs^Louis XIV , lui- même , donna le sujet de cette Viece à Moliere , dit Voiraire , dans ses jugemens siif les Pièces de cet Auteur. Il voulut qu'on représentât deux Princes qui se disputeroient une maîtresse , en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. Molière servit le Koi avec précipitation. Il mit dans cet Ouvrage deux personnages qu'il n'avôit point cr.cortt fait patoître sur son Théâtre , un Astrologue et un fou de Cour. Le monde n'étoit point alors désabusé de l'astrologie judiciaire. On y croyoit d'autant plus ^u'on connoissoit moins la véritable astronomie. I est rapporté dans Vittorio Siri (Historiographe de- France) qu'on n'avoit pas manqué â la naiissance de 1.oUÎS XIV de faire tenir un Astrologue dans un ca»-

Uüj

binet voisin de celui où la Reine accouchoit. C'est dans les Cours que cette superstition règne davantage , parce que c'est- là qu'on a plus d'inquiétude suc l'avenir. Les fous y étoient aussi à

la mode» Chaque Prince et chaque grand Seigneur même avoit son fou ; et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-Arts. ¶,c fou qui est représenté dans cette Pièce n'est point un fou ridicule.... mais un homme adroit , et qui ayant la liberté de tout dire s'en sert avec habileté et avec finesse.... Cette Pièce ne fut jouée qu'à la Cour , du vivant de l'Aiiteur , et ne pouvoit gueres iéussir que par le mérite du Divertissement, et pac celui de l'à-propos.... »

M. Bret observe, dans l'avertissement qu'il a mis au-devant de cette Picce, que c< M. Gaillard , dans son éloge du grand Corneille , die que Moliere semble avoir copié , à quelques égards , dans ses Amant J^îagnijiques , la Comédie héroïque de D. Sanehe. d'Arragon, et il se trouve , en effet , quelques rapports d'une Piece à l'autre, n

ce Sostrare (Général d'Arméc , et amant de la Princesse Ériphile , fille de la Reine de Thessalle) est . comme D. Sanebe , un Héros amoureux , malgré la bassesse apparente de sa fortune , d'une Princesse qui rougit également et de l'amour qu'elle inspire , er de celui qu'elle éprouve pour un inconnu. Comme D- Sanche , U a deux Princes poui

rivaux (Iphicrate ek Timoclis ,) et c'est à lui de nommer , comme D. Sanche , celui de scs rivaux qu'il croit le plus digne de la Princesse. C'est i ces seuls traits que se borne la légère ressemblance de ces deux ouvrages , aussi difFérçns entr'eux , dans leur totalité , que le génie de ces deux grands hommes. »

ce Le plan de cette Comédie avoit presque été dicté par Louis XIV , qui , voulant donner à la Cour un divertissement composé

de tous ceux que l'Art théâtral peut fournir , conçu l'idée de deux Princes rivaux ^ qui , dans la Vallée de Tempé ^ ou Von doit célébrer les jeux PyikienSy régaler Jt Vtnvi une jeune Princesse et sa mere , de toutes les galanteries dont ils peuvent s'aviser, dit l'avant-propos , qui se trouve à la tête de cette Piece. Obligé de se conformer à cette idée donnée par son Maître , Moliere ne se douta point qu'il s'avoisinoit un peu de l'intrigue de D, Sanche d'Arragon. Si Corneille l'entrevit , il ne s'en plaignit point , et il put s'en croire honoré.... »

cc On sait que { le prétendu Sorcier Simon) Morin avoir prédit hautement que Gassendi mourroit sur la fin du mois d'Août i6yoî ce qui n'arriva pas. Cette charlatanerie des sciences humaines auroit été la seule fourberie qui eût échappé à l'esprit philosophique de Moliere, élève de Gassendi; et, en habile homme, ibne pouvoir en faire meilleure justice qu'en la poursuivant dans un cercle de Princes «t de Princesses chez lesquels cçtte Science ildlculf

a toujours trouvé plus de dupes , parce qu'ils se persuadent aisément que la nature est occupée de leur destin.)>

c(Clitidas (Bouffon de cette Piece) n'est pas un fou comme Moron (Bouffon de La Princesse d'Eïde), Moliere n'a jamais tracé deux portraits égaux. Clitidas est une espece de confident adroit et intrigant ^ qui s'est acquis la liberté de tout dire > et qui so joue de ses maîtres , en servant leurs foiblesses ; moyen sûr dans les Cours de faire dépendre le maître même de l'esclave. L'Angcly , que le Prince de Condé avoit amené de Flandres , et qu'il avoie donné à Louis XIV, étoit un fou spirituel et malint à qui Clitidas devoit ressembler beaucoup.... vt

cc Quelque plaisir que prit la Cour à cette Comédie-Ballet , Molière ne la jugea pas propre aux amusemens de la ville. Les Comédiens François la représentèrent en i68S , avec peu de succès ; et lorsqu'en 1704 , Dancourt , avec un Prologue et des Intermedes de sa façon, voulut la faire reparoître i Paris , il éprouva que Moliere avoit pour scs propres ouvrages un coup - d'oeil assuré « et qu'il avoit fait sagement de ne point risquer une dépense considérable, dont les dédommagement étoient très-incertains. Dancourt auroit dû réfléchir que l'entêtement de l'astrologie judiciaire avoit disparu des Cours , et que le régné de la Philosophie , invoqué par les Descartes cc par les Bayles , s'annonçoit déjà dai^ nos climats. En sorte que U ptincipai»

XTlâchine de Tintriguc des Amans Magnifiques ne ponvoit plus produire aucun eflFct. II droit même tard , en 1670, pour attaquer cette folie de l'esprit humain , qui paroissoit avoir ddja fait place à d'autres. Cependant, la confiance qu'avoit témoignée Morin, en 1650 , à l'occasion de Gassendi , droit une preuve qu'il est des erreurs qui ne disparaissent jamais entièrement , et Molière crut devoir lui opposer toute la force de la raison supérieure.... »

cc Malgré le peu de succès qu'eut cet ouvrage à Paris , on y trouve , en général , de la conduite , de la noblesse , de l'invention et des grâces. Il scroit encore un des plus propres à servir à des fêtes publiques et qui demandent de la dignité , sans le personnage d'Anaxarque ' l'Astro'oguc) , qui n'est plus rien dans un siècle où les lumières de la Philosophie ont , au moins , dissipé des ténèbres aussi épaisses que celle de l'astrologie judiciaire.. .

On sait de quelle maniéré MoIiere a traité le sujet de cette Picce, qui, d'ailleurs, est assez sufHsamenc détaillé dans tout ce que nous venons de rapporter, les Intermèdes en sont formés par

des Divinités célestes , terrestres et marines qui chantent et dansent, selon leurs différents caractères , et relativement au fonds du sujet de la Pièce. On y exécute une petite Pastorale , en chant , représentant des amours champêtres de la vallée de Tem-pé , et ensuite la fête des jeux l'ythiens. Le Roi, le Duc de Villeroy , le Marquis de Rasseny , et d'autres Seigneurs de la Cour y,

dansèrent , avec les Danseurs et Danseuses ordinaires des KaitwtSc

^^ül:cr^ a placé dans la scene septième de la petite Pastorale, trcisicmc Intermède entre le second et le troisième actes de la Pièce, la Traduction de l'O.* r d'Horace Donec gratus eram , 5cc. , dont J. J. Roussier.u paroît avoir depuis adopté la lournure dans son ût'vin de Village,

* Les Fourberies de Scapin , Comédie , en trois actes , en prose, représentée , pour la première fois , à Paris , au Théâtre du Pr/ncis Ruyet , le 14 Mai 1671 j imprimée, à Paris, après la mort de l'Auteur, et dans ses Œuvres , en l'ôit chez Denis Thierry , in-12.

* La Comtesse d'Escarlagnas , Comédie , en prose , avec une Pastorale , mêlée d'intermèdes , de chants et de danses , formant sept petits actes, sous le titre du Ballet'des Ballets, .Tuisiaue de Lully 5 représentée , pour la première fois , devant le P.oi , à Saint-Germain-en-Laye , en Décembre 1^71 , et à Paris , au Théâtre du Palais-Royal, le 8 Juillet 1^725 imprimée, à Paris, en 1671, chez Robert Pallard , r«-4°. , et, après la mort de l'Autetir , dans ses Œuvres , 1681 , chez Denis Thierry , in-12.

Les Femmes savantes , Comédie , en cinq actes, en vers , représentée, à Paris, sur le Théâtre du Palais- Royal , le 11 Mars

1671 j imprimée , à Paris , après la mort de l'Auteur , eu 1[^]76, chez Pierre Ttabouillet, in-ii.

^ Le Malade imaginaire , Comédie-Ballet , en' cinq actes , en prose, avec deux Prologues et des Intermèdes , en vers libres , mêlés de chants et de danses , musique de Lully , représentée , pour la première fois , à Paris , au Théâtre du Palais- Royal , le 10 Février 1073 j imprimée, à Paris, la même année , chez Christophe Ballard.', , et , après la mort de l'Auteur , l'année suivante , à Cologne , chez Jean Sambix , in-ia.

Outre ces Pièces , on sait que Molière en 1 encore compose d'autres dans sa jeunesse. Ces Pièces ctoient autant de petites Farces , chacune d'un acte. Elles pnt été représentées en Province, par lui et pat la Troupe ambulante dont il fut d'abord Directeur -, mais elles n'ont jamais 'été imprimées , et il en a , depuis , transporté quelque chose dans quelques-unes de ses Pièces connues. Voici les titres de douze de ses petites Pièces a tels qu'ils nous sont parvenus.

j?4 CATALOGUE DES PIECES ,

Le Docteur amoureux , Le Docteur pédant , Les trois Docteurs rivaux , Le Maître d'Ecole , Le Médecin volant^ La jalousie de Barbouillé ^ La jalousie de Gros René , G or gibus dans le sac , Le Fagoteux , Le grand Benêt de fils , et Gros-René , petit enfant.

On croit encore que Molière a laissé plusieurs plans*, plusieurs canevas , et même quelques ftagmens de Comédies , que sa veuve remit au Comédien La Grange j mais dont tout a été perdu; jusques aux titres,

SUJET

‘Î^ÉLiE aime Célie , esclave de Triifaldin ^ Bourgeois Napolitain , et en est aimé } mais Pandolfe , perc de Lélie , veut le marier à Hippolyte , fille de son ami Anselme , laquelle aime Léandie , dont elle a été aimée aussi ; mais qui lui fait infidélité pour Célie., Mascarille , valet de Lélie , met en œuvre toutes sortes de ruses pour le servir dans ses amours et le soustraire à l’hymen projeté par son pere j mais son étourderie tiaturelle lui fait rompre toutes les intrigues de Mascarille , à mesure qu’il les invente et les exécute. Un certain Andrés , cru Egyptien , qui a vu Célie à Venise, où elle étoit déjà dans l’esclavage , a éprouvé pour elle de tendres sentimens i mais il a été fait esclave , lui-même , et l’a long-tems perdue de vue. 11 est redevenu

libre , et a appris qu’elle étoit à Messine , où

• • a ij

i) iUJET DE L’ÉTOURDT.

Tmfaldin a fixé sa demeure, auprès d’Anselm*^ de Pandolfe et de Léandre , et il vient pour acheter cette esclave , lorsqu’on découvre , pat une vieille femme, que Trufaldin avoir autrefois chargée du soin de sa hile , en bas âge , que cette fille lui a été enlevée , par une autre vieille femme , et que Célie n’est autre que cette fille même de Trufaldin. Andrés , commis aussi , dans son jeune tige , à la garde d’un certain Albert , est reconnu pour Horace , fils de Trufaldin et frere de Celiej de sorte que Lélie n’a plus d’obstacle à épouser cette fille , qu’d aime , et Léandre retourne à Hippolyte. Ces deux couples sont unis , et Anselme promet à

Mascarille de le marier aussi , afin de le récompenser d« pemes qu'il s'est dounées pour sou maître.

SUR

« Cette Picce est la première Comédie que MoHerc ait donnée à Paris. Elle est composée de plusieurs petites intrigues , assez indépendantes les unes des autres. C'étoit le goût du Théâtre Italien et Espagnol, qui s'étoit introduit à Paris , observe Voltaire , dans ses jugemens sur les Pièces de Moliere , placés à la suite de la Vie qu'il a donnée de cet Auteur. Les Comédies n'étoient alors que des tissus d'aventures singulières , où l'on n'avoit gueres songé à peindre les mœurs. Le Théâtre n'étoit point, comme il devoir être , la représentation de la vie humaine. La coutume , humiliante pour l'humanité , que les hommes puissans avoient , pour lors , de tenir des fous auprès d'eux , avoir iû*?

a iij

ÎR JUGEMENS ET ANECDOTES

fecté le Théâtre. On n'y voyoit que de vil* bouffons , qui étoient les modèles de nos Jode» lets , et on ne représentoit que le ridicule de ces misérables, au lieu de Joucr celui de leurs maîtres. La bonne Comédie ne pouvoir être connue en France , puisque la société et la galanterie , seules sources du bon comique, ne faisoient que d*y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère et à leur ridicule , est le seul tems propre pour la Comédie } car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occa-

sion de les bien voir , et le seul pendant lequel les Spectacles puissent être fréquentés assiduement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la Cour et Paris , et bien connu les hommes que Molière les représenta avec des couleurs si vraies et si durables.

»>

<e Les connoisseurs ont dit que V Etourdi devoit seulement être intitulé , Les Contre - tems-, L'éluc , en rendant une bourse qu'il a trouvée » en secourant un homme qu'on attaque , fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie. Son valet paroît plus étourdi que lui , puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce

SUR L'ÉTOURDI. t

<ju'ü veut faire. Le dénouement , qui a trop souvent été l'écueil de Molière , n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces. Cette faute est plus excusable dans une Pièce d'intrigue que dans une Comédie de caractère. »

cc On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette Pièce est foible et négligé , et que , surtout y il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les Ouvrages de cet admirable Auteur des vices de construction , mais aussi plusieurs mots impropres et surannés* Trois des plus grands Auteurs du siècle de Louis XIV > Molière , La Fontaine et Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution , par rapport au langage. 11 faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des Auteurs célébrés y discernent ces petites fautes , et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités. »

« Au reste , L* Etourdi eut plus de succès que Li Afisantrope , L* yivart et Les Femmes savantes n'en eurent depuis. C'est qu'avant L'Etourdi on ne connoissoit pas mieux , et que la réputation de Molière ne faisoit pas encore d'ombrage. U

rj JUGEMENS ET ANECDOTES

n*y avoit alors de bonne Comédie au Théâtre François que Le Menteur, »

« Le succès du Menteur et celui de quelques scènes heureuses de Rotrou n'avoient point empêché la Farce grossière de tenir insolennement sa place sur nos Théâtres, et les turlupinades s'y montroient tous les jours , lorsque L'Etourdi fut représenté , dit M. Bret , dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant de cette Pièce, pour l'édition qu'il a donnée de Molière , avec des Commentaires. »

• « Le Public , étonné une seconde fois , aperçut dans cet Ouvrage les qualités les plus essentielles à l'Art de la Comédie, et sans lesquelles elle languit et se dénature ; c'est-à-dire , le mouvement et la gaieté. Non pas cette extravagance , ni certe déraison des Jodelet et des D. Japhet ; mais cet enjouement libre, ingénieux et plaisant, dont Plaute avoit donné les premières leçons à Molière. «

« Le tems où ce génie supérieur devoit au rire de Plaute unir les grâces et le beau naturel de Terence , pour les surpasser tous deux , demandoit pour païoître une étude encore plus ap-

SUR L'ÉTOURDI. vi;

profondie du caractère et des mœurs de la nation. n

cc Jusque.s-là les Italiens avoient offert à Môlicre une infinité d'esquisses , dont il avoir conçu qu'on pouvoir étendre et prononcer l'effet avec plus de force et plus d'art que n'en employoient des Acteurs étrangers , bornés à de simples canevas , par la décadence du bon goût en Italie. » ce Ils avoient aussi , dans ce qu'ils ont droit d'appeler leur bon Théâtre, relativement à leurs représentations mimiques, composées de scènes à l'impromptu , beaucoup de Pièces écrites et imprimées , et c'est quelquefois dans ces dernieres que puisa Moiiere. V Inawertito , Picce en prose, de Nicolas Barbiéri , dit Beltrame , imprimée en 1[^]19 , lui fournit un caractère agréable vif, qu'il fit paroître , sous le titre de V Etourdi. » « En suivant ainsi les traces des Auteurs de la scene Italienne , il étoit difficile qu'il se garantît d'abord de tous leurs défauts ; aussi trouve-t-on dans L'Etourdi quelques événemens décousus , des scenes vagues et vuides , des reconnoissancet ijrusquées , et un dénouement pénible. »

ic II est vcai que ces défauts ne pouvoient îus.

ynj JUGEMENS ET ANECDOTES

appcrçus au milieu de l'autre siècle que par nn bien petit nombre de Spectateurs -, et que les seules progrès de Molière dans l'Art du Théâtre, qu'il créa , pour ainsi dire , nous les ont rendu sensibles. »

' « Il présentoir dans V Etourdi une imitation vive et Edelle de la nature. Il développoit , avec autant d'esprit que de feu , un caractère actif Ce qu'on admira, sur-tout, ce fut le mouvement rapide d'une action , soutenue avec chaleur : ce fut cette facilité de dialogue , particulière à cet Auteur i et , plus encore , cette gaieté

franche et naïve , cette surface riante , qui nous cachent encore aujourd'hui les taches de ce premier tableau de Molière. >j

« L'éris , dans son Dictionnaire des Théâtres de Paris , et M. de Voltaire, lui-même , ce qui est bien plus imposant , soutiennent que cette Comédie devrait porter le seul titre des Contes mais qu'il soit permis d'observer que l'écroulement de l'Élie est presque toujours le mobile du renversement des machines que son valet met en jeu pour le servir, et , comme dit Régner, (Satyre XIV)

SUR L'ÉTOURDI. II.

Quand on se brûle au feu que soi-même on attise»

Ce n'est point accident , mais c'est une sottise.

À l'égard du style de l'Ouvrage , quoique léger et facile , en comparaison de la manière d'écrire le dialogue comique de ce temps-là , il est peu correct. Cependant , la plupart des fautes qu'on observera sont si aisées à corriger , qu'on ne saurait douter que Molière ne les eût fait disparaître » s'il eût eu le temps de revenir sur ses principes productions. »

et V Inawertito , d'après lequel Molière a dessiné son Étourdi n'offre pas la même chaîne d'événements que cette Pièce , et les différences de style y sont infinies. Molière est aussi étonnant dans les choses qu'il imite que dans celles qu'il crée. C'est toujours l'ouvrage du génie. Beltrame est plein de conceits , et n'est pas même exempt des indécences devenues trop familières de son temps.»

Il est l'amour de la vérité ne permet pas de dissimuler que le dénouement de l'Inawtnito est plus simple et plus théâtral que

celui de L'Etourdi. On peut regretter , avec raison , que Molière ait négligé de faire usage du dernier trait de

^ JUGEMENS ET ANECDOTES. ïtc.

«tacteie qui ««mine U Pièce de Beltrame.... D autoit animé le dénouement trop romanesque ,, trop brusque de sa première Come^e. Ce nue Pou doit dite encore àPavantage de L tnawcr-. 1,o de Beltrame, c'est qu'il est bien supérieur ^L-Eiourdi qu'ont donné depuis les Comédiens . qui n'ont Élit de ce personnage qu'un Bcaneut imbécile et peu soutenable, >»

LES CONTRE-TEMS

COMÉDIE

"Représentée y pour la première fois , au.

Théâtre de Lyon ^ en et a Paris ,

par les Comédiens Franfois , au Théâtre du P etit-Bourbon y le
3 Novembre

personnages.

rANDOLFE, perc de Lélie.

ANSELME, perc d'Hippolyte.

TRUFALDIN, vieillard.

C É L 1 E , esclave de Trufaldin.

H I P P O L Y T E , fille d'Anselme,

LÉLIE, fils de Pandolfc.

L É A N D R E , fils de famille.

ANDRÉ S, cru Egyptien.

MASCARILLE, valet de LdliC,

E R G A S T E , ami de Mascarille.

SCENE PREMIERE

L É L I E , seul.

Eh ! bien , Léandre , eh ! bien , il faudra contestetî Nous ver-
rons de nous deux qui pourra l'emporter;

Qui . dans nos soins communs peur ce icuiie mirade» Aux
voeux de son rival portera plus d'obstacle»

Préparez vos efforts , et vous défendez bien > sûr que de mon
côté je n'épargnerai rien»

A il

SCENE II

MASCARILLE, L É L I i.

! Mascarille!

Mascarilib.

Quoi ?

Lé L I B.

Voici bien des affaires!

rai dans ma passion toutes choses contraires.’

Idandre aime Célic -, et , par un trait fatal,

Malgré mon changement, est encor mon rival.

Mascarilib.

Léandre aime Célie i

L é L I E.

11 l’adore , te dis-je.

Mascarille.

Tant pis!

Eh ! oui , tant pis ! C’est U ce qui m’afflige) Toutefois , j’aurois tort de me désespérer;

Puisque l’ai ton secours , je dois mo rassurer.

Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,

D’a jamais rien trouvé qui lui fût difficile»

Qu’on te peut appeler le Ko! des serviteurs, ^

It qu*en toute la terre...»

COMÉDIE. f

Mascarille, Vinterrompantrn

Eh ! trevc de douceur».

Quand Tlout faisons besoin, nous autres misdrable»> Uons sommes les chéris et les incomparables; it dans un autre tems , dès le moindre courroux ,

Kous sommes les coquins, qu'il faut rouer de coups*.

Ma foi! tu me fais tort avec cette inveetWe....

Mais , enfin , discourons de i'âimable captive ;■

Dis si les plus cruels et plus durs sentimens Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans?

Pour moi. dans ses discours , comme dans son visage> Je vois pour sa naissance un noble témoignage»

Et je crois que le Ciel , dedans un rang si bas».

Cache son origine , et ne l'cn tire pas.

Mascarille.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères...,

Mais que fera Pandolfe entoures ces affaires ?

C'est Monsieur votre Perc , au moins à ce qu'il ditj Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit.

Qu'il peste contre vous d'une belle maniéré, .

Quand vos déportemens lui blessent la visiere l Il est avec Anselme en parole pour vous Que de son Hippolite on vous fera

l'cpoiix.

S'imaginant que c'est dans le seul mariage.

Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage?.

Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix.,.

D'un objet inconnu vous recevez les loix.

Que de ce fol amour la fatale puissance Vous soustrait au devolt de votre obéissance »

A iij^

Dieu sait quelle tempête alors éclatera,

St de quels beaux sermons on vous réglera !

Ah ! treve , je vous prie, à votre rhétorique! Mascarille.

Mais, vous, treve plutôt à votre politique;

111e n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher....

L É L I E , l'interrompant.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à mcfâcheil Que chez moi les avis ont de tristes salaires?.

Qu'un valet conseiller y fait mal scs affaires?

Alascarille, à part,

(o4 Lelie.)

11 se met en courroux ... Tout ce que j'en ai die li'étoit rien que pour rire , et vous sonder l'esprit. D'un censeur de plaisirs ai-jc

fort l'encolure?

Et MascariUe est-il ennemi de nature ?

Vous savez le contraire, et qu'il est très certain Qu'on ne peut me taxer que d'être tiop humain. Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de pereï Poussez votre bidet , vous dis-je , et laissez faire.

Ma foi ! j'en suis d'avis , que ces penards chagrins Nous viennent étourdir de leurs contes badinst it, vertueux par force , esperent, par envie >

Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie .

Vous savez riion talent ; je m'offre à vous servir.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir!

Au reste, mon amour , quand je l'ai fait paroître»

N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.

COMÉDIE

Wais Lcandre , à l'instant, vient de me ddclarct Qu'à me ravir Céiic il se va préparer:

C'est pourquoi dépêchons , et cherche dans ta tête Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête. Trouve ruses, détours fourbes, inventions,

Peur frustrer mon rival de scs prétentions.

Mascarille.

Laisse7-moi quelque tems rêver à cette affaire....

(A pan.)

Que pourrais-je inventer pour ce coup nécessaire?

Hé bien, le stratagème?

Mascarille.

Ah î comme vous courez!

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés....

(Il rêve.)

J'ai trouvé votre fait : il faut.... Non , je m'abuse» Mais si vous alliez....

L £ L I E , l'interrompant.

Où?

Mascarille.

C'est une foible ruse.

l'en songeois une....

L à L I s , l'interrompant.

Et quelle?

Mascarille.

Elle n'iroit pas bien...,'

Mais ne pourriez-vous pas ?...

^ L £ L 1 s * l'interrompant.

Quoi?

Masxrrille.

Vous ne pourriez rie*#’

Parlez avec Anselme.

Eh ! que lui puiS'je dire?

Mascarillb.

Il est vrai ; c’est tomber d’un mal dedans un pire,

11 faut pourtant le voir.... Allez chez Trufaldin,

Que faire ?

Mascarille.

Je ne sais.

L li 1 1 E.

C’en est trop à la fin*

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles!

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,

Kous n’aurions pas besoin maintenant de rêver A chercher les biaux que nous devons trouver.

Et pourrions , par un prompt achat de cette esclave» Empêcher qu’un rival vous prévienne et vous brave. De CCS Egyptiens qui la mirent ici Trufaldin, qui la garde , est en quelque souci î Et trouvant son argent , qu’ils lui font trop attendre » Je sais bien qu’il seioit très ravi de !a vendre;

Car enfin , en vrai ladre il a toujours vécu :

Il se feioit fesser pour moins d'un quart d'écu».

Et l'argent est le Dieu que sur-tout il révère i Mais I« mal,
c'estw,,

COMÉDIE

L é L I £ , l'inierrowpantm Quoi ! c'est?

Mascarilli.

Que Monsieur votre pere Ist un autre vilain , qui ne vous laisse
pas,

Comme vous voudiiez. manier scs ducats ;

Qu'il n'csf point de ressort, qui pour votre ressource» pût faire
maintenant o-n tir la moindre bourse.,,. Mais tâchons de parler à
CiMic un moment.

Pour savoir l.i dessus quel est son sentiment.

Sa fenêtre est ici.

Mais Trufaldin. pour elle.

Paît de jour et de nuit exacte sentinelle.

Prends garde.

Dans ce coin demeurex en repos...»

O bonheur!... La voilà qui sort , tout-à-propos.

SCENE III

CÉLIE, tÉLIE, MASCARILLE.

Lélie, à Celle.

A-H ! que le Ciel m'obüee , en offrant à ma vue Les célestes at-
traits dont vous êtes pont vue î Et, quelque mal cuisani que
m'aient causé vos yeuX, " Que je prends de plasic à les voit en ces
lieux!

CÉ L I î.

Mon coeur , qu'avec raison votre discours étonne, K'entend
pas que mes yeux fassent mal à personne»

Et si dans quelque chose ils vous ont outragé ,

Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure'

Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,

EC.i..

Mascarille, l'interrompant.

Vous le prcnez-là d'un ton un peu trop haut.

Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut. Profitons
mieux du tems , et sachons vice d'elle'

Ce que....

Trufaldin, dans sa maison.,

Célic!

Mascarills, à LtUe,

Hé bien?

O rencontre cruelle!

Ce malheureux vieillard deroit-il nous troubleri Mascarille.

Allez i retirez-vous, Je saurai lui parler.

(Le'lit s'eloi^ntt }

COMÉDIE

SCENE IV

TRUFALDIN, CÉLIE , MASCARILLE.

Trufaldin, à Ce ' lie .

faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne, Vous , â qui je défends de parler à personne?

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon.

Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

Mascarille.

Est-ce U le Seigneur Trufaldin i

Oui , lui-même.

Mascarille.

Monsieur , je suis tout vôtre, et ma joie est extrême De pouvoir
saluer , en toute humilité.

Un homme dont le nom est par-tout si vanté.

Trufaldin,

Très-humble serviteur.

Mascarille.

J'incommode peut-être ;

Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître Les grands
talens qu'elle a pour savoir l'avenir ,

Je voulois sur ce point un peu l'entretenir.

Trufaldin, d Cilié .

Quoi! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

Kon , tout ce que je sais n'est que blanche magie.

Mascarille.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers languit pour un
objet qui le tient dans ses fers.

Il auroit bien voulu . du feu qui le dévore.

Pouvoir crurcfenir 'a beau'é qu'il adore;

Mais un dragon, vilant sur ce rare trésor.

N'a pu , quoi qu'il ait fait , le lui permettre encor{

Et , ce qui plus le gêne et le rend misérable,

Il vient de découvrir un rival redoutable :

Si bien que , pour savoir si ses soins amoureux Ont sujet d'espérer quelque succès heureux ,

Je viens vous consulter , sûr que de votre bouche*

Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

Mascarille

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire* la science que j'ai m'en peut assez instruire.

Cette fille a du cœur, et dans l'adversité Elle sait conserver une noble fierté •,

Elle n'est pas d'humour à trop faire connaître les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître. Mais je les sais comme elle , ce , d'un esprit plus doux. E* Je vais, en peu de mots, te les découvrir tous.

Mascarille.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

Si ton maître en ce point de constance se pique *

COMÉDIE. IJ

Que la vertu seule anime son dessein.

Qu'il n'apprenne plus de soupirer en vain ;

Il a lieu d'espérer , et le Fort qu'il veut prendre n'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre» Mascarille.

C'est beaucoup; mais ce Fort dépend d'un Gouverneur Difficile à gagner

C'est-là tout le malheur !

Mascarille, «i part , voyant approcher L'Élie Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire

- Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

SCENE V

. L'ÉLIE , TRUFALDIN , CÉLIE , MASCARILLE.

L'ÉLIE , à Trufaldin.

(>ESSEZ , ô Trufaldin, de vous inquiéter,

C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter;

Et je vous l'envoie, ce serviteur fidèle,

Vous offrir mon service , et vous parler pour celle Dont je vous veux dans peu payer la liberté, Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

Mascarille, à part,

La peste soit la bête !

Trufaldin.

Oh ! oh 1 qui des deux croire ^ Ce discours au premier esc fore
contradictoire !

Monsieur » ce galant homme a le cerveau blessé.

Ne le savez-vous pas ?

Trufaldiv.

Je sai ce que je sai.

J'ai crainte « ici-dessous , de quelque manigance...

(A Celle.)

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence...

(A Le'lie et M iscarille .)

Et vous, filoux ficfFcs, ou je me trompe fort. Mettez , pour me
jouer , vos flûtes mieux d'accord.

{ Il rentre , avec Celle,)

SCENE VI

LÉLIE, MASCARILLE

Mascarille.

C'est bien fait ! Je voudrais qu'encor, sans flatterie, Il nous
eût d'un bâton chargés de compagnie.

A quoi bon sc montrer, et, comme un étourdi, Me venir dé-
mentir de tout ce que je di ?

Je pensais faire bien.

Mascarilt. B.

Oui , c'étoit fort l'entendre !....

Mais quoi! cette action ne doit point me surprendre. Vous êtes si fertile en pareils contre-tems Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

COMÉDIE

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable ! Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?

Enfin, si tu ne mets Cclic entre mes mains ,

Songe, au moins, de Léandre à rompre les desseins} Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.

De peur que ma présence encor soit criminelle.

Je ce laisse.

{ Il s*cn va,)

SCENE V I î I

ANSELMK , MASCARILLE, *

/ Anselme, i part,

P A R mon chef! c'est un siècle étrange que le nôtre. J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien , Et jamais tant de

peine à retirer le sien.

Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie. Sont
comme les enfans que l'on conçoit en joie ,

B ij

It dont avccque peine on fait l'accouchement.

L'argent dans notre bourse entre agréablement ;

Mais le terme venu que nous devons le rendre ,

C'est lors que Icsdoulcurs commencent à nous prendre 1 . . •
à<aste ! ce n'est pas peu que deux mille francs dûs , Depuis deux
ans entiers , me soient enfin rendus 1 (Montrant une houe.)

Encore est-ce un bonheur.

Mascarille, c part , en regardant la iourse.

O Dieu ! la belle proie

A tirer en volant!... Chut! il faut que je voie Si je pourrois un
peu , de près , le caresser.

Je sais bien les discours dont il le faut bercer...

(j4 Anselme.)

Je viens de voir, .\nselme...

Anselme, l'interrompant.

Et qui ?

Mascarille.

Votre Ncrinc,

Anselme.

Que dit clic de moi , cette gente assassine ?

Mascarille.

Pour vous clic CSC de fiamme.

Elle ?

Mascarill e.

Et vous aime tant

Que c'est grande pitié !

Anselme.

Que tu me rends content !

COMÉDIE

Mascarillb.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrete ne meute!... M Anselme , mon mignon ! cnV-t-cille , à toute heure ,

» Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs »

« Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs ? « Anselme.

Mais pourquoi jusqu'ici mêles avoir cldcs?

Les filles , par ma foi ! sont bien dissimulées! .. Mascaille , en effet , qu'en dis-tu ? Quoique vieux , J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux ï Mascarille.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable j S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréable.

Si bien donc....

Mascarille, voulant prendre la lourie.

Si bien donc. qu'elle est sotté de vous^ Ife vous regarde plus...

Anselme, l'interrompant.

Quoi?

Mascarille.

Que comme un époux »

Et vous veut...

Anselme, l'interrompant.

Et me veut?...

Mascarille.

Et vous veut , quoi qu'il tienne^

Prendre U bomse.

Anselme.

La?

B il)

MasCARILLE , prenant la bourse et la laissant tomber»^

La bouche avec la sienne.

Ah ! je t'entends. Viens-ça. Lorsque tu la verras » Vante-lui mon mérite , autant que tu pourras.

Mascarille.

Laissez* moi faire.

Anselme, s'en allant.

Adieu,

Mascarille.

Que le Ciel vous conduise l'Anselme, revenant.

Ah! vraiment, je faisois une étrange sottise.

Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.

Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur;

Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle ,

Sans du moindre présent récompenser ton zèle ! Tiens, tu te souviendras...

Mascarille, l'interrompant.

Ah ! non pas , s'il vous plaît,

Anselme.

Laisse-moi...

Mascarille, l'interrompant.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

Anselme.

ïc le sais ; mais pourtant...

Mascarille, l'interrompant.

Non , Anselme , vous dis-j#, le suis homme d'honneur ; cela me désoblige.

COMEDIE

Anselme, s'en allant.

Adieu donc , Mascarille.

Mascarille, â part.

O longs discours l

Anselme, revenant.

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;

Et |e vais te donner de quoi faire pour elle L'achat de quelque bague , ou telle bagatelle Que tu trouveras bon...

Mascarille, l'interrompant.

Non , laisse! votre argent.

Sans vous mettre en souci , je ferai le présent ;

Et l'on m'a mis en main une bague à la mode, Qu'après vous payerez , si cela l'accommode.

An s e l m b.

Soit ; donne-la pour moi ; mais sur-tout fais si bien , Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCENE IX

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

L É L I E , ramassant la iouTse»

A. QUI la bourse ?

Ans E L M E , prenant la iourse.

Ah I Dieux, elle m'étoit tombée»

Et j'aurols apres cru qu'on rac l'eût dérobée!

Digilized by Google

to L'ÉTOURDI,

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant.

Qui m'c'pargne un grand trouble, et me rend mon argent.

Je vais m'en dcchargei!*au logis , tout-à-rhcure,

(Il rentre che^ lui.)

SCENE X

LÉ LIE, MASCARILLI, Mascarilli. '

C'est être officieux , et très fort , ou je meure i

Ma foi! sans moi, l'argent étoit perdu pour lui. Mascarille.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême! Nous avancerons fort , continuez de même.

Qu'est-ce donc ? qu'ai-je fait ?

Mascarille,

Le sot, en bon François.

Puisque je puis le dire , et qu'enfin je le dois.

Il sait bien l'impuissance où son perc le laisse;

Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous presse :

Cependant , quand je tente un coup pour l'obliger , Dont je cours moi tout seul ia honte et le danger...

COMÉDIE

L É L 1 É , Viluerrompaat»

Quoi ! c'dcoit?

Mascarille.

Oui , bourreau ! c'étoit pour h captive Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

S'il est ainsi , j'ai tort i mais qui l'eût deviné ?

Il falloit , en effet, être bien raffiné!

Tu me devois par signe avertir de raffairc.

Mascarille.

Oui , je devois au dos avoir mon luminaire!...

Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos.

Et ne nous chantez plus d'iinpertincns propos.

Un autre après cela quitteroit tout, peut-être î M ais j'avois médité tantôt un coup de maître ,

Donc, tout présentement, je veux voir les effets ,

A la charge que si...

L il L I E , l'interrompant.

Non, je te le promets.

De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire. Mascarille.

Allez donc; votre vue excite ma colère I

Mais, sur-tout , hâte toi , de peur qu'en ce dessein...^ Masca-
rille, l'interrompant.

Allez , encore un coup } j'y vais mettre la main,

(L ^Iie s'ea va,)

«» L'ÉTOURDI SCENE XI.

MASCARILLt, leut.

M ENONs bien ce projet. La fourbe sera fine.

S'il faut qu'elle succédé ainsi que j'imagine. Allons voir... Bon! voici mon homme justement.

PANDOLFE, MASCARILLE

Pandolfi.

M ASCARILLE,

Mascarille.

Monsieur.

A parler franchement , Je suis mal satisfait de mon fils.

Mascarille.

De mon maître ?

Vous n'êtes pas le seul qui se plaint de l'être à S a mauvaise conduite , insupportable en tout , Mec à chaque moment ma patience à bout!

Pandolfe.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence Ensemble.

Mascarille.

Moi? Monsieur, perdez cette croyance ! Toujours de son devoir je tâche à l'avertir, et l'on nous voit sans cesse avoir tort. A partir» A l'heure même encore nous avons eu querelle Sur rhymen d'Hippolyte , où je le vois rebelle, OÙ, par l'indignité d'un refus criminel.

Je le vois offenser le respect paternel.

Querelle ?

Pandolfb.

Mascarille.

Oui , querelle , et bien avant poussée.

Pando lfe.

Je me trorapois donc bien ; car j'avois la pensée Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

Mascarille.

Moi ?... Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui, Et comme l'innocence est toujours opprimée !

Si mon intégrité vous étoit confirmée.

Je suis auprès de lui gagé pour servircur.

Vous me voudiiez encor payer pour précepteur.

Oui , vous ne pourriez pas lui dire davantage Que ce que je lui dis , pour le faire être sage, n Monsieur , au nom de Dieu , lui fais- je assez souvent, «Cessez de vous laisser conduire au premier vent!

« Réglez-vous. Regardez l'honnête homme de pere » Que vous avez du Ciel; comme on le considéré! «Cessez de lui vouloir donner la mort au coeur,

« Et , comme lui , vivez en personne d'honneur ! »*

Pandolfi.

c'est parler comme il faut. Et que peut il répondre? Mascarille.

Répondre? Des chansons dont il me vient confondre. Ce n'est pas qu'en effet , dans le fond de son coeur ,

Il ne tienne de vous des semences d'honneur;

Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.

Si je pouvois parler avecque hardiesse.

Vous le verriez , dans peu, soumis, sans nul c[^]ort.

Pandolfe.

Parle.

Mascarille.

C'est un secret qui m'importeroit fort.

S'il étoit découvert, .. mais à votre prudence Je puis le confier avec toute assurance?

Pandolfe.

Tu dis bien.

Mascarille.

Sachez donc que vos voeux sont trahis Par l'amour qu'une esclave inspire à votre fils. Pandolfe.

On m'en avoi» parlé ; nuis l'action me touche De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

Ma scarille.

Vous voyez si je suis le secret confident?..* Pandolfe, l'interrompant »

Vraiment , je suis ravi de cela 1

Mascarille.

Cependant,

A son devoir , sans bruit, desirez-vous le rendre ?

COMÉDIE. ij

Il faut.... J*at toujours peur qu*on nous vienne surprendre ;

Ce seroit fait de moi , s'il savoit ce discours.

Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours » Acheter sourdement l'esclave idolâtrée ,

Et la faire passer en une autre contrée.

Anselme a grand accès auprès de Trufaldin î Qu'il aille l'acheter pour vous , dès ce matin.

Après , si vous voulez en mes mains la remettre »

Je connois des Marchands , et puis bien vous promettre D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter ,

Et, malgré votre fils, de la faire écarter i

Car enfin , si l'on veut qu'à l'hymen il se range,

A cet amour naissant il faut donner le change Et , de plus, quand bien même il seroit résolu Qu'il auroit pris le joug que

vous avez voulu ,

Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,

Au mariage encor peut porter préjudice.

Pandolfe.

C'est très-bien raisonner; ce conseil me plaît fort,»

(Regardant au lointain,)

Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort Pour avoir
promptement cette esclave funeste ,

Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

(Il s'en va. J

Digitized by Googl

ré L'ÉTOURDI

HIPPOLYTE, MASCARILLE

Hippolyte.

traître! c'est ainsi que tu me rends service? Je viens de tout
entendic, et voit ton artifice ;

A moins que de cela , reuss<5-je soupçonné ?

Tu payes d'imposture , et tu m'en as donné.

Tu m'avois promis, lâche! et j'avois lieu d'attendre Qu'on te
verroit servir mes ardeurs pour Lcandrc; Que du choix de Léléc ,
où l'on veut m'obliger , Ton adresse et tes soins sauroient me dé-
gager >

Que tu m'aflfranchirois du projet démon perc.

Et cependant ici tu fais tout le contraire \

Mais tu t'abuseras! Je sais un sûr moyen Pour rompre cet
achat où tu pousses si bien , le je vais de ce pas...

MASCARILLE, l'interrompant.

Ah ! que vous êtes prompte 1

Digilized by Goc^le

ta mouche tout d'un coup à la tête vous monte î Et , sans
considérer s'il a raison , ou non ,

Votre esprit , contre moi , fait le petit démon.

3'ai tort, et je devrois , sans finir mon ouvrage. Vous faire dire
vrai , puisqu'ainsi l'on m'outrage,

HiPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?

Traître 1 peux-tu nier ce que je viens d'ouïr l

Non. Mais il faut savoir que tout cet artihee Ne va directement
qu'à vous rendre service ;

Que ce conseil adroit , qui semble erre sans fard ,

Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;

Que mon soin par leurs mains ne veuille avoir Célie Qu'à dessein
de la mettre au pouvoir de Lélie ,

Et faire que l'effet de cette invention Dans le dernier excès
portant sa passion ,

Anselme, rebute de son prétendu gendre.

Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

Hippolyte.

Quoi ! tout ce grand projet , qui m'a mis en courroux^ Tu l'as
formé pour moi , Mascarille ?

Oui, pour vous.

Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices , Qu'il me
faut de la sorte essuyer vos caprices ,

Et que , pour récompense, on s'en vient de hauteur Me traiter
de faquin , de lâche , d'imposteur ,

3 e m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise ,

Et , dès ce même pas , rompre mon entreprise.

C ij

Hippolyte, l'arrêtant.

Ih! ne me traite pas si rigoureusement >

Et pardonne aux transports d'un premier mouvement I iM A s
C A R 1 L L E.

Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance De détourner le coup qui si fort vous offense.

Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais î Oui , vous aurez mon maître, et je vous le promets î Hippolyte.

Eh 1 mon pauvre garçon , que ta colère cesse.

J'ai mal jugé de toi ; j'ai tort, je le confesse...

(Tirant sa bourse , d'où elle sort deux louis qu'elle lui offre.)
Mais je veux réparer ma faute par ceci.

Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

Mascarille.

Non , je ne le saurois , quelque effort que je fasse» Mais votre promptitude est de mauvaise grâce. Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur,

Hippolyte.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures Mais que ces deux louis guérissent tes blessures. Mascarille.

Eh ! tout cela n'est rien : je suis tendu à ces coups...,

(Prenant les deux louis.)

Mais déjà je commence à perdre mon courroux,

Il faut de ses amis endurer quelque chose.

Hippolyte.

Eourras-tu mettre k fin ce que je me proposa,

COMÉDIE

ît crois-tu que l'effet de tes desseins hardis Produise à mon amour le succès que tu dis ?

K'ayci point pour ce fait l'esprit sur des épines. J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ; Et, quand ce stratagème à nos voeux manqueroit, Ce qu'il ne feroit pas , un autre le feroit.

Hippolyte.

Crois qu'Hippolyte, au moins, ne sera pas ingrate» Mascarille.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

H I P P O L Y T E , apercevant Le'lie qui s'approche. Ton maître te fait signe , et veut parler à toi ;

Je te quitte; mais songe à bien agir pour moi.

(Elle s'en va.)

SCENE XV

LÉLIE, MASCARILLE

C^UE diable fais-tu-là ? Tu me promets mervillej Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille. Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé , Déjà tout mon bonheur eût été renversé.

C'étoit fait de mon bien , c'étoit fait de ma joie; D'un regret éternel je devenois la proie :

Bref, si je ne nie fusse en ce lieu rencontré ,

C ii;

Anscrmc avoir l'esclave , et j'en dtois frustré.

11 l'emmcnoit cbcxlui; mais j'ai paré l'atteinte*

J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte* le pauvre Trufaldiii l'a retenue.

Mascakilli.

Et trois.

Quand nous serons i dix , nous ferons une croix. C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable î Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable l £ntrc mes propres mains on la devoir livrer.

Et vos soins endiablés nous eu viennent sevrer î Et puis pour votre amour je m'emploirois encore i j'aimerois mieux cent fois être grosse pécure , Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou.

Et que Monsieur Satan vous vînt tordre le cou !

(JI s'tn ya.)

SCENE PREMIERE

tÉLIE, MASCAKILLE.

Mascariilb.

A. vos deiirs, enfin, il a fallu se rendre:- Malgré tous mes-
sermens, je n'ai pu in'en défendttî Et , pour vos intérêts que je
voulais laisser.

En de nouveaux périls viens de m'embarrassert Je suis ainsi
facile ; et si de Mascarille Madame la nature avoit fait une fille.

Je vous laisse à penser ce que ç'aurois été!..*

Toutefois, n'allez pas, sur cette sûrete,

Donner de vos revers au projet que je tente'.

Me faire une bévue, et rompre mon attente.

Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,^

Pouff en pouvoir tirer ce que nous desirons!.

Mais si dorénavant votre imprudence éclate.

Adieu, vous dis, mes soins pour l'espoir qui vousfiatte^-

Kon , je serai prudent, te dis-je i ne. crains rien:.

Xu verras seulernenc,^

tt L'ÉTOURDI.

Mascarillz.

Souvenci-vous-cn bien.

y*ai commencé pour vous un hardi stratagème*

Votre perc fait voir une paresse extrême A rendre par sa mort
tous vos désirs contons »

Je viens de le tuer (de parole, j'entends.)
Je fait courir le bruit que d'une apoplexie.
Le bon homme surpris a quitté cette vie. *
Mais avant , pour pouvoir mieux feindre ce trépas»
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas.
On est venu lui dire, et par mon artifice.
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait , par hasard , rencontre d'un trésorw Il a vole
d'abord ; et comme à la campagne Tout son monde à présent,
hors nous deux , Taccom-» pagne.
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui »
Et produis un fantôme enséveli pour lui.
Enfin , je vous ai dit à quoi je vous engage :
Jouez bien votre rôle i et pour mon personnage»
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.
(Il s'tu M,)

COMÉDIE

SCENE II

L L I E , leut,

S ON esprit, il est vrai , trouve une éirantre voie Pour adtesser
mes vœux au comble de leur joie;

Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux Que ne feroit-
on pas pour devenir heureux?

Si l'amour est au crime une assez belle excuse»

Il en peut bien servir A la petite ruse

Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver».

Par la douceur du bien qui in'en doit arriver....

(Voyant parotire Anselme et MaseariUe,)

Juste Ciel ! qu'ils sont prompts !... Je les vois en parole:!. Al-
lons nous préparer à jouer notre rôle.

(Il s'en ra.)

SCENE III

ANSELME, MASCARILLÏ Ma scarillz.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fbrt^ Anselme.

Etre mort de la sorte !

Mascarille.

Il a certes grand tort !

le lui sais mauvais gré d'une telle incartade !:

Anselme.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!

Mascarille.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir!

Anselme.

Et L<flic ?

Mascarille.

Tl se bat, et ne peut rien souffrir.

Ils s'est fait en maints lieux contusion et bosse.

Et veut accompagner son papa dans la fosse:

Enfin , pour achever , l'excès de son transport M'a .fait en grande hâte ensevelir le mort.

De peur que cet objet , qui le rend hypocondre,

A faire un vilain coup ne me l'allât semondre. Anselme.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir :

Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir.

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine ,

Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

Mascarille.

Je vous le garantis trépassé comme il faut !...

Au reste, pour venir au discours de tantôt,

Eélie, et l'action lui seca salutaire.

D'un bel enterrement veut régaler son perc ,

Et consoler un peu ce défunt de son sort.

Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.

Il hérite beaucoup ; mais comme en ses affaires'

Il se trouve assez neuf et ne voit encor gueres;

Que son bien la plupart n'est point en ces quictiers. Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers «

COMÉDIE. j'y

Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,

D'excûscr de tantôt son trop de violence.

De lui prêter, au moins , pour ce dernier devoir...»

Anselme, l'interrompant.

Tu me l'as déjà dit , et je m'en vais le voir.

SCENE V

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE,

Anselme, à Lélie.

Sortons ; je ne saurois qu'avec douleur très-forte,

Le voir empaqueté de cette étrange sorte, lasi en si peu de tems!... Il vivoit ce matin,

In peu de tems , parfois , on fait bien du chemin!

Ah!...

L É L I B , pleurant.

5« L'ÉTOURD

Anselme.

Mais quoi , cher Lélie , enfin il droit homme. ~On h'a point pour la mort de dispense de Romcl

Ah!.,,

Anselme.

Sans leur dire garre , elle abat les humains.

Ht contre eux , de tout tems , a de mauvais desseins.

L ii L I s.

Ahl...

Anselme*

Ce fier animal, pour toutes nos prières, îî'en perdrait pas un coup de scs dents meurtrières. Tout le monde y passe.

Ah !...

Masc-arille, à Anselme.

Vous avez beau prêcher, Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

Anselme, à L/Ue.

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,

Mon cher Lémie , au moins , faites qu'il se modéré î

Ah !...

Mascarixle, à Anselme.

11 n'en fera rien ; je connois son humeur.

Anselme, à Lémie.

Au teste , sur l'avis de votre serviteur.,

J'apporte

COMÉDIE). 5T

l'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire Pour faire célébrer les obsèques d'un pere.

(Il lui donne une iourse.)

L Ê L I E , prenant la hoursem

àh ! ah !...

Mascarille, d Anselme.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur !

11 ne peut , sans mourir, songer à ce malheur.

Anselhs, à Lélia.

le sais que vous venez , aux papiers du bon-homme» Que je suis débiteur d'une plus grande somme;

Mais quand , par ces raisons, je ne vous devrois rien» Vous pourriez librement disposer de mon bien.

Tenez , je suis tout vôtre , et le ferai paroître.

L É L I E , en s'en allant.

Ah!...

m i . v . rr^

SCENE VI

ANSELME, MASCARILLE

Mascarille.

liE grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos Qu'il me fit , de sa main , un reçu de deux mots.

Mascarille.

Ah !...

il L'ÉTOURDI,

Des dvénemens l'incertitude est grande !

Mascarille.

Ah !...

Anselme.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

Mascarille.

Las i en l'état qu'il est, comment vous contenter ? Donnez-lui le loisir de se désattrister i fc, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance^ J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.... Adieu. Je sens mon coeur qui se gonfle d'ennui ,

Et m'en vais , tout mon saoul , pleurer avecque lui..., (Il feint de pleurer , et s'eu vu,)

Hi 1

PANDOLFE, ANSELME

Anselme, d part,-

A.H ! bons Dieux, je frdmi!

Pandolfe qui revient !... Fût il bien endormi !... Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!...

(A Pandolfe.)

las! ne m'approchez pas de plus près, j'vouspriei g'ai trop de répugnance à coudoyer un mort!

Pandolfe.

D*où peut donc provenir ce bizarre transport K Anselme.

Dites-moi , de bien loin , quel sujet vous amène î Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine, 'C'est trop de courtoisie , 'et, véritablement.

Je me scrois passé de votre compliment !

Si votre amc est en peine et cherche des prières.

Las! je vous en promets, et ne m'efFrayex gueres*

Foi d'homme épouvanté , je vais faire à l'instant Prier tant Dieu pour vous que vous serez content» Disparaissez donc , je vous pric» ^

Et que. le Ciel , par sa bonté.

Comble de joie et de santé Votre défunte. Seigneurie 1

D il

Pandolfe, à part , riant.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part ^ Anselme. '

Las ! pour un trépassé vous 6tes bien gaillard ! Pandolfe.

Est-ce jeu , ditcs-nous, ou bien si c'est folie.

Qui traite de défunt une personne en vie î Anselme.

Hélas J vous êtes mort, et je viens de vous voir! Pandolfe.

Quoi] j'aurois trépassé sans m'en appercevoic i Anselme.

Si-tôt que Mascarille en a dit la nouvelle.

J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle, Pandolfe.

Mais enfin , dormez-vous? êtes-vous éveillé?

Me connaissez-vous pas ^

Anselme.

Vous êtes habillé

D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,'

Mais qui , dans un moment, peut devenir tout autre. Je crains fort de vous voir comme un géant grandir. Et tout votre visage affreusement laïdîr.

Pour Dieu , ne prenez point de vilaine figure !

J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture?

Pandolfe.

En une autre saison cette naïveté ,

Dont vous accompagnez votre crédulité ,

Anselme , me seroit un charmant badinage,^

St j'en prolongerois le plaisir davantage s

leOHÉDLEi -W

Waî* àvÉc cette mort un trdsor supposé,.

Dont parmi les chernins on m'a désabusé,

Tomberent dans mon ame un soupçon légitime.

Aiascai'ille est un fourbe , et fourbe fourbissime ,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
St qui pour ses desseins a d'étranges ressorts! , Anselmx, d
part,

M'auroit-on joué picce et fait supercherie ?.*.

Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie

t (II touche Pandoïfe.)

. En effet, c'est biai luê., Malepestc du sot que je suis
aujourd'hui!.,,,

(A Pandoïfe.)

De grâce ! n'alicz pas divuîguer un tel conte;

On en feroit jouer quelque farce à ma honte... .

Alais , Pandoïfe, aidez-moi vous-même à retirer L'argent que
j'ai donné pour vous faire enterrer* Pandolfh.

De l'argent, dites-vous? Ah! voüi l'enclouure!

C'est-là le nœud secret de toute l'aventure,

A votre dam. Pour moi , sans me meme en souci,

Je vais faire informer de cette affaire-ci,

Contre ce Mascarille ; et, si l'on peut le prendre,

Quoi qu'il puisse en. coûter , je vcu.^ le faire pendre.

(Il s'en ya,)

SCENE X

EÉLIE, ANSELME,

L É L I K , à paru

Î^ ^ AINTBNANT aVCCqUC paSSCpOtt , Je puis à Trufaldin
rendre aisément visite.

Anselme.

A ce que je puis voir , votre douleur vous quitte?

Çue dites-vous ? Jamais elle ne quittera Un coeur qui chère-
ment toujours la gardera.

Anselme.

Je reviens sur mes pas vous dire , avec franchise.

COMÉDIE

Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise,

Que parmi ces louis , quoiqu'ils paroissent beaux.

J'en ai , sans y penser , mêlé que je tiens faux >

Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.

De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace Pullule en cet
Etat, d'une telle façon Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de
soupon. Mon Dieu , qu'on feroit bien de les faire tous pendrel

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre,...

Mais je n'en ai point vu de faux , comme je croi. Anselme.

Je les connoîtrai bien ; montrez, montrez-les-moi.i.;

(Lelie lui rend la bourse.)

Est-ce tout?

Lé n E, /

Oui.

Anselme, prenant la bourse*

(A part.)

Tant mieux!... Enfin je vous r^croche.

Mon argent bien-aimé 1 Rentrez dedans ma poche...,

(A L^lie.)

Et vous , mon brave escroc , vous ne tenez plus rien. . Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien ?

Et qu'auriez-vous donc fait sur moi , chétif beau-perc? Ma foi 1 je m'engendrois d'une belle manière,

Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!... Allez, allez mourir de honte et de regret !

(Il s'en va,)

MASCARILLE, LÉLIE

Mascarilli.

! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout..... Hé bien , en sommes-nous enfin venus à bout ?

Je le donne en six epups au fourbe le plus brave !...

Çk , donnez-moi que j'aile acheter notre esclave. Votre rival après sera bien étonné !

Ah J mon pauvre garçon , la chance a bien tourné! Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

Quoi ! que scroit-cc?

Anselme , instruit de l'arthSce»

M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit.

Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

COMÉDIE. 4f

Mascakilli.

Vous vous moquez , peut-être ?

• LÉ Lit.

Il est trop véritable!

Mascarille.

Tout de bon !

Tout de bon. .. J'en suis inconsolable.

Tu te vas emporter d'un courroux sans égal?

Mascarille.

Moi , Monsieur ?... Quelque sot ! la colcre fait mal» It je veux
me choyer , quoi qu'enfin il arrive.

Que Célie, après tout > soit ou libre ou captive.

Que Léandre l'achette ou qu'elle reste là,

(Il fait un signe de de'dain.)

Four moi , je m'en soucie autant que de cela.

n*aye point pour moi si grande indifférence •

Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!

Sans ce dernier malheur ne m'avoûras-tu pas Que j'avois fait
merveille , et qu'en ce feint trépas l'éludois un chacun d'un deuil
si vraisemblable Que les plus clairvoyans l'auroient cru véritable
? Mascarille.

Vous avez , en effet , sujet de vous louer !

Eh! bien, je suis coupable, et je veux l'avouerj Mais, si jamais
mon bien te fut considérable,

Héparc ce malheur et me sois secourable !

4 ^ L*ÉTOURPI;

Je VOUS baise les mains; je n'ai pas le loisir*

Matcarille > mon fils !

Mascarilli»

Point.

Faii-moi ce plaisiri Mascarille.

Kon, je n'en ferai rien.

Si tu m'es inflexible»

Je m'en vais me tuer.

Mascarille.

Soit ; il vous esc loisible*

Je ne puis te flt^chir?

Mascarillx.

Kon.

L i L I B , tirant son

Vois-tu le fer prêt^

Mascarille.

Oui.

Je vais le pousser.

Mascarilee.

Faites ce qu'il vous plaît.,

*u n'auras pas regret de m'arracher 1a vie?

Non.

COMEDIE

Mascarille.

L li L I E.

Adieu, Mascarille.

Mascarille.

Adieu, Monsieur Ldlie*

Quoi !...

Mascarille,

Tuei-vous donc vite. Ah ! que de longs devis! L É L I £, remettant son ép^e dans le fourreau.

Tu voudrois bien , ma foi 1 pour avoir mes habits.

Que je fisse le sot et que je me tuasse?

Mascarille.

Savois-je pas qu*enfin ce n'dtoitque grimace;

Et, quoi que CCS esprits jurent d'effectuer.

Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer.

SCENE XIII

TRÜFALDÎN, LÉANDBE, LÉLIE, MASCARILLE.

(Trufaldia parle las à Le'andre , dans U fond i%

The'atre.)

L 11 L I £ , à Mascarille,

Ç^ue vois-je ? Mon rival et Trufaldin ensemble ?...

U Acheté C4 ü 6..*. Âh ! de frayeur je tremble!

4 ^ L*ÉTOURI>I,

« Masc arilli.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut; it , s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut. Pour moi , j'en suis ravi. Voilà la rdcompense De vos brusques erreurs , de votre Impatience!

LÉ L I

Que doiS'je faire ? Dis , veuilles me conseiller» Mascarillx.

Je ne sais.

Lé L X s, '

Laisse-moi , je vais le quereller»

Masc ARILLI.

Qu'en arrivera-t-il ?

Que veux-tu que je fasse Pour empêcher ce coup ?

Mascarillx.

Allez , je vous fais grâce.

Je jette encore un ccil pitoyable sur vous.

Laissez-moi l'observer. Par des moyens plus doux» Je vais , comme je crois , savoir ce qu'il projette,

(L^lie s'ea va,)

SCENE XVI

LÉANDRE, seul.

Ci races au Ciel , voilà mon bonheur hors d'Etteitite! J'ai su me l'assurer , et je n'ai plus de crainte.

Quoi que désormais puisse entreprendre un rival.

Il n'e«t plus en pouvoir de me faire du mal.

L'ÉTOURDÎ S C E N E X.V I I.

MASCARILLE, LÉANDRE.

MasCARILLB, criant dans la maison , avant de paroître.

A-hi ! ah ! à l'aide ! au meurtre ! au secours ! on m'assomme !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ah 1... O traître ! ô bourreau d'homme !

LÉANCRBy à Mascarille entré.

D'où procédé cela ? Qu'est-ce ? que te fait-on ?

• Mascarille.

On vient de me donner deux cents coups de bâton,

Qui î

Mascarille.

Uûc.

Et pourquoi?

Mascarille.

Pour une bagatelle >

11 me chasse , et me bat d'une façon cruelle!

Ah! vraiment il a tort!

Mascarille.

Mais, ou je ne pourrai.

COMÉDIE

©U je jure bien fort que je m'en vengerai!

(bord de la coulisse.)

Oui, je te ferai voir, batteur , que Dieu confonde! Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde; Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur *

Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur.

Il ne me falloît pas payer en coups de gaules ,

Et me faire au affront si sensible aux épaules.

Je te le dis encor , je saurai m'en venger ;

Une esclave te plaît , tu voulots m'engager A la mettre en ces mains', et je veux faire en sorte Qu'un autre te l*«nleve , ou le diable m'emporte!

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport Tu m'as plu de tout
tems , et je souhaitois fort Qu'un garçon comme toi , plein d'es-
prit et hdele,

A mon service un jour pût attacher son zeie:

Enfin , si le parri te semble bon pour toi ,

Si tu veux me servir , je t'arrête avec moi.

Mascariile.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice M'offre à
me bien venger , en vous rendant service ; Et que dans mes ef-
forts , pour vos contentemens ,

Je puis à mon brutal trouver des châtimens ;

De Célie, en un mot , par mon adresse extrême....

L É A N D R E , l'interrompant.

Mon amour s'est rendu cet ofHce lui-meme.

Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut.

Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

E ij

St L*ÉTOURDIi

Mascarille,

Quoi ! C^iie est à vous ?

L É A N D R E

Tu la verrois paroître.

Si de mes actions j'étois tout-à-fait maîtic;

Mais quoi mon pere l'est.... Comme il a volonté. Ainsi que je l'.ipprends d'un paquet apporté.

De me déterminer à l'hyrnen d'Hippolyte, J'empeche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.

Donc avec Trufaldin , car je sors de chex lui.

J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui;

Et l'achat fait , ma bague est la marque choisie Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.

Je songe auparavant à chercher les moyens D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens j A trouver promptement un endroit favorable Où puisse être , en secret , cette captive aimable. Mascarille.

Hors delà ville, un peu, je puis, avec raison.

D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;

Là vous pourrez la mettre avec toute assurance.

Et de cette action nul n'aura connoissancce.

Oui, ma foi! tu me fais un plaisir souhaité....

(Il lui donne sa bague,)

Tiens donc , et va pour moi prendre cette beauté.

Des que par Trufaldin ma bague sera vue.
Aussi- tôt en tes mains elle sera rendue.
Et dans cette maison tu me la conduiras.
Quand.... Mais chut , Hippolyte est ici sur nos pas»

COMEDIE

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE

Hippolyte, à L/andre,
dois vous annoncer, léandre, une nouvelle»
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle }
Pour en pouvoir juger et répondre soudain »
11 faudroit la savoir.
Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple J en marchant , je pourrai vous apprendre.
LÉANDRE, d Masearille.
Va , va-t-cn me servir sans davantage attendra.
(Il s'en va, avec Hippolytt.)

SCENE XIX

MASCARILLE, seul.

(Sur , je te vais servir d'un plat de ma façon, put- il jamais au monde un plus heureux garçon* O que dans un moment Lélic aura de joie!

Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie, RMC
Voir tout son bien d'où l'on attend son mal

E ilj

Et devenir heureux par la main d'un rival !

Après ce rare exploit , je veux que l'on s'apprête A me peindre
en héros , un laurier sur la tîre ,

Et qu'au bas du portrait, on mette en lettres d'or : Vivat Ma-
searillut J fourbùm Impemior!

UN COURIER , TRUFALDIN , MASCARILLE

Lk Courier, à Trn/aldia.

•^iiGNBUR, obîîgCî-iT.oi de m'enscigner un homme...
TRUFAtDIN.

1» qui ?

Le Courier.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nottime. Trufaldin.

Et que lui voulez.- vous ? Vous le voyez ici.

Le Courier.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

Trufaldin, litanr.

B Le Ciel , dont la bontd prend souci de ma vie,

» Vient de me faire ouïr , par un bruit assez doux.

Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,

» Sous le nom de Célie, est esclave chez vous.

» Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être pere , s> Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang, n Conservez-moi chez vous cette fille si cherc,

» Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

» Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,

3> Et vous vais de vos soins récompenser si bien

»> Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême » 9> Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

De Madrid. D. Pedro de Gusman ,

Marquis de Montalcans*

(Â part , aprh avoir lu.)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,

Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue» Que je ve-
trois dans peu quelqu'un la retirer.

Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;

Et cependant j'allois, dans mon impatience.

Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance,

(J4u Courier,)

Un seul moment plus tard tous vos pas croient vains,

(JvJontrant Mascarille.)

J^allois mettre à l'instant cette fille en ses mains.... Mais suf-
fit; j'en aurai tout le soin qu'on desire.-..

(Le Courier s'ea va,)

TRUFALDIN, MASCARILLE

True aldin.

"V ovs-MÊME, vous voyez ce que je viens de lirCi Vous direz à
celui qui vous a fait venir Que je ne lui saurois ma parole tenir ,

Qu'il vienne retirer son argent.

Digilized by Coogic

COMEDIE

Mascarillz.

Mais l'outra ga

Que vous lu] faites.,..

Trufaldin, l'interrompant.

Va , sans causer davantage.

(Trufaldin rentre che^ lui.)

SCENE XXIII

MASCAKILLE, Hit.

A.H ! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir ! Le sort a bien donné la baie à trion espoir;

Et bien à la malheurc est-il venu d'Espagne ,

Ce Courier que la foudre et la grêle accompagne 1 Jamais , certes , jamais plus beau commencement N'eut, en si peu de tems , plus triste événement!

scene'xxiv

LÉLIE , entrant en riant , MASC.\RILLE»

Mascarille.

^^üEL beau transport de joie à présent vous inspirej

Laissc-m'en tire encore avant que te le dire.

yj L'ÉTOURDI,

Mascarille,

Çà rions donc bien fort , nous en avons sujet!

Ah ! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.

Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries ,

Que je gâte , en brouillon , toutes tes fourberies:

J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits 1 Il est vrai ,
je suis prompt et m'emporte parfois ;

Mais, pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative Aussi bonne,
en effet , que personne qui vive ,

Et toi- même avoûras que ce que j'ai fait part D'une pointe
d'esprit où peu de monde a part.

Mas c.a r i l l e.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative?

Tantôt , l'esprit ému d'une frayeur bien vive »

D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival, lesongeois à trouver
un remede à ce mal.

Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même ,

J'ai conçu , digéré , produit un stratagème,.

Devant qui tous les tien* , dont tu fais tant de cas , Doivent ,
sans contredit , mettre pavillon bas.

Mais qu'est-ce ?

Ah ! s'il te plaît , donne-toi patience* J'ai donc feint une lettre
," avccque diligence ,

Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,

Qui mande qu'ayant su , par un heureux destin , Qu'une es-
clave qu'il tient , sous le nom de Cécil ,

Digilized by Coogic

COMÉDIE.'

sa fille, autrefois par des voleurs ravie»

Il veut la venir prendre, et le conjure, au moins. De la garder
toujours , de lui rendre des soins ;

Qu'à ce sujet il part d'Espagne , et doit pour elle Par de si
grands préseni reconnoître son acle Qu'il n'aura point regret de
causer son bonheur.

Fort bien J

Mascarille.

Écoute donc ; voici bien le meilleur I La lettre que je dis a
donc été remise >

Mais , sais-tu bien comment ? En saison si bien prise Que le
porteur m'a dit que, sans ce trait falot ,

Un homme l'cmmenoit, qui s'est trouvé fort sot ! Mascarille.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable î

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable ?

Loue, au moins, mon adresse, et la dextérité Dont je romps
d'un rival le dessein concerté.

Mascarille.

A vous pouvoir louer selon votre mérite.

Je manque d'éloquence , et ma force est petite.

Oui, pour bien étaler cet effort relevé ,

Ce bel exploit de guerre , à nos yeux achevé.

Ce grand et rare effet d'une imaginative Qui ne cede en vi-
gueur à personne qui vive ,

Ma langue est impuissante , et je voudrois avoir Celles de tous
les gens du plus exquis savoir.

Pour vous dite en beaux vers, ou bien en docte prose,

Digilized by Google

Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose f Tout ce
que vous avez été durant vos jours ;

C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours.

Une raison malade et toujours en débauche ,

Un envers de bon sens, un jugement à gauche.

Un brouillon, unebête, un brusque, un étourdi î Que sais-je ?
un ... cent fois plus encor que je ne dû C'est faire , en abrégé ,
votre panégyrique.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique ?

Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

Non , vous n'avez rien fait •, mais ne me suivez point,

Je te suivrai par- tout pour savoir ce mystère. Mascarille.

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire: Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

(Il s'enfuit,)

SCENE PREMIERE

M ASCARILLE, seul.

Taisez-vous , ma bonté ; cessez votre entretien: Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien....

Oui,, vous avez raison, mon courroux; je l'avoue. Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue , C'est trop de patience , et je dois en sortir ,

Après de si beaux coups qu'il a su divertir ...

Mais aussi raisonnons un peu , sans violence.

Si je suis maintenant ma juste impatience ,

On dira que je cède à la difficulté ,

Que je me trouve à bout de ma subtilité;

Et que deviendra lors cette publique estime.

Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime ,

Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,

/» ne t'être jamais vu court d'inventions ?

L'honneur , ô Mascarille , est une belle chose !

A tes nobles travaux ne fais aucune pause;

Ec , < } uoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager , Achievé pour ta gloire , et non pour l'obliger. Mais quoi ! que feras-tu, que de l'eau toute claire? Traversé sans repos par ce démon contraire ,

L'ÉTOURDI*

tt

Tu vois qu'A chaque instant il te fait déchanter »

Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêtée Ce torrent effréné , qui de tes artifices Kenverse en un moment les plus beaux édifices....'

Eh i bien , pour toute grâce , encore un coup y du moins :

Au hasard du succès, sacrifions des soins;

Et s'il poursuit encore A rompre notre chance •

J'y consens , ôtons-lui toute notre assistance. Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal ,

Si par-là nous pouvions perdre notre rival ,

Et que Léandre enfin , lassé de sa poursuite ,

Nous laissât jour entier pour ce que je médite.. -iT Oui, je
roule en ma tête un traie ingénieux»

Dont je promettrois bien un succès glorieux ,

Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre-..;

(Jppercevant Léanire,)

Bon ! voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II

LÉANDRE, MASCARILLE, Mascarille;

^^^oNsiEUR , j'ai perdu tems , votre hommese dédit.
Léandre.

De la chose lui-même il m'a fait le récit.

Mais c'est bien plus j j'ai su que tout ce beau mystère ,

COMÉDIE

D'un rapt d'égyptiens , d'un grand Seigneur pour pere, Qui
doit partir d'tspagne, et venir en ces lieux ,

N'est qu'un pur stratagème , un trait facétieux »

Une hisroirc à plaisir, un conte dont Lélie A voulu détourner
notre achat de CéliCi

Voyei un peu la fourbe î

Pt pourtant Trufaldin îst si bien imprimé de ce conte badin ,

Mord si bien à l'appât de cette foibic ruse ,
Qu'U ne veut pas souffrir que l'on le désabuse.
Mascarille.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
£c je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien,
Si d'abord à mes yeux elle parut aimable ,
Te viens de la trouver tout à fait adorable;
Et je suis en suspens , si , pour me l'acquérir ,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir »
Par le don de ma foi rompre sa destinée.
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.
Mascarille.

Vous pourriez l'épouser ?

Je ne sais; mais, enfin}

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces ,
Qui, pour ^irerlcs cœurs, ont d'incroyables forces.

Fij

Mascarilli.

Sa vertu , dites-vous ?

Quoi ! que murmures-tu î Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

Mascarille.

Monsieur, votre visage en un moment s* altéré ,

Et je ferai bien mieux , peut-être , de me taire»

Non , non , parle.

Mascariilh.

Kh ! bien donc, très-charitablement.

Je vous veux retirer de votre aveuglement.

Cette fille....

Poursuis.

Ma scarills.

N'est rien moins qu*inhumaine :

Dans le particulier , clic oblige sans peine ;

Et son coeur, croyex-moi, n'est point roche , après toutt A qui-conque la sait prendre par le bon bout.

Elle fait la sucrée , et veut passer pour prude i Mais je puis en parler avecque certitude.

Vous savez que je suis quelque peu du métier A me devoir connoître en un pareil gibier è

Célie?.... •

Mascarillx.

Oui , sa pudeur n'est que franche grimacti^ Qu'une ombre de vertu , qui garde mal la place ,

COMÉDIE;' as

It qui s'évanouit , comme l'on peut savoir ,

Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

Lasî que dis-tu? croirai-je un discours de la sorte?

M ASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres > que m'importe? Non , ne me croyez pas, suivez votre dessein , Prenez cette matoise, et lui donnez la main i Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,

Et vous épouserez le bien publie en elle,

Quelle surprise étrange 1

Mascarille, à part.

Tl a pris l'hameçon.

Courage ! s'il se peut enferrer tout de bon ,

Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine!

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine!

Mascarille.

Quoi I vous pourriez

L Ji A N D R E , Vinierrompant,

_Va-t- en j usqu'à la poste , et vo3 îe ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.

(Mascarille s'en va.)

SCENE IV

LILIE.LIAHDRI.

ü chagrin qui vous tient , quel peut 6trc l'objet f •

Moi ?

Vous-meme,

Pourtant je n'en ai pas sujets

Je vois bien ce que c'est ; Célie en est la cause*.

Mon esprit ne court pas apres si peu de chose.

Pour clic vous aviez pourtant de grands desscina.} Mais il faut dire ainsi lorsqu'ils se trouvent vains.

COMÉDIE

St j*éto« assez, sot pour chérir scs caresses, le me moquerois bien de toutes vos huesscs !

Quelles finesses donc *

Mon Dieu, nous savons toutl L é L 1 1.

Quoi?

Votre procédé , de l'un à l'autre bout.

C'est de l'hébreu pour moi ; je n'y puis rien comprendre.

Feignez , si vous voulez, de ne me pas entendre ;

Mais , croyez-moi , cessez de craindre pour un biez OÙ je serois fâché de vous disputer rien.

J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,;

Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

Tout beau, tout beau , Léandre !

Ah ! que vous êtes bon

Allez , vous dis-je encor , servez-la sans soupçon ;

Vous pourrez vous nommer homme à bonnet fortunes. Il est vrai , sa beauté n'est pas des plus communes »

Mais , en revanche , aussi le reste est fort commun!

léandre, arrêtez-là ce discours importun.

Contre moi tant d'écarts qu'il vous plaira pour elles

et L'ÉTOURDI;

Mais, sur-tout, retenez cette atteinte mortelle. Sachez que je m'impute à trop de lâcheté D'entendre mal parler de ma divinité;

Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.

Ce que l'avance ici me vient de bonne part.

Quiconque vous l'a dit est un tache , un pendard* On ne peut imposer de tache à cette fille , je connais bien son coeur.

L É A N D R E.

Mais , enfin , Mascarillo D'un semblable procès est juge compétent»

C'est lui qui la condamne.

Oui ?

L É A N D R E

Lui-même.'

Il prétend

D'une fille d'honneur insolemment médire :

Et que peut-être encore je ne ferai que rire I Gage qu'il se dédit
!

Et moi , page que non >

Parbleu ! je le ferois mourir sous le bâton ,

S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles !

COMÉDIE. ép

Mot , je lui couperois , sur le champ , les oreilles y S'il n'étoie pas garant de tout ce qu'il m'a dit !

MASCARILLE, LÉLIE, LÉANDRE

L i L I E , à L ^andre.

A (A Masearilê.)

H! bon, bon , le voilà.» Venez-ça, chien maudit!

Mascaeille.

Quoi !

L là L I E.

langue de serpent , fertile en impostures»

Vous osez sur Cdlîc attacher vos morsures ,

Et lui calomnier la plus rare vertu Qui puisse faire éclat sous
un sort abattu ?

Mas caeills, ias.

Doucement, ce discours est de mon industrie.

Non , non , point de clin-d'ccil et point de raillerie.

Je suis aveugle à tout , sourd à quoi que ce soit» Eût-ce mon
propre frété , il me la payeroit »

Et sur ce que j'adore oser porter le blâme ,

C'est me faire une plaie au plus tendre de l'ame».»

(Masearilê lui fait signe de changer de propos, }

Tous cessigues sont vains. Quels discours a\$>tu faitafi

Mascarillb.

Mon Dieu! ne cherchons point querelle, ou ;c m'en vais.

L É L T ï , le prenant au coleu Tu n'échapperas pas !

Mascarillb, erianu Ahi !

Parle donc, confesse.' Mascarillb, las.

laissex-moi ; je vous dis que c'est un tour d'adresse^

Dépêche : qu'as tu dit? Vuidc entre nous ce point. Mascartlle,
las.

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportex point.

LÉ L I E , mettint l'/pee i la main.

Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre sorte î L É A N D R B
, l'arrêtant.

Alte un peu , retenex l'ardeur qui vous emporte;

Mascarillb, â pan.

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

I. É L I E , à Lêandre

Laissex-moi contenter mon courage offensé.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence^{*1}

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance i L É A N n
R X,

Comment ! vos gens ?

COMÉDIE

Mascarille, à part.

Encore !... il va tout découvrir,

Quand j'aurais volonté de le battre à moutir, lié bien , c'est
mon valet ?

C'est maintenant le nôtre.

Le trait est admirable ! Eh ! comment donc le vôtre ? Léandre.

Sans doute.

Mascarille, à Léandre.

Doucement.

Hein ! que veux-tu conter ?

Mascarille, à part.

Ah ! le double bourreau , qui me va tout gêner.

Et qui ne comprend rien , quelque signe qu'on donne * L É I E
, d Léandre.

Vous rSvez bien , Léandre , et me la baillez bonne l il n'est pas
mon valet ?

Léandre.

Pour quelque mal commis»

Hors de votre service il n'a pas été mis ?

Je ne sais ce que c'est.

Léandre.

Et , plein de violence.

Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance}

7» L'étourdi,

roint du tout. Moi , l'avoir chassé , roué de coups f Vous vous
moquez de moi» Léandre» ou lui de vous i

MASCARIX.LE» i pttrt.

Pousse» pousse, bourreau! tu fais bien tes aûFaires!

LiANDRE» À M^scarille,

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires ^ Mascarillb.

Il ne saie ce qu'il dit i sa mémoire....

L É A N o R s , Vinterrompaat»

Kon» non;

Tous CCS signes pour toi ne disent rien de bon 1 Oui , d'un
tour délicat mon esprit te soupçonne» Idais , pour l'invention , va
» je te le pardonne.

C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé »

De voir par quels motifs tu m'avois imposé»

Et que » m'étant commis à ton zele hypocrite»

A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.... Ceci
doits'appeller un avis au lecteur....

(A Jlie , ta riaat.)

Adieu» Lélie, adieu j'trés-humblc serviteur.

(Il s'ea v«.)

SCENE VI

LÉLIE, MASCARILLE

OovRAGB y mon garçon 1 tout heur nous accorapa* gne! i

Mettons flamberge au vent, et bravoure en campagncê Faisons
l'Oiiibrius , i'occiseur d'innocens !

Il t'avoit accusé de discours médisans Contre....

Mascarille , l'interrompant.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice y Lui laisser son er-
reur, qui vous rendoit service.

Et par qui son amour s'en étoit presque allé^...

(A pan.)

Kon , il a l'esprit franc et point dissimulé !

Enfin chez son rival je m'ancre , avec adresse:

Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse y Il me la fait manquer avec de faux rapports]

Je veux de son rival ralentir les transports;

Mon brave incontinent vient qui le désabuse :

J'ai beau lui faire signe et montrer que c'est ruse;

Point d'aifaire ! il poursuit sa pointe jusqu'au bout.

Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert touti Grand et sublime effort d'une imaginative.

Qui ne le cede point à personne qui vive !

C'est une rare piece et digne , sur ma foi i Qu'on en fasse présent au cabinet d'un Rot !

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes ;

A moins d'être informé des choses que tu tentes. J'en ferois encor cent de la sorte.

Mascarille.

Tant pis !

Au moins , pour t'emporter à de justes dépits , Tais-moi dans tes desseins entrer de quelque choseï Mais que de leurs ressorts la porte me soit dose : C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans verd. Mascarille.

Ah! voilà tout le mal: c'est cela qui nous perd. Ma foi ! mon cher patron , je vous le dis encore. Vous ne serez jamais qu'une pauvre picore.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser. Mon rival , en tout cas , ne peut me traverser î Et , pourvu que tes soins , en qui je me repose,... Mascarille.

Laissons-là ce-dîscours et parlons d'autre chose.

Je ne m'appaise pas, non , si facilement.

Je suis trop en colere. Il faut premièrement Me rendre un bon office, et nous verrons , ensuite. Si je dois de vos feux embrasser la conduite,

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.

As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras f

Diqiti." '-i :■ ,

COMÉDIE

Mascarilli, il fart.

De quelle vision sa cervelle esc frappée (A 1 ilie.)

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée.

Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

Que puis- je donc pour toi?

Mascarille.

C'est que de votre pere Il faut absolument appaiset la colere,

Kous avons fait la paix.

MASCARILL.

Oui; mais non pas pour nom.

Je l'ai fait, ce matin , mort , pour l'amour de vous La vision le choque , et de pareilles feintes,

A ux vieillards comme lui , sont de dures atteintes. Qui , sur l'état prochain de leur condition , leur font faire , à regret , triste réflexion, le bon homme , tout vieux , chérit fort la lumkre,

Lt ne veut point de jeu dessus cette matière :

Il craint le pronostic ; et, contre moi f5ché ,

On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.

J'ai peur si le logis du Roi fait ma demeure.

De m'y trouver si bkn, dès le premier quart-d*heurO>. Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.

Contre moi , dès long-tems , on a force décrets Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,

'oi}

Et dans ce maudit siccle est toujours poursuivie*

Allex donc le fléchir.

Oui , nous le fléchirons....

Mais aussi tu promets....

Mascakillb.

Ah î mon Dieu , nous verrons!

(Lélie s'en va.)

MASCARILLE

Quoi donc ?

N'avons-nous point ici quelque écoutantl

Mascarille, aprh avoir regard/ amour d*eux,.

Kon,

Nous sommes amis autant qu'on le peut être»

J« sais tous tes desseins et l'amour de ton maître. Songex à vous tantôt. Léandre fait parti Pour enlever Célie, et je suis averti Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade D'entrer chex Trufal-din par une mascarade,

Ayant su qu'en ce tems , assex souvent le soir i D«s femmes du quartier, en masque, l'alloient voir»

Mascarille.

Oui ?... SufHt> il rt'est pas au comble desa joie.

Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie;

Et contre cet assaut je sais un coup fourré .

Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé !

Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue...» Adieu!
nous boirons pinte à la première vue.

(Ergaste l'en va.)

SCENE IX

MASCARILLE» seuli

Îl faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux Pourroit avoir en soi.ee projet amoureux;

Et , par . une surprise adroite et non commuae.». Sans courir le danger » en tenter k fortune....

G ii^

75 l*étourdi,

si je vais me masquer pour devancer scs pas,

Lëandre assurdmnt ne nous bravera pas >

Et là, premier que lui , si nous faisons la prise*

Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise.

Puisque pat son dessein, déjà presque éventé.

Le soupçon tombera toujours de son côté.

Et que nous , à couvert de toutes scs poursuites.

De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites. C'est ne se point commettre à faire de l'éclat ,

Et tirer les marrons de la patte du chat...

Allons donc nous masquer, avec quelques bons freres* Pour prévenir nos gens , il ne faut tarder gucrs.

Je sais ou gît le lièvre , et me puis , sans travail , Pournir , en un moment, d'hommes et d'attirail. Croyez que je mets bien mon adresse en usage;

Si j'ai reçu du Ciel des fourbes en partage.

Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

{ Il s'en va.)

SCENE X

tÉLIE, ERGASTE.

Il prétend l'enlever , avec sa mascarade?

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter.

COMÉDIE

A Mascanlle alors j'ai couru tout conter*

Qui s'en va , m'a-t-il dit, rompre cette partie, i*ar une invention dessus le champ bâtie:

Et , comme je vous ai rencontré, par hasard ,

J'ai cru que je devois du tout vous faire parc.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle ...

Va , je reconnoîtrai ce service fidèle.

(Ergaste s'en va,)

SCENE XI

L É L I E , seul.

^^ON drôle assurément leur joûra quelque traits ' Mais je veux , de ma part , seconder son projet.

Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche.

Je ne me sois non plus remué qu'une souche.... Voici l'heure ,
lisseront surpris à mon aspect.... Foin ! que n'ai-je avec moi pris
mon porte-respect? Mais vienne qui voudra contre notre
personne,

Tai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.,,, (Frappant
et appelant à la porte de Trufaldia,) Hola i quelqu'un s un mot.

TRU F A L D I N

Ç^u'est-cs ? qui me vient voit? ■

Fermci soigneusement votre porte ce soir.

Trvfaldin.

Pourquoi ?

Certaines gens font une mascarade Pour vous venir donner
une fâcheuse aubade.

Ils veulent enlever votre Célie.

Trufaldin.

O Dieux î

Et , sans doute , bientôt, ils viendront en ces lieux.,,. Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.,.

(Voyant approcher Mascaritte , et sa suite, masqu/s.) Eh! bien, qu'ax'ois-je dit? Les voyez- vous paroître? Chut !... Je veux â vos yeux leur en faire l'affront, Kous allons voir beau jeu , si la corde ne rompt l

COMÉDIE. 8i

SCENE XIII

MASCARIT.LE, d/guUé en femme, et s A SuiTl , masqu/jt LÉ-LIE, TRUFALDIN, à sa fenêtre.

Truïaldin, à part.

Oh ! les plaïsans Robins, qui pensent me surprendrel L É L T E , à Mascarille , et à sa suite.

Masques! où courez-vous? Le pourroit-on apprendre?..»

(A Trufaldin)

Trufaldin , ouvrez-leur pour jouer un momon....

(A Mascarille.)

Bon Dieu! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!..»

(Mascarille lui parle bas, sans en être écoute'.)

Sh! quoi, vous murmurez?... .Mais, sans vous faire outrage ,

Feut on lever le masque et voir votre visage ?

Trufaldin, à Mascarille ^ et à sa suite.

Allez , fourbes , m^chans ! retirez-vous d'ici ,

(A Lélie.)

Canaille !... Et vous , Seigneur, bon soir et grand merci J (Il rentre , et ferme sa fenêtre.)

St L-ÉTOURDI

SCENE XIV

L'ÉLIE« MASCARILLE, stsaSvite.

Lélie, à Mascarille , après l'avoir d/masqu/,

M ASCÀRILLE, CSt-CCtoi? ^

Nenni-dà , c*cst quelque autre i

Hélas quelle surprise et quel sort est le nôtre! L'aurois-je deviné , n'étant point averti Des secrétés raisons qui t'avoient travesti ?

Malheureux que je suis d'avoir , dessous ce masque «

Été , sans y penser , te faire cette frasque *

Il me prendroit envie, en mon juste courroux y De me battre
moi-même , et me donner cent coups! Mascakille.

Adieu t sublime esprit , rare imaginative !

Las ! si de ton secours ta colere me privOf <

A quel Saint me vouârai-je i

Mascarille.

Au grand diable d'enfer I

Ah î si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer « Qu'en-
core un coup , du moins , mon imprudence ak grâce !

. ' COMÉDIE. î.

S'il faut , p(^our l'obtenir, que tes genoux j'embrasse, Vois-
moi....

Mascarillx.

(A sa suite,)

Tarare!... Allons, camarades, allons ...

J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

(Jl s'en va , avec sa suite,)

SCENE XV

1LéANDRE. ït sa Süits, miiquit I TRüFALDIK,

à sa fenêtre. ■

LÉANDRE, â sa suite.

Sans bruit,... Ne faisons rien que de la bonne sorte.

Trufaldin, à part.

Quoi ! masques toute nuit assiègeront ma porte !...

(A Le'andre et â sa suite.)

Messieurs , ne gagnez point de rhumes à plaisir:

Tout cerveau qui le fait est certes de loisir !

Il est un peu trop tard pour enlever Célie.

Dispenscz-I'en ce soir , elle vous en supplie.

La belle est dans le lit , et ne peut vous parler.

J'en suis fâché pour vous ... Mais , pour vous régaler

Du souci qui pour clic ici vous inquiété «

Elle vous fait présent de cette cassolette,

(Il leur jette des ordures par la fenêtre.)

LfcANDRE, û part,

Fïi cela sent mauvais , et je suis tout gâté....

(A sa Suite.)

Mous sommes découverts \ tirons de ce côté.

Fin du troisième Acte»

SCENE PREMIERE

LÉ LIE, deguif/ en Arm/nUn f MASCAKILLE* Mascarille.

Vous voiU fagotté d'une plaisante sorte]

Tu ranimes par*là mon cspdrance morte.

Mascarille.

Toaiours de ma colère on me voit revenir.

J'ai beau jurer , pester ; ;e ne m'en puis tenir.

Aussi crois , si jamais je suis d.ins la puissance,

Que tu seras content de ma rconnoissance.

Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain.«.

Mascarille, l'interrompani.

Saste !... Songez à vous dans ce nouveau dessein.

Au moins , si l'on vous voit commettre une sottise , Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;

Votre rôle en cc jeu par coeur doit être su.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

Digilized by Google

8<j L*ÉT OURDI»

Mascarilli#

D'un zelc ymulé j'ai bridé le bon Sire.

Avec empressement , je suis venu lui dit».

S'il ne songeoit à lui , que l'on le surprendroit.

Que l'on couchoit en joue , et de plus d'un endroit^ Celle dont
il a vu qu'une lettre en avance Avoit si faussement divulgué la
naissance ;

Qu'on avoit bien voulu m'y mflcr quelque peu >

Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu;

Et que , touché d'ardeur pour ce qui le regarde.

Je venois l'avenir de se donner de garde.

Dc-U , moralisant , j'ai fait de grands discours Sut les fourbes
qu'on voit ici bas tous les jours;

Que pour moi , las du monde et de sa vie infâme.

Je voulois travailler au salut de mon ame,

A m'éloigner du trouble et pouvoir longuement Près de quel-
qu'honnêtc hôme être paisiblement; Que , s'il le trouvoit bon ,
je n'aurois d autre envie Que de passer chez lui le reste de ma vie
;

Et que m6mc à tel point il m'avoit su ravie ,

Que , sans lui demander gages pour le servir , Jcmettrois en ses mains , que je tenois certaines. Quelque bien de mon perc et le fruit de mes peines. Dont , avenant que Dieu de ce monde m'ôtât, J'entendols tout de bon que lui seul hérit.it.

le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.

Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux. Je voulois en secret vous aboucher tous deux.

Lui- même a su m'ouvrit une voie assez belle

COMÉDIE

De pouvoir hautement vous loger avec elle^ Venant m'entretenir d'un fils privé du jour ,

Dont cette nuit, en songe , il a vu le retour.

A ce propos , voici Thistoire qu'il m'a dite ,

Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

C'est assez ; je sais tout : tu me l'as dit deux fois. Mascarille.

Oui, oui î mais quand j'aurois passé jusques à trois , Peut-être encor qu'avec toute sa stiffisance Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

Mascarille.

Ah ! de peur de tomber , ne courons pas si fort ! Voyez-vous ? vous avez la caboche un peu dure: Rendez-vous affermi dessus

certe aventure.

Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,

Et s'appelloit alors Zanobio Riiberti.

Un parti qui causa quelque'émeute civile.

Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,

{ De fait il n'est pas homme à troubler un État)

I 'obligea d'en sortit une nuit, sans éclat.

Une fille , fort jeune , et sa femme laissées ,

A quelque tems delà se trouvant trépassées,

II en eut la nouvelle; et , dans ce grand ennui , Voulant dans quelque ville emmener avec lui.

Outre scs biens , l'espoir qui restoit de sa race,

Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,

Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,

H ij

Un certain Maître Albert , jeune , l'avoît conduit.

Mais, pour se joindre tous , le rendez-vous qu'il donne', Uurant deux ans entiers , ne lui fit voir personne :

Si bien que , les jugeant morts apres ce tems-Ià,

Il vint en cette ville , et prit le nom qu'il a ,

Sans que de cet Albert, ni'dc ce fils Horace,

Douze ans aient découvert jamais la moindre trace. Voilà l'histoire en gros , redite seulement Afin de vous scivir ici de fondement.

Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,

Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.

Si j'ai, plutôt qu'aucun , un tel moyen trouvé Pour les ressusciter sur ce qu'il a r8vé ,

C'est qu'en fait d'aventure il est très-ordinaire De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire. Puis cire à leur famille , à point nommé , rendus.

Après quinze ou vingt ans qu'on les a cru perdus.

Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.

Sans nous alambiquer , servons- nous-en ; qu'importe ? Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter.

Et leur aurez fourni de quoi se racheter;

Mais que parti plutôt pour chose nécessaire,

Horace vous chargea de voir ici son perc ,

Dont il a su le sort , et chez qui vous devez Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés*

Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

Ces répétitions ne sont que superflues.

Dès l'abord , mon esprit a compris tout le fait.

COMÉDIE. (S

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

écoute , Mascarille , un seul point me chagrine.

S'il alloic de son hls me demander la mine?

Mascarille.

Délie difficulté ! Devez-vous pas savoir Qu'il étoit fort petit
alors qu'il l'a pu voir?

Et puis , outre cela, le tems et l'esclavage Pourroient-tls pas
avoir changé tout son visage?

Il est vrai.... Mais, dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu, Que faire
?

Mascarille.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?

Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image N'avoit dans
son esprit pu faire qu'un passage ,

Pour ne vous avoir vu que durant un moment.

Et le poil et l'habit déguisent grandement.

Lé L I E.

Fort bien.... Mais, à propos, cet endroit de Turquie?
Mascarille.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

(A part,)

Tunis.... Il me tiendra, je crois, jusquesau soir.

La répétition, dit-il, est inutile.

Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

H ii|

r> L'ÉTOURDI

Va, va-t-cn cornmcnctr ; il ne me faut plus rien. Mascarille.

Au moins , soyez prudent et vous conduisez bien.

, Ne donnez point ici de l'imaginative.

Laisse- moi gouverner. Que ton amc est craintive i Mascarille.

Horace ; dans Bologne , écolier. Trufaldin ;

Zanobio, Kuberti; dans Naples, citadin.

Le précepteur Albert.

Ah I c'est me faire honte

Que de me tant prêcher ! Suis-je un sot , à ton compte?

Non pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

(Il t'en va.)

SCENE II

L É L I E , seul,

Quand il m'est inutile il fait le chien couchant; Mais parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne Sa familiarité jusques-là s'abandonne.

Je vais être de près éclairé des beaux yeux Dont la force m'impose un joug si précieux !

Je m'en vais, sans obstacle , avec des traits de flamme» Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame Je saurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

COMÉDIE

TRUFALDIN, MASCARILLE, LÉLIE

TRUFALDIN, à part.

SOIS béni , juste Ciel! de mon sort adouci!

Mascarille.

C'est à vous de rever et de faire des songes ,

Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

Trufaldin, à Lélie.

Quelle grâce! quels biens vous rendrai- je, Seigneur? Vous, que JC dois nommer l'Ange de mon bonheur?

Ce sont soins superflus , et je vous en dispense.

Trufaldin, â Mascarille.

J'ai , je ne sais pas où , vu quelque ressemblance De cet Arménien.

Mascarille.

C'est ce que |e disois;

Mais on voit des rapports admirables , parfois.

Trufaldin, à LeU.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

Oui , Seigneur Trufaldin , le plus gaillard du monde.
Trufaldin.

Il vous a dit sa vie et parlé fort de moi ?

Plus de dix mille fois.

Mascarille, k part.

Quelque peu moins, je croi.

I. é L I E , à Trufaîdin

Il vous a dépeint tel que je vous vois paraître »

Le visage , le port.

Trufaldin.

Cela pourroit-il Être.

Si lorsqu'il m'a pu voir il n'avoit que sept ans.

Et si son précepteur même depuis ce tems Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

Mascartlle.

Le sang bien autrement conserve cette image !

Var des traits si profonds ce portrait est tracé Que mon pere....

Trufaldin, l'interrompant»

, (A Ulie.) •

Suffit.... Ou l'avcz-vous laissé î L é L I E.

En Turquie , à Turin.

Trufaldin.

Tarin ?... Mais cette ville Est, je pense , en Piémont?

M A s c A R I L L E , à part.

O cerveau mal-habite !...

(A Trufaldin.)

Vous ne rentendez pas , il veut dire Tunis,

Et c'est , en effet , là qu'il laissa votre fils;

Mais les Arméniens ont tous pour habitude Ccruin vice de langue à nous autres fort rude :

C'est que , dans tous les mots , ils changent nis en tin, Et pour dire Tunis , ils prononcent Turin,

Il falloir pour l'entendre avoir cette lumière...,

(ji Lelie.)

Quel moyen vous dit-il de rencontrer son perc?

(L^îie hésite à r/pondre.) Mascarille, à pan.

{ A Trufaldin , après s'être tscrimi.) Voyez s'il répondra !... le repassois un peu Quelque leçon d'escrime. Autrefois en ce jeu Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,

Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

Trufaldin.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir....

(A Ulie.)

Quel autre nom , dit- il , que je devois avoir ?

Ah 1 Seigneur Zanobio Ruberti , quelle joie . Esc celle maintenant que le Ciel vous envoie !

C'est là votre vrai nom , et l'autre est emprunté. Trufaldin.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté } Mascarille.

Kaples est un séjour qui paroît agréable;

Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable 1 Trufaldin.

Ne peux-tu , sans parler , souffrir notre discours?

Dans Naples son destin a commencé son cours»

Trufaldin.

où Tenvoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

Mascariile.'

Ce pauvre Maître Albert a beaucoup de mérite D'avoir, depuis Bologne, accompagné ce fils.

Qu'à sa discrétion vos soins avoieit commis 1

Trufaldin,

Ah!...

Mascarille, à p*rt.

Kous sommes perdus si cet entretien dure.

Trufaldin, à Lelie.

Je voulois bien savoir de vous leur aventure ,

Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler....

MascaRILLE, l'interrompant.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller*,

Mais , Seigneur Trufaldin , songez-vous que, pcut-8trc , Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,

Et qu'il est tard aussi?

Four mol , point de repas.

Mascarillf.

Ah ! vous avez plus faim que vous ne pensez pas! Trufaloin, à Lelie,

Entrez donc.

Après vous.

Mascarille, à Trufaldin.

Monsieur , en Arménie 'tes maîtres du logis sont sans cérémonie.

(Trufaldin rentre çke^ lui.)

COMÉDIE

SCENE IV

LÉLIE, MASCARILLE

Mascarille.

IP AüVRE esprit Pas deux mots !

D'abord, il m'a surpris»

Mais n'appréhende plus , je repretids mes esprits,

El m'en vais débiter avecque hardiesse,..

MascaR'II.le, l'interrompant.

Voici votre rival qui ne sait pas la piece.

(Il entre dans la maison de Trufaldin , avec L/Ue,)

ANSELME

A RRÊTEX-vous , téandre, et souffrez un discours Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours, le ne vous parle point en pere de ma fille.

En homme intéressé pour ma propre famille s Mais comme votre pere , ému pour votre bien,

Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien :

Bref, comme je voudrois , d'une amc franche et pure , Que l'on fit à mon sang en pareille aventure. Savez-Tous de quel œil chacun voit cet amour ,

Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?

A combien de discours et de traits de risée Votre entreprise d'hier est par-tout exposée?

Quel jugement on fait du choix capricieux Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux Un rebut de l'Egypte , une fiüc coureuse ,

De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueu5C^ J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi ,

Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi :

Moi, dis-je , dont la fille à vos ardeurs promise,

Ne peut, sans quelque afiFront, souft'ir qu'on la mipiisc.

Ah i Léandre, sortez de cct abaissement!

Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement ! Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures.

Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures. Quand on ne prend en dot que la seule beauté Le remords est bien près de la solennité j Et la plus belle femme a très-peu de défense Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,

Ces ardeurs de jeunesse et ces emportemens Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables; Mais CCS félicités ne sont gueres durables ,

Et notre passion ralentissant son cours ,

Après CCS bonnes nuits, donnent de mauvais jours:

Delà viennent les soins, les soucis , les misères ,

,Ies fils déshérités par le courroux des peres.

Léandre.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté

Que

COMÉDIE

^ue mon esprit, déjà, ne m'ait représenté.

Se sais combien je dois à cet honneur insigne Que vous me vouiez faire, et donc je suis indigne; Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,

Ce que vaut votre fille , et quelle est sa vertu :

Aussi veux- je tacher....

Anselme, V inurrompaat.

On ouvre cette porte:

21 étirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte Quelque
secret poison- donc vous seriez surpris.

(Il s'en, va , avec Léaadre.)

S ÇE N E VI.

LÉLIE. MASCAKILLE.

MascaRILLE.

]B ientôt de notre fourbe on verra le débris»

Si vous continuez des sottises si grandes.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes î De quoi te peux-
tu plaindre ? Ai-je pas réussi £n tout ce que j'ai dit depuis?

Mascarille.

Couci-couci !

Témoins les Turcs, par vous appelés hérétiques. Et que vous
assurez , par sermens authentiques , Adorer pour leurs Dieux la
lune et le soleil !..#. Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil ,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;

j.» L-ÉTOURDI.

Près de Cèie il est ainsi que la bouillie «

Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords« Et de tous les côtés se répand au-dehors.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue ?

Je ne l'ai presque point encore entretenue.

Oui •, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas i Par vos gestes , durant un moment de repas ,

Vous avez aux soupçons donné plus de matière Que d'autres ne feroient dans une année entière,

Et comment donc ?

Mascarille.

Comment ? chacun a pu le voir.

A table , où Trufaldin l'oblige de se seoir ,

Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sut elle. Hogue , tout interdit , jouant de la prunelle « .

Sans prendre .jamais garde .i ce qu'on vous sçtvoit. Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit {

Et dans ses propres mains vo.us saisissant du verre ,

Sans le vouloir rinsq/r , sans rien jeter à «erre.

Vous buviez sur son reste , et montriez d'affcctcc Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.

Sur les morceaux touchés de sa main délicate.

Ou mordus de ses dents , vous étendiez la patte , Plus brusquement qu'un chat dessus une souris»

Et les avaliez tous , ainsi que des pois gris.

Puis , outre tout cela , vous faisiez sous la table Un biuic » un tûquettac de plods insuppoitable » ,

ff

COMÉDIE

D6nt Trufaldin , heurté de deux coups trop pressans y A puni, par deux fois, deux chiens trcs-innocns y Qui , s'ils eussent osé , vous eussent fait querelle ;

It puis après cela votre conduite est belle!

Pour moi , j'en ai souffert la gêne sur mon corps. Malgré le f-oW , je sue encor de mes efforts.

Attaché dessus vous comme un joueur de boule Après le mouvement de la sienne qui roule y Je pensoisjetenir routes vos actions In faisant de mon corps mille contorsions,

Mon Pieu , qu'il t'est aisé de condamner des choses Dont ru ne ressens pas les agréables causes]

3e veux bien néanmoins, pour te plaire une fois. Paire force à l'amour qui m'impose des loix.

Désormais....

SCENE VII

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCAKILLE.

Màscarille, à' Trufaldin.

^ ^ O U s parlions des fortunes d'Horace.

Trufaldin.

(A Lélie.)

C'est bien fait.... Cependant , me ferc7.*vous lâ grâce Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

Lélie.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(LeîU rentre dans la maison de Trufaldin.) '

1 ij

roo L'ÉTOURDI,

SCENE VIII

fRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUÿArDIN.

Ieco VTB : sais-tu bien ce que je viens de faire t Mascarille.

Non ; mais , si vous voulez , je ne tarderai guère »

Sans doute, à le savoir.

Trufaldik.

D'un chêne , grand et fort , Dont près de deux cents ans ont
déjà fait le sort ,

Je viens de détacher une branche admiiable.

Choisie expressément de grosseur raisonnable.

Dont j'ai fait, sur le champ , avec beaucoup d'ardeur,

(Il montre son bras.)

Un bâton , à-peu-près.... oui , de cette grandeur , Moins gros
par un des bouts, mais plus que trente gaules ,

Propre , comme je pense , à rosser les épaules i Car il est bien
en main , verd , noueux et massif.

Mascarille.

Mais pour qui , je vous prie , un tel préparatif } Trufaldin.

Pour toi, premièrement; puis pour ce bon apôtre.

Qui veut m'en donner d'une , et m'en jouer d'une > autre k
lei

COMÉDIE

Pour cet Arménien , ce marchand déguisé ,

Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

Mascarillé.

Quoi ! vous ne croyez pas

Trufaldin, l'interrompant.

Ne cherche point d'excuse.

Lui-même heureusement a découvert sa ruse , en disant à Célie , en lui serrant la main ,

Que pour clic il venoit, sous ce prétexte vain.

Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole.

Laquelle a tout oui, parole pour parole;

Et je ne doute point . quoiqu'il n'en ait rien dit ,

Que tu ne sois de tout le complice maudit.

Mascarilli.

Ah ! vous me faites tort ! S'il faut qu'on vous affronte;»^
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte. Trufaldin.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?

Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté \ Donnons-en à ce fourbe et du long et du large ,

Et de tout crime après mon esprit te décharge. Mascarilli.

Oui-dà ; très-volontiers , je l'épousteraï bien ,

Et, par-là , vous verrez que je n'y trempe en rien.,

7 A part.)

Ah ! vous serez rossé , Monsieur de l'Arménie ,

Qui toujours gâtex tout ! '

(Trufaldin frappe à la porte de sa maison , et L^tTie en sort.)

toi

L*ETOURDr,

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE

Trufaldin, à L^e ie ,

XJ N mot , fe vous supplie.

Donc , Monsieur l'imposteur > vous osez aujourd'hui Duper
un honnête homme et vous jouer de lui ?

MascaRILLe, à L^élie.

Feindre avoir vu son. fils en une autre contrée , Pour vous
donner chez lui plus librement entrée ?

Trufaldin, à L^élie , en le battant, Vuidons , vuidons sur l'heure
!

L É L I E y à Mascarille , qui le bat aussL ♦

Ah coquin i Mascarille»

C'est ainsi

Que 1er fourbes...

L^élie» l'interrompant.

Bourreau !

Mascarille.

Sont ajustés icK

Cardez-moi bien cela J

Lélie.

Quoi donc î je scrois homme...

COMÉDIE; 19

Mascarille , l'interrompant , en le luttant toujours et m
le chassant.

Tirez, tirez , vous dis-je , on bien je vous assomme* Trufaldin,

Voilà qui me plaît fort. Rentre ; je suis content*

(Masearille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.)■

SCENE XI

MASCARILLE , paraissant â la fenêtre de la maison i*. Trufaldin
, LÉLIE.,

Ma'SCARILLE, à la fenêtre.

JP s VT-oN vous demander comment va votre dos ?

Quoi î tu m'oses encor tenir un tel propos ?

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,

Et d'avoir en tout teins une langue indUctette i

ÿlaïs, pour cettc fots-cî, je n'ai point de coutrôuxî Je cesse
d'éclater , de pester contre tous.

Quoique de l'action l'imprudence soit haute ,

Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

Ah î je me vengerai de ce trait déloyal !

MASCAHII.I.E.

Vous vous êtes causé, vous même , tout le mal.

Lé L T X.

Moi ?

MASCARItLt.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle ,

Quand vous avez parlé naguère à votre idole ,

Vous auriez apperçu Jeannette sur vos pas ,

Dont roreille subtile a découvert le cas.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie ?

Mascarille.

Et d'où doneques viendrait cette prompte sortie ?

Oui, vous n'êtes dehors que par votre caque».

Je ne sais si souvent tous jouez au piquet ;

Mais , au moins , faites-vous des écarts admirables!

L é L I E , à part.

O le plus malheureux de tous les misérables !....

(A Mascarille.)

Mais, encore, pourquoi me voir chassé par toi? Mascarille.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi i , Par-là , j'empêcherai , au moins, que de cet artifice le ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

COMÉDIE. laf

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement. Mascarilli.

Quelque sot Trufaldin lorgnoit exactement;

Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile Je n'étois point fâché J'évaporerai ma bile.

Enfin , la chose est faite, et , si j'ai votre foi Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi»..

Soit indirectement, ou par quelqu'autre voie.

Les coups sur votre rable assenés , avec joie ,

Je vous promets, aidé par le poste où je suis.

De contenter vos vœux , avant qu'il soit deux nuits.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse , Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse f Mascarille.

Vous le promettez donc ? ,

Oui , je te le promets. .

Mascarille.

Ce nVst pas encor tout. Promettez que jamais Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne^

Soit.

Mascartzlb.

Si vous y manquez , votre fievre quartaine !

Iklaïs tiens-moi donc parole et songe à mon xepos* Mascarille.

Allez quitter l'habit et graisser votre dos.

{Il se retire de la fenêtre et la referme. J

10g L'ÊTOURDI,

SCENE XIII

MASCARILLE.LÉLIS.

Mascarille.

uoi ! vous n'etes pas loin Sortez vite d'ici ; Mais , sur-tout , gardez-vous de prendre aucun souci. Puisque je suis pour vous que cela vous suffise. 17'aidez point mon projet de la moindre entreprise. Demeurez en repos.

L i L I Z y en s'en allant.

Oui , va , je m'y tiendrai.

SCENE XV

IRGASTE, MASCARILLE.

M ASCARILLE , jc viens te dire une nouvelle »

Qui donne À tes desseins une atteinte ctucUe.

A rheuic que je parle, un jeune .Égyptien ,

Qui n'est pas noir pourtant , et sent assez son bien» Arrive ,
accompagné d'une vieille , fort hâve , >

Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave Que vous vou-
liez. Pour elle il paroît fore zélé.

I 11 s'en va,)

SCENE XVI

MASCARILLE, seuU

Saks doute , c'est l'amant dont Céliea parlé.

Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre? Sortant d'un
embarras , nous entrons dans un autre. En vain nous apprenons
que Léandre est au point De quitter la partie et ne nous troubler
point»

Que son pere > arrivé contre toute espérance.

Du côté d'Hippolyte emporte la balance /

Qu'il a tout fait changer par son autorité.

Et va , dis aujourd'hui , conclure le traité :

io8 L ' È T O U U D I ,

lorsqu'un rival s'éloigne , un autre , plus funeste , • S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste». •• Toutefois , par un tiaittnerveilleux de mon art.

Je crois que je pourrai retarder leur départ.

Et me donner le tems qui sera nécessaire Pour lâcher de finir cette fameuse affaire....

Il s'est fait un grand vol ; par qui : l'on n'en sait rien. Eux autres rarement passent pour gens de bien ;

Je veux, adroitement, sur un soupçon frivole , Paire, pour quelques jours, emprisonner le dtSic. Je sais des Officiers de Justice, altérés.

Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés: Dessus l'avidité espoir de quelque paraguante ,

Il n'est rien que leur art aveuglément ne tento;

Et du plus innocent , toujours à leur profit , la bourse est criminelle , et jiaie son délit.

JFin du quatrUme Acte^

MASCARILLE, ERGASTE

MASCARILLE,à part.

A H! chien! ah ! double chien !... Mâtine de cervelleï Ta pei'sé-
cution sera-t-elle éternelle ?

Var les soins vlgilans de l'exempt Balafré «

Ton affaire alloit bien ; le drôle étoit coffré.

Si ton maître au moment ne fût venu lui-mSme ,

En vrai désespéré , rompre ton stratagème, cc Je ne saurois
souffrir, a-t-il dit, hautement,

»3 Qu'un honnête homme soit traîné honteusement ; » J'en
réponds sur sa mine, et je le cautionne { » te, comme on résistoit
à lâcher sa personne , D'abord il a chargé si bien sur les Recors ,

Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps. Qu'à
l'heure que je parle ils sont encore en fuite,

Ëc pensent tous avoir un Léléc à leur suite.

Jll»

MASCAllI.I.1.

le traître ne sait pas que cet Egyptien Est ddja ià-dedans pour
lui ravir son bienl

IRG A s TE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

» {Il s'ea va* }

MASCARILLt'

, je suis stupéfait de ce dernier prodige* l

On diroit , et pour moi j'en suis persuadé »

Que ce démon brouillon dont il est possédé* ^ ^

• 5c plaise à me braver , et me l'aille conduire Var-tout où sa présence est capable de nuire.

Pourtant , je veux poursuivre , et , malgré tous ces coups .

Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.

Célic est quelque peu de notre intelligence.

Et ne voit son départ qu'avccquc répugnance.

Je tâche à prohter de cette occasion....

Mais ils viennent ; songeons à l'exécuton....

(Montrant une des maisons de la Place , sur la pont de laquelle il j a un écriteau de location*)

Cette maison meublée est en ma bienséance.

Je puis en disposer avec grande licence.

Ai le sort nous en dit, tout sera bien réglé {

COMÉ[DI;E. t

Kul que moi ne s'y tient , et j'en garde la O Dieu I qu'en peu de tems on a vu d'aventures.

Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figuresf

(Il eatrt dans la maison qu'il vient de montrer, J

CÉLIE, ANDRÉ S

O VS le savet, Célie, il n'est rien que mon cœur N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur. Chez les Vénitiens, des un assez jeune âge,

Le guerre en quelque estime avoit mis mon courage^ It j'y pouvois un jour , sans trop croire de moi. Prétendre , en les sen'ant, un honorable emploi lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose. Et que le prompt effet d'une métamorphose.

Qui suivit de mon coeur le soudain changement». Parmi vos compagnons suc ranger votre amant»

Sans que mille accidens, ni votre indifférence:

Aient pu me détacher de ma persévérance.

Depuis , par un hasard , d'avec vous séparé Pour beaucoup plus de tems que je n'eusse auguré» Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems , ni peine» Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne, it plein d'impatience , apprenant votre sort.

Que, pour certain argent qui leuc importoit (os^%^

Kü

ïiz L'ÉTOURDI,

Et qui de tous vos gens détourna le naufrage »

Vous avict en ces lieux été mise en otage ,

J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt.

Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît. Cependant , on vous voit une morne tristesse.

Alors que dans vos yeux doit briller l'alégressc.

Si pour vous la retraite avoit quelques appas >

Venise, du butin fait parmi les combats,

Wc garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;

Que si , comme devant , il vous faut encor suivre ,

J'y consens, et mon coeur n'ainbicionncra

Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

Votre icle pour moi visiblement éclate :

Pour en paroître triste , il faudroit être ingrate;

Et mon visage aussi, par son émotion,

K'explique point mon coeur en cette occasion.

Une douleur de tête y peint sa violence ;

Et si j'avois sur vous quelque peu de puissance ,

Notre voyage , au moins , pour trois ou quatre jours,^ Attendroît que ce mal eût pris un autre cours.

Autant que vous voudrez faites qu'il se différc.

Toutes mes volontés ne buttent qu'a vous plaire. Cherchons une maison à vous mettre en repos ...

(^ppiretvant la maison où est entr^ Mascarille , et frap» pant à la porte.)

L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

COMÉDIE

SCENE IV

MASCARILLE, d/guis/ en Suisse, CÉLIE,

ANDRi*, O MascariUe,

Seigneür Suisse , 6tcs-vous de ce logis le maître?

Mascarilee.

Moi, pourserfir à fous.

Pourrions- nous "f bien 8tre?

Mascàriile.

Oui, moi, pour d^trancher , cliapon champrc carni; Ma chc non point Jochcr te gent te méchant fi*

Je crois votre maison franche de tout ombrage. Mascarille.

Fous nouveau dans sti fil î Moi foir i la fissache*

A ND R É s.

Oui.

Mascarillb, - I.a Matame est-il maiiachc al Monsieur^

Quoi î

MASCARir, LE.

5Ml5tre son famé, ou s'il être son soeur*

KiiJ;

Non.

Mascarillb.

Mon foi ! picn choli. Fcnir pour marchantise» Ou pien pour
temander à la palais chousticc?

La procès il faut rien , il coûter tant d'archantj La Procurer lar-
ron > l'Afocat picn méchant J

A N D R li s.

Ce n'c\$t pas pour cela.

Mascartlli.

Fous tonc mener sti file ,

Pour fcnir pourmener et récarter la file ?

(A Cilié.)

Il n'importe-... Je suis à vous dans un*moment»

Je vais faire venir la vieille promptement^ Contremandçr aus-
si notre voiture prête, Mascarillc.

Li ne porte pas pien ? '

Elle a mal à ia tête. ^ Mascarills.

Moi, chafôir te pon fin , et te formache pon.

Entre fous, entre fous tans mon petit maison.

(Cilié f Andris et Maseerillt entrent dans la maison, }

COMEDIE.'

SCENE VL

ANDRÊS, LÉLIE.

L é L I £ , à Andres , qui son de la maison,

I ^ £ MANDKz-voos quclqu'un dedans cette demeure ? A N D R
:é s.

C'est un logis garni que j'ai pris tout-à-l'hcure,

A mon père, pourtant, la maison appartient.

Et mon valet , la nuit pour la garder , s'y tient.

Ancrés.

Je ne sais; I' < icriteau marque, au moins, qu'on la lous« lisez.

L É L r E , fi part , voyant l'écriteau, . . .

Certes, ceci me surprend, je l'avoue 1 Qui diantre l'auroit mis?
Et par quel intiircc.u*

ii < L ' É ' T O U R D I ,

Ah ! ma foi I ie devine, à-pcu-prcs , ce que c*cst! Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

A N s R lé s»

Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

Je voudrais à tout autre en faire un grand secret; Mais pour vous U n'imforte. et vousserci discret* Sans doute , l'écriteau que vous voyei paroître» Comme je conjecture , au moins . ne sauroit être Que quelque invention du valet que je di.

Que quelque ncend subtil qu'il doit avoir ourdi , Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne, Dont i'ai l'amc piquée, et qu'il faut que j'obtienneft H l'ai déjà manquée , et tinctne plusieurs coups*

Vous l'appellet ?

Célic.

A K D R ^ s , ireniquement.

Eh ! que ne disiex-vous?

Vous n'aviex qu'à parler , je vous aurois , sans doute» épargné tous les soins que ce projet vous coûte*

L it L I E.

Quoil vous la connoîsscx ?

C'est moi, qui maintenant

Viens de la racheter.

. O discours s iirprenaoui:

Digilized by Goc^le

C O xM E D I E;

A N D R és.

Sa santé dc-part'r ne pouvant nous permettre,

Au logis que voilà je venois de la mettre;

Et je suis très-ravi , dans cc^te occasion.

Que vous m'àyicz instruit de votre intention*

Quoi ! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'cspere? Vous pourriez ...

A N D R É s , l'interrompant , et allant frapper à In porte de la maison.

Tout à 1 heure , on va vous satisfaire,

Que pourrai-je vous dire? et quel remercîmenc,...

A N D R K s , l'interrompant.

Non , ne m'en faites poinr; je n'en veux nullement.

Il frappe J une seconde fois , à la porte de la maiiOn, et Mas arille en sort.)

SCENE VII

MASCARILLE, LELIE, AHI>K£s.

Mascarills, à part.

Eh ! bien , ne voilà pas mon enragé de maître!

11 nous va faire encor quelque nouveau bicêcre !

L É L I X , i part.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!..,

(Mascarille,)

Approche , Mascarille , e,t sois le biçn-venu«

iiij L'étourdi;

MASCARILI.X.

Moi(Souisse, ein chant t'honneur. Moi non poiMl Maqncrille,

Chai point fentre jamais le famé , ni le fille.

L Â L I E y part,

le plaisant baragouin Il est bon , sur ma foi ! Mascarille.

Alleï fous pourmener sans roi tire te moi !

Va, va y levé le masque , et reconnois ton maître. Mascarillx.

Partié , tiable ! mon foi ! chameis toi chai connoître»

Tout est accommodé , ne te déguise point.

Mascarille.

Si toi point t*en aller , chai paille cin cou te pcMiit!

Ton jargon Allemand est superflu , te dis-je;

Car nous sommes d'accord , et sa bonté m'oblige. ^
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander.
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender, Mascarille.
Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême.
Je me dessuis donc , et redeviens moi-même.
Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu ;
Mais je reviens à vous , demeurez quelque peu.
, (Il rentre dans la maison » \

COMÉDIE

SCENE VIII

LILIE, MASCARILLE.

bien! que diras-tu ?

Mascarille.

Que j'ai l'ame ravie De voir d'un beau succès notre peine suivie!

Tu feignois à sortir de ton déguisement,

Et ne pouvois me croire en cet événement à Mascarille.

Comme je vous connois , j'étois dans l'épouvante» le trouve l'aventure aussi fort surprenante!

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.

Au moins j'ai réparé mes fautes i ce coup i Et j'aurai cet honneur d'avoir Hni l'ouvrage.

Mascarille.

Soit» Vous aurez été bien plus htuceux que sagtl

CÉLIE , ANDRÉS , LÉLIE , MASCARILLE

A N D K & s y à Lélie,

'EST-CE pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable:

Si je ne l'avouois , je serois condamnable;

Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur S'il falloir le payer aux dépens de mon cœur.

Jugez, dans Ir transport où sa beauté me jette»

Si |e dois à ce prix vous acquitter ma dette.

Vous êtes généreux , vous ne le voudriez pas!

(A Celle.)

Adieu. .. Pour quelques jours retournons sur nos pas,

(Il s'ea va, avec Ce'lie^ et Mascarille se met âfr/doanet

UA air,)

SCENE X

LÉLIE, MASCARILLE

Mascarilli, après avoir chant/,

J E chante , et toutefois je n'en ai guere envie Vous voilà bien d'accord J ij|j?ous donne Cégiie i Hein i vous m'entendet bien ?

C'est trop , je ne veux plus Te demander pour moi des secours superflus.

Je suis un chien , un traître , un bourreau détestable , Indigne d'aucun soin , de rien faire incapable 1 Va , cesse tes efforts pour un malencontreux.

Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux* Après tant de malheurs , après mon imprudence.

Lé trépas me doit seul prêter son assistance 1

(Il s'en va.)

SCENE XI

MASCARILLE, seul,

oiLA le vrai moyen d'achever son destin ;

Il ne lui manque plus que de mourir , enfin ,

Vout le couronnement de toutes ses sottises i... Mais en vain son dépit > pour ses fautes commises»

iiiT. L'ÉTOURDI,

Lui fait licencier mes soins et mon appui ,

Je veux, quoi qu'il en soit, le servir, malgré lui.

Et dessus son lutin obtenir la victoire !

IlMus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloires Et ces difficultés dont on est combattu,

Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII

CÉLIE, MASCARILLE

(Mascarille parle d'abord bas à Celle.)

i^üoi que tu veuilles dire , et que l'on se propose. De ce retardement j'attends fort peu de chose.

Ce qu'on voit de succès peut bien persuader Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder;

Et je t'ai déjà dit qu'un coeur comme le nôtre >Jc voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre.

Et que très fortement, par de difflérens noeuds,

Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Léüc a pour lui l'amour et sa puissance,
Andres pour son partage a la reconnoissance ,
Qui ne souffrira point que mes penses secrets Corrsulent ja-
mais rien contre ses intérêts.
Oui ■ s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Ëi le don de mon coeur ne couronne sa flamme,

COMÉDIE

Au moins , dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi De n'en choi-
sir point d'autre , au mépris de sa foi»

Et de faire à mes vœux autant de violence Que j'en fais aux
désirs qu'il met en évidence.

Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espérer i
Mascari-lb.

Ce sont , à dire vrai , de très-fâcheux obstacles ,
Et je ne sais point l'art de fau des miracles;

Mais je veux employer mes efforts plus puissans » Remuer
terre et Ciel , m'y prendre de tous sens , Pour ticher de trouver un
biais salutaire,

Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

(Il s'en va.)

SCENE XIII

HIPPOLITE, CÉLIE.

Hippolyte.

ÎtPOis votre séjour , les Dames de ces lieux Se plaignent justement des larcins de vos yeux.

Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,

Et de tous leurs amans faites des infidèles.

Il n'est gueres de coeurs qui puissent échapper Aux traits, dont à l'abord vous savez les frapper;

Et mille libertés à vos chaînes offertes,

Semblent vous encichir chaque jour de nos pertes*

Lij

114 L'étourdi

Quant à moi , toincfcis je ne me plaindrais pat Du pouvoir absolu de vos rares appas.

Si , lorsque mes amans sont devenus les vôtres ,

Un seul m'eût consolé de la perte des autres;

Mais qu'inhumainement vous me les ôtiex tous. C'est un dur procédé dont je me plains à vous!

Voilà d'un air galant faire une raillerie;

Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.

Vos yeux , vos propres yeux se connoissent trop bien Pour
pouvoir de ma part redouter jamais rien :

Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes ,

It ne prendront jamais de pareilles alarmes.

Hippolyti.

Pourtant en ce dircours je n'ai rien avancé Qui dans tous les
esprits ne soit déjà passé;

Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie A causé des dé-
sirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement « Vous vous
consolericx de leur perce aisément;

Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable Qui d'un si
mauvais choix se trouveroit capable ? Hippolyte.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,

St trouve en vos beautés un mérite si grand.

J'y vois tant de raisons capables de défendre L'inconstance de
ceux qui s'y laissent surprendet

COMÉDIE; izç

Que fe ne puis blâmer la nouveauté des feux Doiif envers moi
l.dandre a parjuré scs vœux,

It le vais voir tantôt , sans haine et sans colere, Bamené sous
mes loix pat le pouvoir d'un pere.

MASCARILLE, CÉLIE , HIPPOLYTE

Mascarille, i Ciflie.

grande nouvelle, et succès surprenant^ Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

Qu'est -ce donc ?

MASCARItLE.

Écoute!, voici sans flatterie...,

Quoi ?

Ma SCARItLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.

La vieille Egyptienne à l'heure meme....

CÉLIE

. Hé bien î

Mascarille.

Passoit dedans la place et ne songeoit à rien ,

Alors qu'une autre vieille , assez défigurée , •

L'ayant de près , au nez , long tems considérée,

Par un bruit enroué de mots injurieux ,

L üj

iiif L'ÉTOURDI.

A donné le signa! d'iin combat furieux ,
Qui pour armes pourtant , mousquets , dagues , ou fléchés.
Ne faisoit voit en l'air que quatre griffes sèches.
Dont ces deux combattans s'efForçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots : « Chienne, louve, bagace !...>>
D'abord leurs cscofflions ont volé par la place ,
Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveux.
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andres et Trufaldin , à l'éclat du murmure.
Ainsi que force monde accourus d'aventure.
Ont à les décharpir eu de la peine assez.
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés l Cependant
que chacune , après cette tempête.
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête.
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur.
Celle qui la première avoir fait la rumeur.
Malgré la passion dont elle étoit émue.
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vue: •
« C'est vous , si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,

« Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux ? » .. A-t-elle dit tout haut. « O rencontre opportune!

» Oui , Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune « Me fait vous reconnaître , et dans le même instant ‘ Que pour votre intérêt je me tourmentois tant. v> Lorsque Naples vous vit quitter votre famille, si l'avois , vous le savez , en mes mains votre fille ,

« Dont j'élevois l'enfance, et qui , par mille traits,

» Faisoit voir , dès quatre ans, sa grâce et ses attraits? j

#> Celle que VOUS voyez, cette infame sorcière,

» Dedans notre maison se rendant familière,

» Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur ,

» Votre femme, je crois, conçut tant de douleur n Que cela servit fort pour avancer sa vie!

5» Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie,

» Me faisant redouter un reproche fâcheux ,

» Te vous fis annoncer la mort de toutes deux ;

» Mais il faut maintenant ,, puisque je l'ai connus, n Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue »

Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,

Andrés , ayant changé quelque temps de visage,

A Trufaldin surpris a tenu ce langage:

« Quoi donc ! le Ciel me fait trouver heureusement » Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement , i" » Et que j'avois pu voir , sans pourtant reconnoître O ' » La source de mon sang et l'auteur de mon être ? n Oui, monpcrc, je suis Horace votre fils. '*

» D'Albert, qui rhe g^rdoit, les jours étant finis,

3» Me sentant naître au coeur d'autres inquiétudes,

»i Te sortis de Rologne , et , quittant mes études, ' » Portai , durant six ans, mes pas en divers lieux, ' » Selon que me pousoir un désir curieux.

it Pourtant , après ce tems , une sccrete envie ♦

3) Me pressa de revoir les miens et ma Patrie { ^

3> Mais dans Nai'les , hélas ! je ne vous trouvai plus ,

37 Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :

37 Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,

37 Venise pour un tems borna mes courses vaines»

iii? L'ÉTOURDI,

» Et j'ai v«5cu depuis , sans que de ma maison s> J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom. »

Je vous laisse à juger si pendant ces affaires Trufaldin ressentait des transports ordinaires.

Enfin , pour retrancher ce que plus à loisir Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir.

Par la confession de votre Egyptienne ,

Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne» Andrés est votre frère; et, comme de sa soeur Il ne peut plus songer à se voir possesseur ,

Une obligation , qu'il prétend reconnoître,

A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître. Dont le pere, témoin de tout l'événement.

Donne à cet hyménée un plein consentement.

Et , pour mettre une joie entière en sa famille.

Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.

Voyez que d'inciUens à-la*fois enfantés!

Je demeure immobile à tant de nouveautés!

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes* Qui du combat encor remettent leurs personnes, Léandrc est de la troupe , et votre pere aussi.

Moi, je vais avertir mon maître de ceci,

Et que , lorsqu'à ses voeux on croit le plus d'obstacle,

SCENE XVI

TRUFALDIN . AMSELME » PANDOLFE , LÉAIT-* DRE , ANDRÊS , CÉLIE , HIPPOLYTI.

Trvfaldim, i Célie ,

A.H ! ma, fille!

Ah ! mon pere ! Trxjïaldin.

Sais-tu déjà comment le Ciel nous est prospéré ?

CÉLIE

J*cn viens d'entendre ici le succès merveilleux.

Hippolyte, i Léandre ,

In vain vous parleriez pour excuser vos feux ,

Si j'ai devant les yeux ce que vous poujrez dirt^

ïjo L*ETOURDI,

Un géndreux pardon est ce que je desire ;

Mais l'atfcstc les Cieux qu'en ce retour soudain Mon pere fait
bien moins que mon propre dessein.

A N D R É s , à CéLU.

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur si pure Pût être
condamnée un jour par la nature ?

Toutefois, tant d'honneur la sut toujours régir Qu'en y chan-
geant fort peu je puis la retenir.

Pour moi, je meblâmois, eteroyois faire faute. Quand je
n'avois pour vous qu'une estime très-haute. Je ne pouvois savoir
quel obstacle puissant M'arretoit sur un pas si doux et si glissant.

Et déiournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme Que mes sens
s'efForçoient d'introduire en mon ame*

Trufaldin.

Mais . en te retrouvant , que diras-tu de moi.

Si je songe aussi-tôt à me priver de toi ,

(Montrant Pjtnoldfe,)

Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée ?

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

COMEDIE

MI

SCENE XVII et derniere

LILIE , MAS(J!^RILLE , TRUF\LDIN» ANSELME, PANDOLFE ,
CÉLIE , HIPPOLLYTE , LÉAN- DKE , ANDRÊS.

Mascarills, à Lelie.

OYONS si votre diable aura bien le pouvoir De détruire à ce
coup un si solide espoir i Et si , contre l'excès du bien qui nous
aruve ,

Vous armerez encor votre imagmative I

Par un coup it|iprévu des destins les plus doux.

Vos vœux sont couronnés , et Célic est à vous,

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue....

Trufaldin, l'interrompant.

Oui , mon gendre , il est vrai.

Pandolfe, ti L/lie.

La chose est résolue*

A N D R É s , d Lelie,

Je m'acquitte par-là de ce que je vous dois.

L É L I E , a Mascariile.

Il faut que je t'embrasse , et mille et mille fois.

Dans cette joie.

Mascarills, à part.

Ahi ! ahi ! doucement , je vous priel...' (A part,) (A Lelie. J

Il m'a presque étouffé.... Je crains fort pour Célie ,

L*ÉTOURDI, COMÉDIE

Si vous la caressez avec tant de transport:

De vos embrassemens ou se passeroit fort!

Trufaldin, J <*

if

Vous savez le bonheur que le Ciel me ni^voie?

Mais puisqu'un mêm: jour nous met tous dans la joie 9 Ne nous séparons point qu'il ne soit termine >

Et que son pere aussi nous soit vite amené.

Mascarille.

Vous voili tous pourvus.... N'est-il point quelque fille Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?

A voir chacun se joindre à sa chacune ici.

J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

Anselme. *

J'ai ton fait.

Mascarille.

Allons donc ; et que les Cieux prospères Nous donnent dfes enfans dont noussojions les pères !

LE DÉPIT

SUJET

ÉR ASTE aime Lucile , et en est aimé s mais il a pour rival Valcrei le quel, à son tour , est aimé d'Ascagne, sœur de Lucile , et qui, pour des intérêts de famille , est crue un homme , parce qu'elle en porte les habits. Valere, un soir , dans l'obscurité , prenant Ascagne pour Lucile , a su exprimer sa passion avec tant d'ardeur . qu' Ascagne a profité de la méprise, et s'est clanJestincement unie

à lui , par les nœuds de 1 hyménée , toujours sous le nom de Lucile. Ils sont convenus de ne point dévoiler leur union , et de n'en goûter les douceurs que secrètement , et pendant la nuit , parce qu' Albert, pere de Lucile et d'Ascagne , et Poïdore , pere de Valere , ont d'autres dispositions sur leur sort futur. Albert consulte sur celui d' Ascagne , le pédant Métaphraste , qu'il lui a donné pour Précepteur i mais il n'en peut rien apprendre de positif. Les deux nou-

ii SUJET DU DÉPIT AMOUREUX.

veaux époux sont décelés par l'indiscrétion de Mascarille , valet de Valere , et qui est dans leur confidence , dont il fait part à Eraste , surpris , pressé et menacé de coups de bâton par lui. Ces deux peres , mal informés de cet événement , croient^ comme Eraste et Valere , que ce dernier est répoux de la vraie Lucile , qui nie la chose, à Valere même, et qui se brouille, cependant , avec Éraste , à cause de la jalousie que lui ont donné les bruits de son prétendu mariage clandestin. Rassuré patelle, à cet égard-, ils se raccommoient j et Gros-René , valet d'Eraste , et Marinette , suivante de Lucile , qui s'aiment , et les ont imités dans la brouillerie , les imitent aussi dans le raccommodement. Valere, quoique bien assuré des faveurs qu'il croit avoir reçues de Lucile , trouvant mauvais qu'elle les lui nie , et qu'Eraste conserve des vues sur elle , veut se battre contre ce prétendu rival j mais c'est Ascagne , le prétendu frere de Lucile qui se propose pour soutenir le combat. Tout s'explique ; Ascagne est reconnue pour fille , son mariage est confirmé par Albert et Polidore , et Eraste épouse Lucile , comme Marinette est accordée à Gros- Ecné,

JÜGEMENS ET ANECDOTES

SUR

et Jij, Le Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après V Etourdi. C'est encore une Pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente, observe Voltaire (jugemens sur les Pièces de Molière). Il n'y a qu'un seul nœud dans Le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un Roman, sans en avoir l'intérêt et le cinquième acte, employé à débrouiller ce Roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans Le Dépit amoureux la scène de la brouillerie et du raccommodement d'Ériaste et de Lucile. (La troisième du quatrième acte.) Le succès est toujours assuré, soit en Tragique, soit en Comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère

»*■ JUGEMENS ET ANECDOTES

aux hommes, dans la circonstance la plus vive. La petite Ode d'Horace *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux communs. »

Les différens Auteurs qui ont parlé du Dépit amoureux ne mettent pas cette Comédie au rang des bonnes Pièces de Molière, dit M. Bret, dans son Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Pièce; et il faut convenir avec eux qu'elle n'annonçoit point encore le Peintre de nos mœurs, et qu'elle est aussi négligemment écrite que tourdi. Cependant, il y a peu d'années ou nous ne voyions quelques représentations de cet Ouvrage, parce qu'il offre, en plus d'un endroit, et cette gaieté dont Plaute avoit donné des leçons à Molière, et cet examen heureux du cœur humain qui lui étoit si naturel, et ce comique brillant et facile qui mettra tou-

jours son dialogue au-dessus de celui de tous nos Ecrivains de Théâtre. M

« Kiccoboni , dans ses Observations sur la Co»édie et sur le Génie de Moliere , indique deux sources où Moliere puisa l'idée de cette seconde

Comédie. La première est une Piece du Bon.

Théâtre , dit-il , intitulée V Intéressé , di Nicolo Secchi , et l'autre est un ancien canevas , sous le nom de Sdegni amorosi. m

<c Le titre de cette dernière Farce inconnue pourroit faire supposer qu'il y étoit question de tracasserie d'amans, et , par conséquent , du plus agréable objet du Dépit amoureux , continue M. Bret J mais on n'en trouve pas un mot dans la Piece. du Bon Théâtre , dans L'inter esse du Secchi. Molière ne put emprunter de ce dernier que ce qui rend la fable de sa Comédie trop compliquée et trop étrangère à nos usages. L'Ouvrage du Secchi a donc fourni à notre Auteur le Roman peu naturel d'Ascagne , et son mariage^ secret, moins croyable encore....»

et Les scènes charmantes de Lucile et d'Eraste rachètent bien , à la vérité , le vice de l'intrigue , et elles ne doivent rien au Secchi. Flaminio et Virginia , qui sont dans la Pièce du Poète Italien ce que Lucile et Eraste sont dans l'Ouvrage de Molicre , n'ont pas même une seule scène ensemble.... j>

cc En convenant que Molière doit au Secchi le

Vf JUGEMENS ET ANECDOTES , Scc.

fonds de sa -Picce , ce n'est pas dire qu'il en a emprunté l'ordre , l'arrangement , le développement , ni les idées , et encore

moins le dialogue. Molière sera toujours un modèle à proposer aux imitateurs. Il ne se traîne point sur les traces de son original. 11 s'élance de ses propres forces , et, bientôt, il le laisse loin de lui.... »

On a quelquefois réduit en Province cette Pièce à la représentation du seul acte , le quatrième , où se trouvent les scènes de dépit et de raccommodement , entre Eraste et Lucile , Marinette et Gros-René. En supprimant tout le reste , cela faisoit encore une très-jolie petite Pièce.

LE DÉPIT

AMOUREUXi

PERSONNAGES

ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.

POLIDORE, père de Valère,

LUCILE , fille d'Albert.

ASCAGNE , fille d'Albert , déguisée en homme. ERASTE
, amant de Lucile.

VALÈRE , fils de Polidore.

MARINETTE, suivante de Lucile,

PROSINE , confidente d'Ascagne.

METAPHRASTE, pédant.

GROS-RENÉ , valet d'Écaste.

MASCARILLfi, valet de Valero.

LA RAPIERE, bréteuc.

JéO. Scene est i Paris,

LE DÉPIT

ÉRASTE, GROS-RENÉ

f ux-TV que je te die ? Une atteinte secrete Vt laisse point mon
amc en une bonne assiette:

Oui , quoi qu'à mon amour tu puisses nfpartir.

Il craint d'être la dupe à ne te point mentir,

Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe.

Ou, du moins, qu'avec moi, toi -même on ne te trompe.

Gros-René.

Rour moi , me soupçonner de quelque mauvais tour.

Je dirai, n'en déplaise à Monsieur votre amour ,

A ij

Que c'est injustement blesser ma prud'hommeie»

Et SC connoître mal en physionomie.

I.es gens de mon minois ne sont point accusés D'être, grâce à Dieu, ni fourbes, ni rusés !

Cet honneur qu'on nous fait , je ne le démens gueres» Et suis homme fort rond , de toutes les manières.

Pour que l'on me trompât , cela se pourroit bien ,

Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien* Je ne vois point encore, ou je suis une bête.

Sur quoi vous avtz pu prendre martel en tête.

LuciLc , à mon avis , vous montré assez d'amôur :

Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;

Et Valerc, après tout, qui cause votre crainte.

Semble n'être à présent souffert que par contrainte*

Souvent d'un faux espoir un amant est nourrr.

Le mieux reçu touiours n'est pas le plus chéri ;

Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes. Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.

Valcre enfin , pour être un amant rebutd,

Montre depuis un icms trop de tranquillité;

Et , ce qu'à ces faveurs , dont tu crois l'apparence,

Il témoigne de joie ou bien d'indifférence, M'empoisonne, à tous coups, leurs plus charmans appa^ Mc donne ce chagtin . que tu ne comprends pas.

Tient mon bonheur en duerc, et me tend difficile Une emiere
croyance aux propos de Lucile.

Je voudrais, pour trouver un tel destin bien doux, y voir en-
trer un peu de son transport jaloux

COMÉDIE

Et sur ses déplaisirs et son impatience.

Mon ame prendroit lors une pleine assurance.

Toi-même , penses-tu qu'on puisse, comme il fait,

Voir chérir un rival, d'un esprit satisfait?

Et si tu n'en crois rien , dis-moi, je t'en conjure.

Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure?

Gros-René.

Peut-être que son coeur a changé de désirs, Connoissant qu'il
poussoit d'inutiles soupirs.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée

Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée.

Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat Qu'elle puisse
rester en un paisible état..

De ce qu'on a chéri la fatale présence Ne nous laisse jamais
dedans l'indifférence;

Et si de cette vue on n'accroît son dédain.

Notre amour est bien près de nous rentrer au sein: Enfin,
crois-moi , si bien qu'on éteigne une flamme. Un peu de jalousie
occupe encore une âme Et l'on ne sauroit voir , sans en être pi-
qué ,

Posséder par un autre un coeur qu'on a manqué. Gros-Kxné.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie;

Ce que voyent mes yeux franchement je m'y fie »

El ne suis point de moi si mortel ennemi Que je m'aille alFflig-
er sans sujet, ni demi.

Pourquoi subtiliser et faire le capable A chercher des raisons
pour être misérable?

Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer?

A iij

Laissons venir la fête avant que la chommer Le chagrin me
pavoit une incommodé chose;

Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et just^e cause;

Et mêmes à mes yeux cent suieis d'en avoir S'ofTrent le plus
souvent que je ne veux pas voir.

Avec vous en amour je cours même fortune:

Celle que vous aurez. me doit être commune,

La maîtresse ne peut abuser votre foi ,

A moins que la su-vante en fasse autant pour moi r Mais j'en
fuis la pensée avec un soin extrême.

Je veux croire les gens , quand on me dit, je t'aime?

Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux.

Si Mascarille , ou non , s'arrache les cheveux.

Que tantôt Marinette endure qu'à son aise Jodelet par plaisir
la caresse et la baise.

Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fol^,

A son exemple aussi , j'en rirai tout mon saootj Et l'on verra
qui rit avec meilleure grâce !

Voilà de tes discours.

GROS'ReKÉ.

Mais Je la vois qui passe»

COMÉDIE

SCENE II

MA.RINETTE, fRASTE, GROS-RENÉ, Gros-René, à Marinettet
St ! Marinettc 1.

Marinettth,

Ho, ho! que fais-tu là?- Gros-René.

Ma foi î

Demande) nous étions tout-à-l'heure sur toi.

Marine T TE, à Eraste,

Vous êtes aussi là , Monsieur! Depuis une heure.

Vous m'avez fait trotter comme un basque ou jâ. meurej

Comment ?

Marinettev

Pour vous chercher, j'ai fait dix mille pas.

Et vous promets ma foi....

É R A s T E , l'interrompant.

Quoi ?

Marinettb.

Que vous n'êtes pas

Au Temple, au Cours,, chez vous, ni dans la grando.- Place.

G ROS-R E.N É

J1 falloir en jurer l

É R A s T E , à Marinette,

Apprends-moi donc > de grâce!

Qui te fait me chercher i

Quelqu'un , en vérité ,

Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;

Ma maîtresse, en un mot.

Ah ! chere Marinette,

Ton discours de son cœur est- il bien l'interpretc?

Ne me déguise point un mystère fatal,

Je ne t'en voudrai pas pour cela plus do mal :

Au nom des Dieux , dis-moi si ta belle maîtresse K'abuse point
mes vœux d'une fausse tendresse ? Marinette.

Hé! hé! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement? Ille ne
fait pas voir assex son sentiment ?

Quel garant est-ce encor que votre amour demande ? Que lui
faut-il î

Gros-Ken É.

A moins que Valere se pende.

Bagatelle I son cœur ne s'assurera point.

Marinette.

Comment ?

Gros-Ken É.

Il est jaloux jusques en un tel point.

Marinette.

(A Erasie.)

I>c Valere?... Ah ! vraiment la pensée est bien belle ! Elle peut seulement naître en votre cervelle.

COMÉDIE. f

Je vous croyois du sens , et, jusqu'à ce moment, J'avois de s'otre esprit quelque bon sentimenr ;

Mais , à ce que je vois , je m'^tois fort trompiêc !...

(A Gros-Ren/,)

Ta tetc de ce mal est-elle aussi frappée?

Gros-René,

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assCî badîA l'our m'al-ler emmaigrir avec un tel chagrin î Outre que de ton ccrur ta foi me cautionne.

L'opinion que j'ai de m&i-mcme est trop bonne Pour croire, auprès de moi, que quelqu'autre te plût; Oû diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

Marinette.

En effet , tu dis bien ! Voilà comme il faut être-. Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître !

Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal ,

Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.

Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse ,

Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une tsaïtresse.

Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.

Enfin , quoi qu'il en soit , témoigner de l'ombrage C'est jouer en amour un mauvais personnage,

Et se rendre, après tout, misérable à crédit....

(A E ras le,)

Cela , Seigneur Eraste , en passant vous soit dif.

Eh ! bien , n'en parlons plus,... Que venoîs tu m'^ap* prendre ?

,d LE DÉPIT AMOUREUX;

Marinetts.

Vous mériteriet bien que l'on vous fit attendre; Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.!. • (Elit lui donne une Lettre.)

Tenez, voyez ce mot , et sortez hors de doute;' Lisez-le donc tout haut} personne ici n'écoute.

E R A s T E , lisant.

<c Vous m'avez dit que votre amouc » Etoit capable de tout faire,

» II SC couronnera lui-même dans ce jour, y> S'il peut avoir l'aveu d'un pere.

» Faites parler les droits qu'on a dessus mon coeur 37 Je vous en donne la licence;

33 Et si c'est en votre faveur ,

33 Je vous réponds de mon obéissance. 3>

(A part, après avoir lu.) (A Marinette,)

Ah.' quel bonheur !... O toi, qui me l'as apporté. Je te dois regarder comme une Déesse !

• Gros-René.

Je vous le disois bien , contre votre croyance :

7c ne me trompe guère aux choses que je pense S É R A s T s , relisant.

ts Faites parler les droits qu'on a dessus mon coeur »3 Je vous en donne la licence;

33 Et si c'est en votre faveur,

33 Je vous réponds de mon obéissance. 3»

Marinette.

Si je lui rapportois vos faiblesses d'esprit,

' kUe désavoueroit bientôt un tel écrit*

COMÉDIE

Ah ! caché-lui, de grâce i une peur passagère.

Où mon ami a cru voir quelque peu de lumière ! Ou , si tu la lui dis> ajoute que ma mort Est prête d'éclairer l'erreur de ce

transport;

Que je vais à ses pieds , si j'ai pu lui déplaire. Sacrifier ma vie à sa juste colereî

Marinetti.

Ne parlons point de mort , ce n'en est point le tems,

lÉ R a s T Z.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends Reconnoître, dans peu, delà bonne maniéré.

Les soins d'une si noble et si belle Couricre.

Marinitt*.

A propos *, savez-vous où je vous ai cherché Tantôt encore ^

Hé bien>

Marinett*

Tout proche du Marché,

Où vous savez.

où donc?

Marinetti.

Là.... dans cette boutique, OÙ, dés le mois passé , votre coeur magnifique Me promet, de sa grâce , une bague,

il R A s T B.

Ah ! j'entends.

gros-René, à part ,

la matoise i »

Er A s T E.

Il est vrai , j'ai tardé trop long-tems

A m'acquitter vers toi d'une telle promesse»

Mais.... 14 B T T E , l'inttTTompant,

Ce que j'en ai dit , n'est pas que je vous pressai Gros-René, à part.

Ho que non !

JÉ R A s T 1 , hii donnant sa hague.

Celle-ci, peut-être, aura de quoi Te plaire? Accpte-la pour celle que j'adois.

Monsieur, vous vous moquez!... J'aurois honte à la prendre.

Gros-René.

Ôtauvre honteuse ! Prends , sans davantage attendre* Hefuscr
ce qu'on donne est bon à faire aux fous 1 MftR'i "NETTE, à Erastt.

Ceserapour garder quelque chose de vous.

Quand puis-je rendre grâce à cet Ange adorabicî

vl A R r N E TTE.

Travaillez à vous rendre un peic favorable.

Mais , s'il me rebutoit , dois- je ?...

Marinette, l'interrompant.

Alors comme alors.

Roue vous on empiouà toutes sortes d'eâbrs.

D'une

COMÉDIE. I

D'une façon ou d'autre, il faut qu'elle soit vôtre. Faites votre pouvoir > et nous ferons le nôtre.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(Eraste relit la Lettre tout las.)

Marinette, â Gros-Ren/,

Et nous , que dirons-nous aussi de notre amour?

Tu ne m'en parles point.

Gr O s -R 1 N â.

Un hymen qu'on souhaite»

Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.

Je te veux j me veux-tu de même ?

Marxnnette.

Avec plaisir!

Gros-René.

Touche , il suffit.

Marinette.

Adieu, Gros-René, mon désir!

Gros-Ren i.

Adieu , mon astre !

Marinette.

Adieu , beau tison de ma fiammel Gros-René.

Adieu , chcre comete , arc-cn-cicl de mon amc!

^ (Marinette t'en rat)

VALERE, ÉRASTE, GROS-RENÉ

É R A S T E , à Valert.

H É bien, Seigneur Valcreî

Hé bien , Seigneur liraste? 't'

' En quel état l'amour i

En quel état vos feux i

COMÉDIE

Plus forts , de jour en jour!

Et mon amour plus fort.

. Tour Lucile?

Pour cite.

Certes , je l'avouerai , vous êtes le modèle D'une rare constance!.

Et voire fermeté

Doit être un rare exemple à la postérité !

Pour moi , je suis peu fait à cet amour austere Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,

Et Je ne forme point d'assez beaux sentimens Pour souffrir constamment les mauvais traitemens; Enfin , quand j'aime bien , j'aime fort que l'on m'aime.

Il*est très naturel , et j'en suis bien de même.

Le plus parfait objet , dont je serois charmé, li'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

Lucile cependant..-.

V A L E R E , l'interrompant.

Lucile , dans son ame ,

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

B ij

,e LE DÉPIT AMOUREUX,

Vous êtes donc facile à concentrer ?

Pas tant

Que TOUS pourriez penser.

Je puis croire pourtant Sans trop de vanité , que je suis en sa grâce.

Moi , je sais que j'y tiens une assez bonne place.

Ne vous abusez point , croyez-moi.

Croyez-moi ,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée Que son ccour...
Non , votre amc en scroit altérée.

Si je vous osois , moi, découvrir, en secret.... Mais je vous fâ-
cherois, et veux être discret.

Vraiment , vous me poussez , et , contre mon envie. Votre pré-
sompction veut que je rhumilic....

(Il lui donne une lettre.)

Lisez.

V A L E R £ , aprir avoir lu ias»

Ces mots sont doux !

Vous connoissez la main î

COMÉDIE. 17

Oui , de Lucile. •

Hé bien ! cct espoir si certain...,

V A L E R E , riant et s'en allant.

Adieu , Seigneur Éraсте.

ÉKASTE, GROS-RENÉ.

Gros-René.

Il est fou , le bon Sire.

Où vient-il donc pour lui de voir le mot pouï rire ?' >

MASCARILLE, ÉRASTÉ, GROS-RENÉ

Mascarille, à part.

ON , je ne trouve point d'état plus malheureux \

Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux !

Gros-René.

Bon jour.

Mascarille.

Bon jour.

Oros-René.

OÙ tend Mascarille à cette heure ?

Que fait-il ? Revient-il î va-t-il ? ou s'il demeure î

Mascarille.

Non , je ne reviens pas , car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi , car je suis arrêté ,
Et ne demeure point , car , tout de ce pas même ,
Je prétends m'en aller.
La rigueur est extrême i
DouceMENT, Mascarille.
Mascarille.
Ah 1 Monsieur , serviteur.
Vous nous fuyez bien vite, Ehî quoi! vous fais-je peur ?
Digilized by GoogI

COMÉDIE

' Mascarille.
Je ne crois pas cela de votre courtoisie.
Touche. Nous n'avons plus sujet de jalousie; Nous devenons amis , et mes feux que j'éteins « LaiMent la place libre à vos heu-
reux desseins.
Plût à Dieu !
Mascarille.
Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.
Gr o^-Rîné.
Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

Mascarille.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité N'est pas pour en venir à grande extrémité.,,,

(A Eraste.)

Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie Soit désenamourée, ou si c'est raillerie ?

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien, it je serois un fou de prétendre plus rien Aux étroites faveurs qu'il a He cette belle.

Mascarille.

Certes , vous me plaisez avec cette nouvelle.

Outre qu'eh nos projets je vous craignois un peu , Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

Oui , vous avez bien fait de quitter une place Oïi l'on vous carressoit pour la seule grimace ;

Et , mille fois sachant tout ce qui se passait ,

J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.

zo

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse,.. Mais d'où diantre , après tout , avci-vout su la ruse i Car cet engagement mutuel de leur foi K'eut pour témoins , la nuit , que deux autres et moi , Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrete ,

Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

Hé ! que dis tu ?

Mascarilae.

Je dis que je suis interdit,

Et ne sais pas , Monsieur, qui peut vous avoir dit Que sous ce faux semblant qui trompe tout le monde Ln vous trompant aussi , leur ardeur sans seconde D'un secret mariage a setre le lien.

Vous en avei menti !

Mascarillb.

Monsieur, je le veux bien.

Vous êtes un coquin 1

D'accord.

Et cette audace

Méritoit cent coups de bâton sur la place.

Vous avei tout pouvoir.

É R A s T E , fl Grof-Riné.

Ah.1 Gros-Kencl

COMÉDIE. ai

Gros-Rsné.

Monsieur?

7e déments un discours dont je n'ai que trop peur i f A Masca-
rille.) i

Tu penses fuir ?

Mascarille.

Nenni.

Quoi ! Lucile est la femme?..*

Mascarille, l'interrompant.

Non, Monsieur, je raillois.

R A S T E

Ah! vous raillez , infâme!

Mascarille.

Kon, je ne raillois point.

Il est donc vrai ?

Mascarille.

Je ne dis pas cela.

Non pas

Que dis-tu donc î Mascarille.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

Assure

Ou si la chpse est vraie, ou si c'est imposture ?

at LE DÉPIT AMOURtEUX,

Mascaiiille.

c'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici Pour vous rien
contester. ^

É R A s T E , tirant son épte .

Veux-tu dire i Voici «

Sans marchander , de quoi te délier la langue. Mascarille.

Elle ira faire encor quelque sottte harangue.

Eh 1 de grâce, plutôt , si vous le trouvei bon , Donnez-mbi vîte-
ment quelques coups de bâton ,

Et me laissez tirer mes chausses i sans murmure.

Tu mourras, ou je v:iix que la vérité pure S'exprime par ta
bouche.

. Mascarille.

Hélas ! je la dirai !

Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai ?

Parle.... Mais prends bien garde à ce que tu vas faire. A ma
juste fureur rien ne te peut soustraire.

Si tu ments d'un seul mot en ce que tu diras. Mascarille.

'J'y consens. Rompez-moi les jambes et les bras ;

Faites moi pire encor , tuez-moi , si j'impose ,

En tout ce que j'ai dit ici , la moindre chose.

Ce mariage est vrai ?

Mascarille.

Ma langue , en cet endroit,

A fait un pas de Clerc , dont elle s'aperçoit i

Digilized by Goc^le

COMÉDIE. if

Mais enfin cette affaire est comme vous la dites ,

Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,

Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu , Que , depuis avant hier , ils sont joints de ce noeuds Et Lucile depuis fait encor moins paroître Le violent amour qu'elle porte à mon maître.

Et veut absolument que tout ce qu'il verra , - Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,

Il l'impute à l'effet d'une haute prudence ,

Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.

Si, malgré mes scrupules, vous doutez de ma foi, Oros-Béné peut venir une nuit avec moi ,

Et je lui ferai voir, étant en sentinelle.

Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle,

Ote-toi de mes yeux, maraud! •

Mascarillb,

C'est ce que je demande.

Et de grand cœur!

(Il s'enfuit,)

ÉRASTE, GROS-RENÉ

HT É bien?

Hé bien , Monsieui î

Nous en tenons tous deux , si l'autre esc véritable !

Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable 1 Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit i Et ce qu'a fait Valcre en voyant cet écrit ,

Marque bien leur concert , et que c'est une baie Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENE

MaRINETTE, à Eraste,

^ E viens vous avertir que, tantôt sur le soir ,

Ma maîtresse, au jardin, vous permet de la voir.

Oses-tu me parler > amc double et traîtresse ?

Va «

COMÉDIE

Va ! sors de nu présence , et dis à ta maîtresse Qu'avccque scs écrits elle me laisse en paix >

Et que voili l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et s'eit.va.)

MARIN ETTE, GROS-RENÉ

C?ros-Rinü , dis-moi donc quelle mouche le pique? Oros-René.

M'oscs-tu bien encor parler ? femelle inique , Crocodile trompeur, de qui*le cœur félon Ist pire qu'un Satrape , ou bien qu'un Lestrigon ! Va! va rendre réponse à ta bonne maîtresse.

Et lui dis, bien et beau, que, malgré sa souplesse, Nous ne sommes plus sots ni mon maître, ni moi ,

Et désormais qu'elle aille au diable avecque loi î

(Il s'en va,)

if LE DÉPIT AMOUREUX,

SCENE PREMIERE

ASCXGNE, FROSINE.

. ^scAGNE 1 je suis fille à secret , dieu merci !

Mais , pour un tel discours , sommes-nous bien ici ? Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre .

Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement;

Ici de tous cotés on découvre aisément «

Et nous pouvons parler avec toute assurance,

Hélas î que j'ai de peine à rompre mon silence 1 F R O s I N B,

Ouais ! ceci doit donc être un important secret ?

Trop, puisque je le fie, à vous- meme, à regret ,

Et que, si je pouvois le cacher davantage.

Vous ne le sauriez pointl

Cij

Ah ! c' est me faire outrage î Feindre à s*ouvrir à moi , dont vous avez connu

Dans tous vos intèrcts l'esprit si retenu ?

Moi , nourtie avec vous, et qui tiens sous silence Des choses qui vous sont de si grande importance.

Qui sais....

A s c À G N E , l'interrompant.

Oui , vous savez la secrete raison Qiii cache aux yeux de tous mon .sexe et ma maison : Vous savez que dans celle où passa mon bas âge.

Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort .

Dont mon déguisement fait revivre le sort;

Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance, ^ais , avant que passer , Frosine , à ce discours . Éclaircissez un doute où Je tombe toujours.

Se pourroit-il qu' Albert ne sût rien du mystère Qui masque ainsi mon sexe et l'a rendu mon perc ? Frosine.

En bonne foi , ce poijit sur quoi vous me pressez Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:

Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close.

Et ma mcre ne put m'éclaircir mieux la chose.

Quand il mourut , ce fils , l'objet de tant d'amour , Au destin de qui meme, avant qu'il vînt au jour.

Le testament d'un oncle abondant en richesses . D'un soin particulier . avoit fai; des largesses .

Et que sa mcre fit un secret de sa mort.

COMÉDIE

De son époux absent redoutant le transport.

S'il voyoit chex un autre aller tout rhéritage Dont sa maison tiroit un si grand avantage; Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,

La supposition fut de son sentiment ^

Et qu'on vous prit chez nous , où vous étiez nourrie ,

(Votre merc d'accord de cette tromperie Qui remplaçoit ce fils
^ sa garde commis)

En faveur des présens le secret fut promis.

Albert ne l'a point su de nous i et pour sa femme , l'ayant plus de douze ans conservé dans son ame , Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir , Son trépas imprévu ne put rien découvrir.

Mais cependant je vois qu'il garde intelligence Avec celle de qui vous tenez la naissance.

J'ai su , qu'en secret même il lui faisoit du bien , Et peut-être cela ne se fait pas pour rien. ^ D'autre part , il vous veut porter au mariage ;

Et comme il le prétend , c'est un mauvais langage.

Je ne sais s'il saurcit la supposition.

Sans le déguisement ... Mais la digression- Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre: £.evenons au secret que je brûle d'apprendre.

Ascagne. ^

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser.

Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser ,

Et que ses traits subtils , sous l'habit que je poite. Ont su trouver le coeur d'une fille peu forte :

3'aime enfin,

C iij

Dlgilizt:: Cn rOglc

Vous aimez ?

Frosine , doucement »

N'entrer pas t<nit-à-fait dedans rétonnement:

If n'est pas teins encore > et ce cœur , qui soupire ,

A bien , pour vous surprendre , autre chose à vous dire î

Et quoi ?

J'aime Valcre.

, Frosine.

Ah ! vous ave* raison.

L'objet de votre amour , lui , dont à la maison Votre imposture enlcvc un puissant héritage » *

Et qui , de votre sexe ayant le moindre ombrage, Verroît incontinent ce bien lui retourner !

C'est encore un plus grand sujet de s'étonner î A s c A G N E.

J'ai de quoi , toutefois , surprendre plus votre ame : Je suis sa femme.

Frosine.

O Dieux ! sa femme ?

Oui , sa femme.

Frosine. '

Ah ! certes, celui là l'emporte, et vient à bout De toute ma raison !

Ce n'est pas encor tout.

COMÉDIE

Encore ?

Je la suis , dis-je , sans qu'il le pense t Ki qu'il ait de mon sort la moindre connoissance,

Oh! pousse?,, je le quitte et ne raisonne plus ,

Tant mes sens, coup sur coup , se trouvent confondus, A ces dnigmcs-là je ne puis rien comprendre.

Je vais vous l'expliquée , si vous voulc? m'entendre. ValerC', dans les fers de ma soeur arrêté,

Me sembloit un amant digne d'être écouté.

Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme , Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon amc : Je voulois que Lucile aimât son entretien ;

Je blâmoïs ses rigueurs , et les blâmai si bien Que moi-même j'entrai , sans pouvoir m'en défendre , Dans tous les sentimens

qu'elle ne pouvoit prendre. C'étoit, en lui parlant , moi qu'il persuadoit.

Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit ;

Et ses voeux , rejettés de l'objet qui l'enflamme, Étoient , comme vainqueurs , reçus dedans mon ame. Ainsi mon cœur , Frosine , un peu trop foible , hélas ! Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas ,

Par un coup réfléchi reçut une blessure ,

Et paya pour un autre , avec beaucoup d'usure ! Enfin , ma chere , enfin , l'amour que j'eus pour lui Se voulut expliquer , mais sous le nom d'autrui.

' Dans ma bouche , une nuit , cet amant trop aimable

î LE DEPIT AMOUREUX,

Crut rencontrer l'utile à ses vœux favorable >

Et je sus m'adonner si bien cet entretien Que du déguisement il ne reconnut rien.

Sous ce voile trompeur , qui flattoit sa pensée ,

Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée : Mais que voyant mon pere en d'autres sentimens , Je devois une feinte à ses commandemens ;

, Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère. Dont la nuit seulement seroit dépositaire ,

Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gêner. Tout entretien secret se devoit évier ;

Qu'il me verroit alors la même indifférence Qu'avant que nous
eussions aucune intelligence ,

Et que de son côté, de même que du mien ,

Geste , parole , écrit ne m'en dît jamais rien.

Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie Dont j'ai conduit le fil
de cette tromperie ,

J'ai poussé jusqu'au bouc un projet si hardi ,

Et me suis assuré l'époux que je vous di.

Oh ! oh ! les grands talens que votre esprit possédé.'

(A part.)

Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide J....

(A Aseagne,)

Cependant, vous avez été bien vîte ici ;

Car, je veux que la chose ait d'abord réussi,

Ne jugez-vous pas bien , à regarder l'issue ,

Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sue?

Quand l'amour est bien fort, l'isit ne peut l'arrêter;

Scs projets seulement vont à se contenter i

kl

it(j

itt

COMÉDIE. 35

Et , poutvu qu'il arrive au but qu'il se propose ,

11 croit que tout le reste après est peu de chose. Mais enH.a
aujourd'hui je me découvre à vous >

Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE

ValeRi,à Aseagne,

Si vous êtes tous deux en quelque conférence Où je vous fasse
tort de mêler ma présence ,

Je me retirerai.

Non , non , vous pouvez bien , Puisque vous le faisiez, rompre
notre entretien.

Moi ?

Vous-même.

Et comment?

Je disois que Valcre

Auroit, si j'étois fille , un peu trop su me plaire i Et que, si jè
faisois tous les voeux de son coeur,

} e ne tardetois guère à faite son bonheur.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose ,

Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose}

Mais vous seriez bien pris> si quelque événement Alloit
mettre à l'dpreuve un si doux compliment !

Point du tout: je vous dis que > régnant dans votre ame. Je
voudrois de bon cesur couronner votre flamme.

Et si c'étoit quelqu'une , où, par votre secours.

Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours? .

Je pourrbis assez mal répondre à votre attente.

Cette confession n'est pas trop obligeante !

Eh! quoi ! vous voudriez, Valere, injustement. Qu'étant fille ,
et mon cœur vous aimant tendrement. Je m'allasse engager avec
une promesse De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse?

Un si pénible effort pour moi m'est interdit,

Valere.

Mais cela n'étant pas?

Ce que je vous ai dit.

Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre Tout de meme,

Valere.

Ainsi donc , il ne faut rien prétendre, Ascagne, à des bontés
que vous auriez pour nous ,

COMÉDIE. n

A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous; Bref, si vous n'êtes fille , adieu votre tendresse i Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser.

Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser.

Quand il s'agit d'aimer, enfin, je suis sinr.crc.

Je ne m'engage point à vous servir, Valcte,

Si vous ne m'assurez , au moins absolument.

Que vous avez pour moi le même sentiments Que pareille chaleur d'amitié vous transporte.

Et que , si j'étois fille . une flamme plus forte N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

Je n'avois jamais vu coscrupule jaloux;

Mais , tout nouveau qu'il est, ce n:\pudevenc m'oblige» Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

Mais, sans fard ?

Ou], sans fard.

S'il est vrai, désormais

Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère,

OÙ l'effet de ces mots me sera nécessaire.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir ,

OÙ votre coeur pour moi se pourra découvrir.

Hé , de quelle façon cela pourroit il être ?

C'est que j'ai de l'amour , qui ne sauroit paroître;

Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes voeux Un empire à
pouvoir rendre mon sort heureux.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez, pat avance ,

Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

Ascagne.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez,

Non , non, dites l'objet pour qui vous m'employez. Ascagne.

Il n'est pas encor tems; mais c'est une personne Qui vous
touche de près.

Votre discours m'étonne, '

Plût à Dieu que ma sœur!...

Ascagne, l'interrompant.

' Ce n'est pas la saiso

De m'expliquer , vous dis- je.

Eh ! pourquoi ?

Ascagne.

Pour raison.'

Vous saurez mon secret , quand je saurai le vôtre.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

Ascaghe.

COMÉDIE

Ayez-le-donc, 'et lors, nous expliquant nos vœux, üous verrons
qui tiendra mieux parole des deux.

Adieu, j'*en suis content.

Et moi content , Valerc.

.{ faler* s'en va.)

LUCILE , MARINETTE , ASCAGNE , FROSINE

Lucile, à Marinette,

est fait : c'est ainsi que je me puis venger;

Et, si cetre action a de quoi l'affliger.

C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose..«

(A Ascagne,)

Alon frere, vous voyez une métamorphose.

Je veux chérir Valerc, apres tant de fierté,

Et mes vœux maintenant tournent de son côté. ^ A s c A G N
E.

Que dites-vous, ma sœur ? Comment! courir au change? Cette Inégalité me semble trop étrange!

La vôtre me surprend , avec plus de sujet.

De vos soins autrefois Valero étoit l'objet.

Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice.

D'aveugle cruauté , d'orgueil et d'injustice;

Et quand je veux l'aimer , mon dessein vous déplaît.

Et je vous vois parler contre son intérêt !

Je le quitte , ma sœur , pour embrasser le vôtre.

Je sais qu'il est rangé dessous les loix d'une autre ;

Et ce seroit un trait honteux à vos appas ,

Si vous le rappelliex , et qu'il ne revînt pas.

Si ce n'est que cela , j'aurai soin de ma gloire,

Et je sais pour son cœur tout ce que j'en dois croire;

Il s'explique à mes yeux intelligiblement;

Ainsi deconvrex-lui , sans peur, mon sentiment;

Ou , si vous refusez de le faite , ma bouche Lui va faire savoir
que son ardeur me touche....

Quoi I mon ftere, à ces mots vous restez interdit?

Ah ! ma sœur , si sur vous je puis avoir crédit.

Si vous êtes sensible aux prières d'un frère.

Quittez un tel desseui , et n'ôtez point Valerc Aux vœux d'un
jeune^bjet dont l'intérêt m'est cher.

COMÉDIE

It qui , sur ma parole , a droit de vous toucher.

La pauvre infortunée aime avec violence >

A moi seul de scs feux elle fait confidence,

Et je vois dans son coeur de tendres mouvemens A dompter la
fierté des plus durs sentimens.

Oui , vous auriei pitié de l'état de son amc , Connoissant de
quel coup vous menacez sa flamme; Et je ressens si bien la dou-
leur qu'elle aiita Que je suis assuré , ma soeur , qu'elle en mourra.

Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire. Eraste est un
parti qui doit vous satisfaire.

Es des feux mutuels....

L U C I L s , l'interrompant.

Mon frère, c'est assez.

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;

Mais , de grâce , cessons ce discours, je vous prie.

Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

Allez , cruelle soeur ! vous me désespérez ,

Si vous effectuez vos desseins déclarés.

(Elle s'ea va , avec Frosine.)

SCENE V

LUCILE, MARINETTE.

Marinette.

SL A résolution , Madame , est assez prompte!

Un cœur ne pèse rien , alors que l'on l'affronte;

Il court à sa vengeance, et saisit promptemene Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.

Le traître i faire voir cette insolence extrême !

Marinette.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même; Et , quoi que là-dessus je rumine sans fin , L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.

Car , enfin , aux transports d'une bonne nouvelle. Jamais coeur ne s'ouvrit d'une façon plus belle : De récrit obligeant , le sien , tout transporté ,

Ne me donnoit pas moins que de' la déité;

Et cependant jamais , à cet autre message.

Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.

Je ne sais, pour causer de si grands changemens. Ce qui s'est pu passer entre ces courts momens.

Bien ne s'est pu passer dont il faille être en peine, Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.... Quoi ! tu voudrais chercher

hors de sa lâcheté, La secretc raison de cette indignité i

COMÉDIE. '4t

Cet écrit malheureux , dont mon amc s'accuse. Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse î

MilFRINETTE.

En effet , je comprends que vous avez raison ,

Et que cette querelle est pure trahison.

Nous en tenons , Madame!... Et puis prêtons l'oreille Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille ,

Otti , pour nous accrocher, feignent tant de langueur; Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur-, Pendons -nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes !...

Foin de notre sottise , et peste soit des hommes !

F.h ! bien donc , qu'il s'en vante et rie à nos dépens »

Il n'aura pas sujet d'en triompher long-tems;

Et je lui ferai voir qu'en une amc bien faire te mc'prissuit de près la faveur qu'on rejette î

Marinette.

Au moins, en pareil cas , est- ce un bonheur bien doux Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous, Marinette eut bon ne7. , quoi qu'on en puisse dire.

De ne permettre rien un soir qu'on vou'oit rire ! Quicqu'autre , sous l'espoir du matrimoion ,

Aurgit ouvert l'oreille à la tentation;

Mais moi , nef cio vosl

Que tu dis de folies ,

Et choisis mal ton tems pour de telles saillies I

D iij

4t LE DÉPIT AMOUREUX,

Enfin , je suis touchée au coeur sensiblement;- Et, si jamais celui de ce perfide amant »

Par un coup de bonheur , dont j'aurois tort, je pense ■y De vouloir à présent concevoir l'espérance,

(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger ,

Pour me donner celui de me pouvoir venger î)

Ouand, dis-je , par un sort à mes désirs pjopice.

Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice.

Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui.

Je te défends , sur-tout , d: me parler pour lui.

Au contraire , je veux qac ton lelc s'exprime A me bien mettre aux ^eux la grandeur de son crimes Et même , si mon cœur étoit pour lui tenté De descendre jamais à quelque lâcheté.

Que ton affection me soit alors sévère,

Et tienne, comme il faut, la main à ma colcreî

Marinette.

Vraiment, n'ayee point peur , et laisscx faire à nous.,

J'ai , pour le moins, autant de colere que vousi

Et je setois plutôt fille toute ma vie

Que mon gros traître aussi me redonnât envie....

S'il vient....

SC E N E VIL

ALBERT, seul.

En quel gouffre de soins et de perplexité.

Nous jette une action faite sans équité !

D*un enfant supposé par mon trop d'avarice,

Mon coeur, depuis long-tcms., souffre bien le suppUoe î E t
quand je vois les maux où je me suis plongé , le voudeois à ce
bien n'avoir jamais songé.

Taqtôt je crains de voir , par la fourbe éventée»

Ma famille en opprobre et miscre jettée ;

Tantôt , pour ce fils-là, qu^l me faut conserver,

Je crains cent accidens , qui peuvent arriver. ^

S'il advient que dehors quelque affakc m'appelle^»- J'appréhende au retour cette triste nouvelle....

et l as ! vous ne savez pas , vous l'a-t-on annoncé ? Votre fils a la fièvre , ou jambe , ou bras casse.... î> nfin, â tous momens , sur quoi que je m'arrête. Cent sottises de c hagrins me roulent dans la tête.

Ah!...

MÉTAPHRASTE, ALBERT

Métaphrasts,

Andatum iuum euro diligenttr, Albert.

Maître, j'ai voulu....

M É T A P H R A S T E , V interrompant»

Maître est dit à magis ter.

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

Albert.

' Je meure

Si je savais cela !... Mais, soit, à la bonne heure. Maître , donc....

Méta phraste, l'interrompant.

Poursuivez.

ti

il!

• 'Ht

Albert.

Je veux poursuivre aussi!

Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi. Donc ,
encore une fois , Maître , c'est la troisième, -

COMÉDIE

î^'on fils me rend chagrin i vous savcr.que jel*aînie, que soi-
gneusement je l'ai toujours nourri?

Métaphraste.

Il est vrai : Filio non. potest prafrrii Visi Jiliuft

Albert.

Maître , en discourant ensemble ,

Ce Jargon n'est pas fort nécessaire , me semble ^

Je vous crois grand Latin et grand Docteur juté, le m'en rap-
porte à ceux qui m'en ont assuré.

Mais dans un entretien qu'avec vous je destine> K'allei point
déployer toute votre doctrine.

Faire le Pédagogue , et cent mots me cjracher. Comme si vous
étiez en chaire pour prêcher.

Mon pere , quoiqu'il eût la tete des meilleures ,

JJc m'ajamais rien fait apprendre que mes heures > Qui , depuis cinquante ans , dites journellement,

Ke sont encor pour moi que du haut Allemand, l aissez donc en repos votre science auguste >

Et que votre langage à mon foible s'ajuste,

Métaphraste.

Soit.

A mon fils l'hymen me paroît faire peur r Et sur quelque parti que je sonde son coeur,

Pour un pareil lien il est froid et recule.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle, Dont avec Atticus le même fait sermon ^

Et comme au\$si les Grecs disent .dMaa/oa,,,

Albert, l'interrompant.

Mon Dieu, Maître éternel, laissez-là , je vous prie. Les Grecs , les Âlbanois , avec l'Esclavonie ,

Et tous ces autres gens dont vous voulez parler !

Eux et mon fils n'ont rien ensemble à déracier,

Métaphraste.

Hé bien donc , votre fils ?

Albert.

Je ne sais si dans l'ame Il ne sentitoit point une secrète
flamme.

Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu;

Et je l'appergus hier, sans en être aperçu.

Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

Métaphraste.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?

Un endroit écarté? Latin?, secus sicut Virgile l'a dit; Est in se-
cretus locus....

Albert, "interrompant.

Comment auroit-il pu l'avoir dit , ce Virgile, Puisque je suis
certain que dans ce lieu tranquille Ame du monde enfin n'étoit
lorsque nous deux? Métaphraste.

Virgile est nommé là comme un Auteur fameux.

D'un terme plus choisi que le mot que vous dites.

Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes. Albert-

Et moi , je vous dis , moi , que je n'ai pas besoin De terme plus
choisi , d'Auteur , ni de témoin,

Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

COMÉDIE

Métaphraste.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage Par les meilleurs
.\uturs. Tu vivendo bon:s.

Comme on die , soibendo, seqvare peritos.

Albert.

Homme, ou démon, veux tu m'entendre sans conteste?

Métaphraste.

Quintilien en fait le précepte.

Soie du causeur i

Albert.

l a peut

Métaphra«te.

Et dit là-dessus, doctement,

Un mot cjue vous serez T>icn-aisc , assurément , D'entendre.

Albert.

Je serai le diable qui t'emporte,

^ ^ part.)

ClJen d'homme!... O que je suis tenté d'étrange sorte, De faire
sur ce muflle une application !

MÉ. taphrastb.

Mais qui cause , Seigneur , votre inflammation?

Que voulez- vous de moi ?

Albert. ,

Je veux que l'on m'écoute, Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

Métaphraste.

Ah ! sans doute ^

Vous serez satisfait; s'il ne tient qu'à cela,

Je me tais. ••

LE DÉPIT AMOUEUX,

Albert.

• Vous ferez sagement !

Métaphrasti.

Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

Albert.

Tant mieux !

MÉTAPHRASTI.

Que je trépasse 7

je dis plus motl

ALBERT

Dieii vous en fasse la grâce î

Métaphraste.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais»

Albert.

Ainsi soit-il !

Métaphraste.

Parlez quand vous voudrez, v Albert.

J*y vais.

Métaphraste.

It n'appréhendez plus l'interruption nôtre,

Albert.

Métaphraste,

Je suis exact plus qu'aucun autre,

ALBERT

métaphraste.

J'ai promis que je ne dirai rien,

Albert,

C'est assez dit.

Ja le crois.

COMÉDIE

SufHt.

MÉTAPHRASTB.

Dès-à-présent , je suis muet.

Albert.

Fort bien !

Métaphraste.

Pariez ; courage ! Au moins, je vous donne audience. Vous ne vous plaindrei. pas de mon peu de silence:

Je ne desserre pas la bouche seulement.

Albert, à part.

Le traître !

Métaphraste.

Mais , de grâce , achevez vîtement:

Depuis long-tems j'écoute i il est bien raisonnable Que je parle à mon cour.

A L B £ fi T.

Donc, bourreau détestable !..«■

Métaphraste, l'interrompant.

Eh ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais? Partageons le parler, du moins, ou je m'en vais.

Albert.

Ma patience est bien....

MtTAPHRASTE, l'interrompant.

Quoi! voulez-vous poursuivre?

Ce n'est pas encore fait ? Per Jovem , je suis ivre!

Albert.

Je n'ai pas dit, «,

MÉTAPHRASTE, l'interrompant.

Encore ? Bon Dieu ! que de discours?

«rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

J'enrasc !

Albert.

Métaphraсте»

De rechef?... O l'étrange torture!

«Eh ! laissez-moi parler un peu , je vous conjure! Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas D'un savant qui se tait.

ALBERT

Parbleu ! tu te taisas.

(Il s'en va,)

SCENE IX

MÉTAPHRASTE, ml, imitant l'uppircetier qu'Altril

est parti,

S3ou vient , fort à propos y cette sentence exprsse D'un Phi-
losophe : Parle , afin qu'on te connoisse. «

Doneques si de parler le pouvoir m'est ôté .

Fout moi , j'aime autant perdre aussi l'humanité. Et changer
mon essence en celle d'une bête....

Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.

Oh l que les grands parleurs par moi sont détestés !... Mais ,
quoi ! si les savans ne sont pas écoutés ,

Si l'on veut que tou)ours ils aient la bouche close ,

11 faut donc renverset l'ordre de chaque chose >

COMÉDIE

Que les poules , dans peu , dévorent les renards.

Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards ,

Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent , Qu'un fou
fasse les loix , que les femmes combattentj Que par les criminels
les Juges soient jugés,.

Et par les Ecoliers les Maîtres fustigés;

Que le malade au sain présente le temede;

Que le lièvre craintif....

SCENE PREMIERE

MASCARILLE, seul.

Ifi K Ciel parfois seconde un dessein téméraire.

Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire. Pour moi ,
qu'une imprudence a trop fait discourir , le remède plus prompt
où j'ai su recourir.

C'est de pousser ma pointe , et dire , en diligence >

A notre vieux Patron toute la manigance.

Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé.

L'autre diable disant ce que j'ai t(éclaré.

Gare une irruption sur notre fripperie !

Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie. Quelque
chose de bon nous pourra succéder.

Et les vicillajrds entt'eux se pourront accorder.

C'est ce qu'oq va tenter; et, de la part du nôtre. Sans perdre un
seul moment , je m'en vais trouvée l'autre.

(Il ftappe à la porte d'Alieu,)

Digilized by Goc^le

SCENE II

ALBERT, MASCARILLI, Albskt, en dedans»

frappe?

Mascàbilli»

Ami.

Albert, ouvrant.

Oh i oh ! qui te peut amener,

Mascarille?

Mascarille.

le viens, ■ Le bon jour.

Monsieur, pour vous donnez Albert.

AhI vraiment, tu prends beaucoup de peine»

De tout mon coeur , bon jour ! i

(It rentre.)

Mascarille, i part.

La r(5plique est soudaine

Quel homme brusque !

(Il heurte,)

Alonsieir»

Albert, ouvrant.

Encor î

Mascarille.

Vous n'avei pas ouT ,

£ iij

Albert.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour ?

■ Mascarille.

, Oui.

Albert.

Eh 1 bien , bon jour , te dis je.

(Il veut encore rentrer.)

MascaRILI-B» l'arrêtant.

Oui ; mais je viens encoro Vous saluer au nom du Seigneur
Polidorc.

ALBERT

Ah 1 c'çst un autre fait !... Ton maître t'a chargé De me saluer?

Mascarille,

Oui.

Albert.

Je lui suis obligé}

Va , que je lui souhaite une joie infinie.

(JZ rentre.)

Mascarille, à part.

Cet homme est ennemi de la cérémonie î (yllbert , en heurtant encore,)

Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment;

Il vaudrait vous prier d'une chose instamment.

A B E R T , ouvrant.

Eh ! bien , quand il voudra ; je suis à son service.

(Il rentre.)

Mascarille, l'arrêtant.

Attendez , et souffrez qu'en deux mots je finisse,

Il souhaite un moment, pour vous entretenir D'une affaire importante , et doit ici venir.

Albert.

Hé ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige A me vouloir parler ?

, Un grand secret , vous dis-je.

Qu'il vient de découvrir en ce même moment ,

Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement. Voilà mon ambassade.

(Il s'ea va.)

SCENE lii

ALBERT, seul,

*O JUSTE Ciel ! je tremble ! Car enfin nous avons peu de commerce ensemble. Quelque tempête va renverser mes desseins;

Ce secret, sans doute, est celui que je crains. L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle ,

Et voilà sur ma vie une tache éternelle.

Ma faiblesse est découverte. Oh ! que la vérité Se peut cacher long-tems avec difficulté !

Et qu'il eût mieux valu , pour moi , pour mon estime > Suivre les mouvemens d'une peur légitime ,

Par qui je me suis vu tenté , plus de vingt fois ,

De rendre à Pplidore un bien que je lui dois !

5<f LE DÉPIT AMOUREUX,

De prévoir l'éclat où ce coup-ci m'expose ,

Et faire qu'en douceur passât toute la chose.

Mais , hélas ! c'en est fait , il n'est plus de saison ;

Et ce bien . par la fraude , entré dans ma maison , N'en sera point tiré , que dans cette sortie Il n'entraîne du mien la

meilleure partie.

POLIDORE, ALBERT

POLIDORX, d part f sans voir Albert,

S'êxRE ainsi marié , sans qu'on en ait su rien ! Puisse cette action se terminer â bien !

Je ne sais qu'en attendre: et je crains fort du pere Et la grande richesse et la juste colere....

(y.ppercevam yilbert.)

Mais je l'apperçois seul.

Albert, i part.

Ciel ! Polidore vient !

POLIDORE, à pari.

Se tremble i l'aborder.

Albert, à part.

I.a crainte me retient. PoLiDORÉ,^ à part

Par où lui débiter ?

Albert, à part.

Quel sera mon langage }

COMÉDIE. 57

• POLIDORE à C part.

Son ame est toute émue.

Albert, à part.

Il change de visage.

POLIDORE à Albert.

Je vois, Seigneur Albert , au trouble de tes yeux ,

Que vous savez déjà qui m'amenent en ces lieux,

Albert.

Hélas ! oui.

ta nouvelle a droit de vous surprendre, Et je n'eusse pas cru ce
que je viens d'apprendre.

Albert.

J'en dois rougir de honte et de confusion!

Je trouve condamnable une telle action.

Et je ne prétends point excuser le coupable.

Albert.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable !

C'est ce qui doit par vous être considéré.

Albert.

Il faut être Chrétien !

Il est très-assuré !

Albert.

Grâce, au nom de Dieu! grâce, ô Seigneur Polidore!

POLIDORB.

Eh! c' est moi qui de vous présentement l'implore !

!8 LE DEPIT AMOUREUX,

Albert.

Afin de l'obtenir ie me jette à genoux.

(Use jette aux pieds de Polidore , qui se jette aussi aux siens.)

F O L I D O R E.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure! Polidore.

Je suis le suppliant dans une telle injure !

Albert.

V«us me fendez le cueur avec cette bonté i P O L I D O R E.

Vous me rendez confus de tant d'humilité!

Albert.

Pardon , encore un coup !

Poli dore.

HélasJ pardon, vous -même!

Albert.

J'ai de cette action une douleur extrême !

It moi , j'en suis touché , de même , au dernier point!

Albert.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclatc point !

Polidore.

Hélas ! Seigneur Albert , je ne veux autre chose !

Conservons mon honneur !

Polidore.

Eh I oui, je m'y dispose!

Albert.

Quant au bien qu'il faudra , vous-même en résoudrez»

COMÉDIE

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez î De tous CCS
intdrcts je vous ferai le maître i Et je suis trop content, si vous le
pouvez être.

Albert.

Ah quel homme de Dieu i Quel excès de douceur! POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

Albert.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères I P O L 1 D o
R B.

Le bon Dieu vous maintienne !

Albert,

Embrassons-nous en freres i

POLIDORE

J*y consens de grand coeur , et me réjouis fort Que tout soit
terminé par un heureux accord !

(Ils s’embrasseat,)

J’en rends grâces au Ciel !

POLIDORE

Il ne vous faut rien feindre:

Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre j Et Lucile
tombée en faute avec mon fils....

Comme on vous voit puissant , et de bien et d’amis..»

Albert, l’interrompant.

Eh î que parlez-vous-là de faute et de Lucile ?

POLIDORE

Soit > ne commençons point un discours inutile.

«O LE dépit amoureux.

Je veux bien que mon fils y trempe grandement. Même , si cela fait à votre allégement ,

J'avoûrai qu'à lui seul en est toute la fautci Que votre fille avoit une vertu trop haute.

Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur ,

Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;

Que le traître a séduit sa pudeur innocente ,

Bt de votre conduite ainsi détruit l'attente.

Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux ,

Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux > Ne ra-
mentevons rien, et réparons l'offense Par la solemnité d'une heu-
reuse alliance,

A L B B R T , à part.

O Dieu , quelle méprise , et qu'est*ce qu'il m'apprend i Je
rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand. Dans ces divers
transports je ne sais que répondre ,

Et , si je dis un mot , j'ai peur de me confondre,

POLIDORB,

A quoi pensez-vous-là , Seigneur Albert?

Albert.

A rien i

Remettons, je Vous prie, à tantôt l'entretien.

Un mal subit me prend , qui veut que je vous laisse,

(Il rentre chez lui,)

SCENE V

POLIDORE, seul.

3^e fi lis dedans son ame , et vois ce qui le presse :

A quoi que sa raison l'eût déjà disposé ,

Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé ;

L'image de l'affront lui revient , et sa fuite tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.

Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit»

Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.

La douleur trop contrainte aisément se redouble ... Voici mon jeune fou , d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI

V ALERE, POLIDORE, POLIDORI.

ENFIV , le beau mignon ! vos bons déportemen* Troubleront les vieux jours d'un pere, à tous momens! Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles ,

Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles i

Que fais- je tous les jours qui soit si criminel î En quoi mériter
tant Ic'courroux paternel i

a* LE DÉPIT AMOUREUX,.

POLIDORE

Je suis UQ étrange homme, et d'une humeur terrible

D'accuser un enfant si sage et si paisible i

Las 1 il rit comme un Saint , et dedans la maison

Du matin jusqu'au soir il esc en oraison î

Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature ,

Et fait du jour la nuit... ô la grande imposture!

Qu'il n'a considéré pere , ni parenté ,

En vingt occasions .. horrible fausseté !

Que, de fraîche mémoire, un furtif hyménée A la hile d'Albert
a joint sa destinée ,

Sans craindre de la suite un désordre puissant....

On le prend pour un autre, et le pauvre innocent Ne sait pas
seulement ce que je lui veux dire Ah 1 chien I que j'ai reçu du Ciel
pour mon martyre î Te croiras-tu toujours , et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage , avant mon trépas ?

{Jl s'en va.)

SCENE VIII

M ASCARILLE, VALERE.

ivA ascarille, mon pere, Que je viens de trouver , saie route
notre affaire.

M'ascarille.

11 la sait ?

Oui.

Mascarille.

D'où , diantre , a-t-il pu la savoir î

Je ne sais point sur qui ma coniecture asseoir ;

Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie.

Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.

Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux.

11 excuse ma faute , il approuve mes feux ;

Et je voudrois savoir qui peut être capable D'avoir pu rendre
ainsi son esprit si traitable»

Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

Mascarille.

Et que me diriez-vous , Monsieur, si c'éroit moi Qui vous eût
procuré cette heureuse fortune ?

lion! bon! tu voudrois bien ici m'en donner d'une !

F ij

i4 LE DÉPIT AMOUREUX,

Mascarills.

C' 4 st moi, vous dis-)c , moi , donc le Patron le sait «

Et qui vous ai produit ce favorable effet.

Mais , là , sans te railler ?

Mascarills.

Que le diable m'emporte Si je fais raillerie et s'il n'est de la
sorte i V A L E R E , menant l'épe'e à la main*

Et qu'il m'entraîne « moi , si tout présentement Tu n'en vas
recevoir le juste payement i Mascarille.

Ah ! Monsieur, qu'est ceci ? Je défends la surprise !

C'est la fidélité que tu m'avois promise ?

Sans ma feinte , jamais tu n'eusses avoué Le trait que j'ai bien
cru que tu m'avois joué !

Traître 1 de qui la langue , à causer trop habile ,

D'un pere corKre moi vient d'échauffer la bile ,

Qui me perds rout-à-fait J.... 11 faut, sans discourir , Que tu
meures 1

Mascarille.

Tout beau !... Mon ame, pour mourir.

N'est pas en bon état. Daigner, je vous conjure. Attendre le succès qu'aura cette aventure.

J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler Un hymen que vous-même aviez peine à céler.

C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue Condamner la fureur que vous avez conçue !

Dr quoi vous fichez-vous , pourvu que vos souhait*

COMÉDIE. (j

Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits ,

Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

Ma scarillb.

Toujours serez-vous lors à tennis pour me tuer.... Mais enfin mes projets pourront d'effectuer.

Dieu sera pour les siens ; et, content, dans la suite, ' Vous me remercierez de ma rare conduite.

Nous verrons... Mais Lucüc...

Mascarille, l'interrompant.

Alte ; son perc sort. ■

ALBERT, VALERE, MASCARILLE

Albert, i part , sans voir Valere et Mascarille,

P LUS je reviens du trouble où j'ai donné d'abord , l'ius je me sens piqué de ce discours étrange ,

Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change 5 Car Lucile soutient que c'est une chanson, it m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.*..

(A Valere , qu'il apperçoit.)

Ah ! Monsieur, est-ce vous de qui l'auaace insigne Met en jeu mon honneur , et fait ce conte indigne î

F iij

Mascarille.

Seigneur Albert , prenex un ton un peu plus doux , Et contre voire gendre ayez moins de courroux 1 Albert.

Comment î gendre , coquin ? Tu portes bien la mine De pousser les ressorts d'une telle machine ,

Et d'en avoir éié le premier inventeur !

Mascarille,

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur,

Albert.

Trouves-tu beau , dis-moi , de diffamer ma fille , '

Et faire un tel scandale à toute une famille ?

Ma'SCARILLE.

Le voilà près de faire en tout vos volontéK

Albert,

Que voudrais-je , si-non qu'il dît des vérités ! Si quelque intention le pressoit pour Lucile, ta recherche en pouvoir être honnête et civile:

Il falloit l'attaquer du côté du devoir;

Il falloit de son perc implorer le pouvoir ,

Et non pas recourir à cette lâche feinte.

Qui porte à la pudeur une sensible atteinte ! Mascarille.

Quoi ! Lucile n'est pas , sous des liens secrets,

A mon maître ?

Albert.

Non , traître ! et n'y sera jamais.

Tout doux !.... Et , s'il est vrai que ce soit chose faite , Yulcz-vous l'approuver cette chaîne secrète ?

Digilized by Coogif

COMÉDIE

Albert.

tt , s'il est constant, toi, que cela ne soit pas, Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître Qu'il dit vrai.

Albert.

Bon ! voilà l'autre encor , digne maître D'un semblable valet
!... O les menteurs hardis !

Mascarillk.

D'homme d'honneur , il est ainsi que je le dis !

V A L E R I , d Albert.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire? Albert, à part.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire ! Mascarillk.

Mais , venons à la preuve ; et , sans nous quereller , Faites sortir Lucile , et la laissez?, parler.

Albert.

Et si le démenti par elle vous en reste?

Elle n'en fera rien , Monsieur , je vous proteste. Promettez à leurs vœux votre consentement ;

Et je veux m'exposer au plus dur châtiment Si , de sa propre bouche , elle ne vous confesse Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse. Albert.

U faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte, }

(S le dépit amoureux,

MasCA^ILLE* ias , à Valere.

Allez , tout ira bien.

Albert» appelant.

HoU ! Lucile , un mot !

• V A L 1 R B , has , à Mascarille,

Je crains....

Ma SCARILLE.

Kc craignez rien.

LUCILE» ALBERT, VALERE, MASCARILLJ

Mascarille, i Albert .

S { A Lucile.) BiGNEUR Albert, au moins , silence.... Enfin ,
Madame ,

Toute chose conspire au bonheur de votre ame.

Et Monsieur votre pere, averti de vos feux ,

Vous laisse votre époux et confirme vos vœux : Pourvu que,
bannissant toutes craintes frivoles. Deux mots de votre aveu
confirment nos paroles..

Lucile.

Que me vient donc conter ce coquin assuré î Mascarille, à part.

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré !

Lucile, à Valere.

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte ga-
lant, qu'aujourd'hui l'on public?

COMÉDIE

Pardon « charmant objet l'un valet a parlé ; Et j'ai vu, malgré
moi , notre hymen révélé.

Notre hymen ?

On sait tout, adorable Lucile!

Et vouloir déguiser est un soin inutile.

Lucile.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux }

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;

Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme A l'ai^{ur}
de vos. feux qu'aux bontés de votre amc» Je sais que vous avez
sujet de vous fâcher ,

Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher.

Et j'ai de mes transports forcé la violence A ne point violer
votre expresse défense i E^{ais}. ...

Mascarille, à Lucile.

Eh! bien, oui , c'est moi; le grand mal que voiU! Lucile, à
Valere.

Est-il une imposture égale à celle-là ? Vous l'osez soutenir en ma présence même ,

Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?

O le plaisant amant, dont la galante ardeur Veut blesser mon honneur, au défaut de mon cœur ? Er que mon pere , ému de l'éclat d'un sot conte ,

Paye , avec mon hymen , qui me couvre de honte. Quand tout contribueroit à votre passion ,

Mon pere, les destins, mon inclination.

On me verroit combattre, en ma juste colère >

Mon inclination , les destins et mon pere ,

Perdre même le jour , avant que de m'unir A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.

Allez ; et si mon sexe avecques bienséance Se pouvoit emporter à quelque violence.

Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi V A L E R E , d Mascarille.

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci ! Mascarille.

(A Lucile.)

Laissez-moi lui parler.... Eh! Madame, de grâce,

A quoi bon maintenant toute cette grimace ? Quelle est votre pensée , et quel bourru transport Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort ?

Si Monsieur votre pere étoit homme farouche ,
Passe; mais il permet que la raison le touche ,
Et lui-même m'a dit qu'une confession Vous va tout obtenir
de son affection.

Vous sentez , je crois bien , quelque petite honte*

A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ; Mais , s'il
vous a fait prendre un peu de liberté ,

Par un bon mariage on voit tout rajusté ;

Et , quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme, Le mal
n'est pas si grand que de tuer un homme. On sait que la chair est
fragile quelquefois ,

Et qu'une fille enfin n'est ni caillou , ni bois.

Vous n'avez pas été, sans doute, la première.

Et vous ne serez pas , que je crois , la dernière. .

L U C I L E > à Albert.

Quoi ! vous pouvez, ouïr ces discours effrontés ,

Et vous ne dites mot à ces indignités i

Albert.

Que venx-tu que je dise ? Une telle aventure Me met tout hors
de moi.

Mascarille, à Lucile,

Madame, je vous jure Que déjà vous devriez avoir tout confessé 1 • Lucile.

Et quoi donc confessé ?

Mascarille.

Quoi? ce qui s'est passd

Entre mon maître et vous.... La belle raillerie !

Lucile.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie!

Entre ton maître et moi ?

Mascarille.

Vous devez , que je croi ,

En savoir un peu plus de nouvelles que moi;

P.C pour vous cette nuit fut trop douce , pour croire

Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

Lucile, à Albert.

C'est trop souffrir, mon perc , un impudent valet!

(Elle donne un soufflet à Masoarille , et se retire.)

ALBERT, VALERB, MASCARILLE.

Mascarille.

E crois qu*ell« me vient de donner un souffHet f Albert.

Va , coquin ! scldrat ! sa main vient sur ta jou«*

De faire une action dont son pere la loue i

Mascarille.

Et , nonobstant cela, qu'un diable, en cet instant. M'emporte ,
si j'ai dit rien que de très-constant 1

Albert.

Et, nonobstant cela , qu'on me coupe une oreille.

Si tu portes fort loin une audace pareille !

Voulez-vous deux tdmoins qui me justifront ?

Albert.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ? Mascarille.

Leur rapport doit au mien donner toute créances

Albert.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance. Mascarille.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

.Albert.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

Mascarille,

COMÉDIE. 7

Mascartlli.

Connoijsei-vous Ormin , ce gros notaire habile ?

Albert.

Connois-tu bien Grimpant» le bourreau de la ville ?
Mascarille.

Et Simon, le tailleur, jadis si recherché ?

Albert.

Et la potence , mise au milieu du marché ? '

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

Albert.

Tu verras achever par eux ta destinée.

Mascarille.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

Albert.

Ce sont eux qui , dans peu , me vengeront de toi ! Mascarille.

Et ces yeux les ont vus s'entre donner parole.

Albert.

Et ces yeux te verront faire la capriole !

Mascarille.

Et, pour signe, Lucile avoir un voile noir.

Albert.

Et , pour signe , ton front nous le fait assez voir, Mascarille. «

O l'obstiné vieillard !

Albert.

O le fourbe damnable !

Va f rends grâce à mes ans qui me font incapable

De punir sur le champ l'affront que tu me fais) Tu n'en perds
que l'attente , et je te le promets l

{ Il rentre chci lui.)

SCENE XII

• VAL ERE, MASCARILLE

Hé bien , ce beau succès que tu devois produire

MasCARILLB, l'interrompant.

J'entends , à demi-mot , ce que vous voulez dire. Tout s'arme
contre moi.... Pour moi , de tous côeds ,

Je vois coups de bâtons et gibets apprêtés.

Aussi , pour être en paix , dans ce désordre extrême > Je me
vais d'un rocher précipiter moi-même ,

Si , dans le désespoir dont mon coeur est outré ,

Je puis en rencontrer d'assez haut à mon grc !.... Adieu,
Monsieur.

Non , non , ta fuite est superflue.

Si tu meurs , je prétends que ce soit à ma vue i Mascarille.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé ,

Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

Suis-moi , traître ! suis-moi ; mon amour en furie Te fera voir
si c'est matière â raillerie !

(Il s'em va,)

COMÉDIE

SCENE PREMIERE

ASCAGXE, FROSINE.

]L*atenturk est fâcheuse!

Ah ! ma cherc Frosine , Le sort absolument a conclu ma ruine !

Cette affaire venue au point où la voilà,

X'est pas absolument pour en demeurer là ;

Il faut qu'elle passe outre ; et 1 ucile, et Valere, Surpris des
nouveauautés d'un semblable mystère , Voudront chercher un jour
dans ces obscurités ,

Par qui tous Tnes projets se verront avortés.

Car enfin , soit qu' Albert ait part au stratagème , Ou qu'avec
tout le monde on l'ait trompé lui-même , S'il arrive une fois que

mon sort. éclairci Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi
>

Jugez s'il aura lieu de souffrir m[^] présence î Son intéiet détruit me laisse à ma naissance :

C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment Ou pour ma fourbe alors pût être mon amant ,

COMÉDIE

Voudra-t-il avouer pour épouse une fille Qu'il verra sans appui de bien et de famille i

Je trouve que c'est-là raisonner comme il faut ;

Mais ces réflexions dévoient venir plutôt.

Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?

Il ne falioit pas être une grande sofciere Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui , Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui ; L'action le disoit ; et dès que je l'ai sue ,

Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil ! ' Mettez-vous en ma place , et me donnez conseil.

Ce doit être à vous-meme , en prenant votre place,

A me donner conseil dessus cette disgrâce ;

Car je suis maintenant vous , et vous êtes moi. Conseillez-moi , Frosine. An point où je me voi ,

Quel remède trouver ? Dites , je vous en prie i A s c A G N E.

Hélas î ne traitez point ceci de raillerie.

C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis Que de rire , et de voir les termes où j'en suis î Frosine.

Ascagne, tout de boif", votre ennui m'est sensible , ït , pour vous en tirer , je ferois mon possible.

Mais que puis-je , après tout? Je vois fort peu de jour A tourner cette affaite au gré de votre amour !

Si rien ne peut m'aider , il faut donc que je meure ?

Ah ! pour cela , toujours il est assez bonne heure :

La mort est un remède à trouver quand on veut ,

Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut&

Non, non , Frosine, non; si vos conseils propices Ne conduisent mon sort parmi ces précipices.

Je m'abandonne toute aux traits du désespoir î,

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aïlle voir (Appercevaat Eraste,]

Là.... Mais, Éraste vient , qui pourroit nous distraire» Nous pourrons en marchant parler de cette alFaire,» Allons , retirons-nous.

(Elle s'en va , avec Aseagne.)

SCENE II

ÉKASTE, GROS-RENÉ.

Éraste.

Encore rebuté ?

Gr os-Renié.

Jamais Ambassadeur ne fut moins écouté.

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle

l'iu moment d'emretien que vous souhaitica d'elTe ».

COMÉDIE. 7

Qu'cMe m'a répondu , tenant ton quant-â'-moi :

« Va ! va, je fais état de lui comme de toi !

>* Dis-lui qu'il se promene. « Ft , sur ce beau langage , Pour suivre son chemin , m'a tourné le visage ;

It Marinette aussi , d'un dégaigncux museau , Lâchant un : « Laisscx-nous , beau valet de carreau ! >> M'a planté là , comme elle ; et mon sort et le Vôtre N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'auttc i

X'ingrate ! recevoir avec tant de fierté Le prompt retour d'un cœur justement emporté f Quoi i le premier transport d'un amour qu'on abuse. Sous tant de vraisemblance , est indigne d'excuse »

Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal ,

Devoit être insensible au bonheur d'un rival?

Tout autre n'eût pas fait même chose à ma place ,

Et SC fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?

De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?

Je n'ai point attendu de scimms de sa part;

Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire, Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire : .

Il cherche à s'excuser , et le sien voit si peu Dans ce profond respect la grandeur de mon feu 1 Loin d'^assurer une ame , et lui fournir des armes Contre ce qu'un rival lui vent donner d'alarmes , L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,

Et rejette de moi , message , écrit , abord Ah! sans doute , un amour a peu de violence Qu'est capable d'éteindre une si foible offense !

Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur ,

»o LE DÉPIT AMOUREUX,

Découvre assez pour moi tout le fond de son coeur ; i c

Et de quel prix doit Être à présent à mon ame de

Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme} ce

Don , je ne prétends plus demeurer engagé r.i

Pour un coeur où je vois le peu de part que j'ai ; itc

Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême if(

A conserver les gens , je veux faire de même I at

G R O s - R É N é . oi

Bt moi de même aussi; Soyons tous deux fâchés ,)u

Et mettons notre amour au rang des vieux péchés. :t

11 faut apprendre à vivre à ce sexe volage , in<

Et lui faire sentir que l'on a du courage ! -t

Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir. 'V

Si nous avions l'esprit de nous faire valoir, ut

Les femmes n'auroient pas la parole si haute. io

Oh ! qu'elles nous sont bien fieres par notre faute ! a

Je veux être pendu , si nous ne les verrions le;

Sauter à notre cou plus qip: nous ne voudrions , 1 1

S.ans tous ces vils devoirs , dont la plupart des hommes Les
gâtent tous les jours dans le sicclc où nous sommes I 'o

Ê R A s T E. La

Pour moi , sur toute chose , un mépris me surprend i V

Et , pour punir le sien par un autre aussi grand , Cl

Je veux mettre en mon coeur une nouvelle flamme. I

Gros-René. C

Et moi , je ne veux plus m'embarrasser de femme : <

A toutes je renonce, et crois, en bonne-foi ,
Que vous fer iez fort bien de faire comme moi ;
Car, voyez- vous, la femme est, comme on dit, mon maître ,
comédie; 21

Un certain animal difficile à connaître r '

Et de qui la nature est fort enclin[^] au mal à Et comme un animal est toujours animal »

Et ne sera jamais qu'un animal , quand sa vie Durcra cent mille ans : aussi , sans repartie *

La femme est toujours femme , et jamais ne sera Que femme , tant qu'entier le monde durera.

D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe Pour un sable mouvant ; car goûtez bien , de grâce[^]

Ce raisonnement-ci , lequel est des plus forts.

Ainsi que la tête est comme le chef du corps ,

Et que le corps sans chef est pire qu'une bête»

Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête ,

Que tout ne soit pas bien réglé par le compas »

Nous voyons arriver de certains embarras :

La brutale partie alors veut prendre empire Dessus la sensitive , et l'on voit que l'un tire A dia, l'autre à l'autre l'im demande

du mou, L'autre du dur ; enfin , tout va sans savoir où t Pour
montrer qu'ici'bas , ainsi qu'on l'interprete ,

La tete d'une femme est comme une girouette Au haut d'une
maison , qui tourne au premier vents C'est pourquoi le cousin
Aristote , souvent,

La.compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde On ne
peut rien trouver si peu stable que l'onde.

Or , par comparaison ; car la comparaison Nous fait distincte-
ment comprendre une raison ,

Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude > Une
comparaison qu'une similitude.

Par comparaison donc , mon maître , s'il vous plaît ,

fl LE DÉPIT AMOUREUX,

Comme on voit que la mer , quand l'orage s'accroît. Vient i se
courroucer , le vent souSle et ravage.

Les flots contre les flots font un remu-ménage Horrible; e' le
vaisseau, malgré le nautonnier.

Va tantôt à la cave , et tantôt au grenier :

Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque.

On voit une tempête, en forme de bourasque^

Qui veut compétiter par de certains.... propos ,

Et lors un., certain vent , qui par... de certains flots , De.... cer-
taine façon , ainsi qu'un banc de sable..., Quand.... les femmes
enfin ne valent pas le diabli.

C'est fort bien raisonner !

Gros-René.

Assez bien, Dieu merci!....

Mais je les vols. Monsieur , qui passent par ici. Tenez-vous ferme , au moins !

Ne te mets pas en peine.

Gros-René.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne 1

COMÉDIE

LUCILE, MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENÉ

Marinette, <i Lucile,

J E l'aperçois encor i mais ne vous rendez point !

Lucile.

Ne me soupçonfne pas d'être foible à ce point !

Marinetts.

II vient à nous.

Ê R A s T E y à Lucile.

Non, non , ne croyez pas , Madame, Que je revienne encor
vous parler de ma flamme. C'en est fait; je me veux guérir, et
connois bien Ce que de votre coeur a possédé le mien !

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense > M'a
trop bien éclairci de voire indifférence ;

Et je dois vous montrer que les traits du mépris Sont sen-
sibles, sur-tout, aux généreux esprits.

Je l'avouârai, mes yeux observoient dans les vôtres Des
charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous le# autres;

Et le ravissement où j'étois de mes fers ,

Les auroit préférés à des sceptres offerts.

Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême, Je vi-
vois tout en vous; et, je l'avouârai même. Peut-être qu'après tout
j'aurai , quoiqu'outragé , Assez de peine encore i m'en voir déga-
gé ;

Possible que , malgré la cure qu'elle essaie ,

Mon ame saignera long-tems de cette plaie ,

Et qu'a6franchi d'un joug qui faisoit tout mon bien 11 faudra
me résoudre à n'aimer jamais rien....

Maïs enfin, il n'importe ; et , puisque votre haine b

Chasse un coeur tant de fois que l amour vous ramène , 1:

C'est la dernière ici des importunités ^

Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés !

Vous pouvez faire aux miens la grâce toute entière* Monsieur ,
et m'épargner encor cette dernière,

Eh ! bien , Madame, eh ! bien , ils seront satisfaits î Je romps
avecque vous , et j'y romps pour jamais. Puisque vous le voulez,
que je perde la vie.

Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie i

Tant mieux; c'est m'obliger.

' Non , non , n'ayez pas peur

Que je fausse parole ! eussé-je un foible coeur Jusques à n'en
pouvoir effacer votre image.

Croyez que vous n'aurez jamais -cet avantage Hc me voir
revenir.

Ce seroit bien eu vain !

Moi-même de cent coups je percerois mon sein ,

Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne De vous revoir ,
apres ce traitement indigne 1

LVCII.X

COMÉDIE

Soit i n*cn parlons donc plus.

£r A s te*

Oui , oui , n'en parlons plus i tt , pour trancher ici tous propos superflus ,

Et TOUS donner, ingrate 1 une preuve certaine Que je veux,, sans retour , sortir de votre chaîne »

Je ne veux rien garder qui puisse retracer Ce que de mon esprit il me faut effacer....

(Tirant de sa poche le portrait de Lucile.)

Voici votre portrait.... Il présente à la vue Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue-;

Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,

Et c'est un imposteur enfin que je vous rends»

(Il lui rend son portrait.)

Gaëlle-RENÉE, à part.

Bon !

Luc ILE, à Eraste.

Et moi , pour vous suivre au dessein de tout rendre. Voilà le diamant que vous m'avez, fait prendre.

(Elle lui rend son diamant.)

Marinette, à part.

Fort bien !

Ê R A S T E , à Lucile , en tirant de sa poche un iraelet ^u'U areit reçu d'elle , et le lui rendant,

11 est à vous encor , ce bracelet.

Lucile, tirant aussi de sa poche un cachet qu'il lui avoit donné ,
et le lui rendant.

Et cette agathe à vous , qu'on fit mettre en cachet»

Éras T 1 , tirant de sa poche une lettre de Lueile ^ et U li

Usant,

«Vous m'aimez d'une amour extrême,

« éraste , et de mon coeur voulez être éclairci ; K'

« Si je n'aime Éraste de même ,

» Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi. »

(. ^près avoir lu.) 1.

Vous m'assuriez par-là d'agréer mon service ;

C'est une fausseté digne de ce supplice. Ir

{ Il déchire la lettre.) ^

L U C I L E , tirant aussi de ta poche une des lettres d' Eras te ,
et la lisant.

« J'ignore le destin de mon amour ardente , Il

« Et jusqu'à quand le souffrirai ;

» Mais je sais , ô beauté charmante ! .X

ai Que toujours je vous aimerai. >i

(/après avoir lu.)

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;

Et la main, et la lettre , ont menti toutes deux.

(Elle de'chire la lettre.)

Gros-Rxné, bas, a Eraste. ‘

Poussez !

Éraste, tirant- une autre lettre de Lucile , et la déchirant.

Elle est de vous ? Suffit , même fortune.

Marinxts, bas . à Lucile,

Ferme 1

COMÉDIE. 87

L V C I L E , tirant une autre lettre d'Erast: et la d/chirant,
J'aurois regret d'en épargner aucune 1

Gros-René, Erastt.

lî'ayex pas le dernier !

MARlNlTTE,Sax^j Lucile.

Tncibon , jusqu'au bout î

L V C I L E , tirant encore une lettre d'Eratte , et la ii-
chirant.

Infin , voilà le reste 1

£ R A s T ■ , tirant la derniere des lettres de Lucile ^ et la
d/ebirant aussi.

Et , grâce au Ciel î c'est tout.

Je sois exterminé , si je ne tiens parole 1

Lucile.

We confonde le Ciel , si la inicnne est friv^e !

Adieu donc !

Lucile.

Adieu donc !

Marinette, à Lucile.

Voilà qui va des mieux l Gros-René, bas , d E raste.

Vous triomphez !

Marinette., las , à Lucile.

Allons , ütC7.-\'ous de scs yeax.

Gros-René Jar , à Erasie, Retirez-vous , après cet cfForr de courage.

Mar inette, bas j à Lucile.

Qu'attendez-vous encor i

Digilized by Google

«s LE DÉPIT AMOUREUX,

GROS-RENÉ, las , à Eraste.

Que faut'il davantage 2 Xi

Ah ! Lucile ! Lucile ! un cœur comme le mien y
Se fera regretter > et je le sais fort bien !
Éraste ! Éraste ! un cœur fait comme est fait le vôtre ^
Se peut facilement rđparer par un autre.
Non , non , cherchez par-tout , vous n'en aurez jamais ^
De si passionné pour vous , je vous promets!
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ; ^
J'aurois tort d'en former encore qüicqu'envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger :
Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer..».'
Mais personne , après moi, quoi qu'on vous fasse entendre ,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre !
Lucile.
Quand on aime les gens on les traite autrement ;
On fait de leur personne un meilleur jugement,

ÉRASTE

Quand on aime les gens on peut de jalousie ,

Sut beaucoup d'apparence, avoir l'ame s.ii\$ic-î Mais alors
qu'on les aime , on ne peut , en effet ,

Se résoudre à les perdre ... et vous, ' vous l'avez fait,

Lucile.

La pure jalousie est plus respectueuse !

Éraste.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse i.

COMÉDIE

Kon, votre coeur, Éraste, é toit mal enflammé!

Kon , Lucile, jamais vous ne m'avez aimé !

Ih! je crois que cela foiblement vous soucie! Peut-être en
scroir-il beaucoup mieux potir ma vic^ Si je.... Mais laissons U
ccs discours superflus :

Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

Pourquoi >

Lucile.

Par la raison que nous rompons ensemble, Et que cela n'est
plut de saison , ce me semble ?

Kous rompons ?

Lucile.

Oui, vraiment,. t Quoi! n'en est- ce pas fait?

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

Lucile.

Comme vous.

Comme moi ?

Lucile.

Sans doute. C'est foiblesse De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

Mais , cruelle ! c'est vous qui l'avez bien voulu,

H Bÿ

ÿo LE DÉPIT AMOUREUX,

Moi ?.... Point du tout , c'est vous qui l'avez résolu ! É R A s T
E.

Moi Je vous ai cru là faire un plaisir extrême !

Point ; vous avez voulu vous contenter vous-mSme î

Mais si mon coeur encor revouloit sa prison ;

Si, tout fâché qu'il esc, il demandoit pardon?

Kon , non , n'en faites rien -, ma foiblesse est tro^ grande !

J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande i

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder » ni moi sur cette peur trop tôt le demander !

Consentez-y, Madame ! Une Samme si belle Doit, pour votre intérêt demeurer immortelle.

Je le demande, enfin, me l'accorderiez-vous(

Ce pardon obligeant ?

Bemenez-moi chez nous^

(Elle rentre , ayec Eraste.)

COMÉDIE

MARINETTE, GROS-RENÉ

Mahinittz, à part,

O LA liche personne !

Gros-Ren£, â part.

Ah ! le foible courage!

Maeinette, â part, ren rougis de dépit !

Gros-René, i part.

J'en suis gonflé de rage (A Marinetie.)

Ne t'ïmagine pas que je me rende ainsi i Marinette.

Et ne pense pas , toi , trouver ta dupe aussi 1 Gros-René.

Viens , viens froter ton nez auprès de ma colcre 1 Marinette.

Tu nous prends pour une autre ; et tu n'as pas affaire A ma
sotte maîtresse !... Ardez le beau museau , Pour nous donner en-
vie encore de sa peau !

Moi , j'auais de l'amour pour ta chienne de face ? Moi , je te
chercherois i Ma foi ! l'on t'en fricasse Des filles comme nous !

Gros-René.

Oui ! tu le prends par-U ?

Tiens, tiens , sans y chercher tant de façon , voili

91 LE DÉPIT AMOÛREUR;

Ton beau galant de neige , avec ta nompareille »

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille 1 (Il tire de sa
poche un ruban , qu'il avait reçu d'elle , et le

lui rend.)

Marinitte, tirant aussi de sa poche un paquet d'i» piaules, qu'il
lui avait donn^ , et le lui rendint.

Et toi , pour te montrer que tu m'es à mépris ,

Voilà ton demi- cent d'épingles de Paris,

Que tu me donnas hier , avec tant de fanfare î Gros-René, ti-
rant encore de sa poche un couteau , , qu'il a reçu d'elle, et le lui
rendant.

Tiens encor ton couteau. T a pièce est riche et rare ;

Il te coûta six blancs, lorsque tu m'en fis don! Makinette, deta-
chant ses ciseaux , et les lui r«-

dant.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

Gros-René, tirant de sa poche un morceau de fromage ,
qu'elle lui avoit donné , et le lui rendant.

J'oubiois d'avant-hicf ton morceau de fromage;

Tiens.... Je voudrois pouvoir recitier le potage Que lu me fis
manger , pour n'avoir rien à toi ? Marinette.

Je' n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;

Mais j'en ferai du feu , jusques à la dernière !

Gros-René.

Et des tiennes, tu sais ce que j'en saurai faire ?

Marinette.

Prends garde à ne venir jamais me reprier à Gros-René

Pour couper tout chemin à nous repatrier ,

(Il ramasse un brin de paille , et le lui présente. J

COMÉDIE. S»5

Il faut rompre la paille.... Une paille rompue Rend , entre gens
d'honneur , une affaire conclue... Ne fais point les yeux doux ; je
veux être fâché à Marinetti.

Ne me lorgne point , toi ; j'ai l'esprit trop touché ! Gros-René.

Romps; voilà le moyen de ne l'en plus dédire.... Romps.... Tu
ris , bonne bête ?

Makinette.

Oui , car tu me fais rire, Gros-René.

La peste soit ton ris!.... Voilà tout mon courroux Déjà dulcifié.
Ou'en dis-tu ? romprois-nous.

Ou ne romprons-nous pas ?

Vois.

Gros-René.

Vois-toi.

Makinette. .

Vois toi-même;

Gros-René.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

Marinette.

Moi i ce que tu voudras.

Dis?

Gros-René.

'Ce que tu voudras , toi,

Marinette,

Je ne dirai rien.

Gros-René.

Ki moi non plusl

Marinette.

Ni moi.

Gros-René.

Ma foi ! nous ferons mieux de quitter la grimace...

(Lui présentant la main.)

Touche; je te pardonne.

M A R I N E T T E , lui touchant la main.

Et moi . je te fais grâce.

Gros-René.

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné!

Marinette.

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

Fin du quatrième Acte

COMÉDIE

Si

SCENE PREMIERE

MASCARILLE, seul.

Dès que l'obscurité régnera dans la ville ,

»» Je me veux introduire au logis de Lucile i « Va vite, de ce pas , préparer pour tantôt ,

« fet la lanterne sourde et les armes qu'il faut. » Quand il m'a dit ces mots , il m'a semblé d'entendre ,

« Va vîtement chercher un licou pour te pendre, o Venez-ça, mon Patron ; car dans l'étonnement OÙ m'a jetté d'abord un tel commandement,

Je n'ai pas eu le reme de vous pouvoir répondre; Mais je vous veux ici parler , et vous confondre. Défendez-vous donc bien , et raisonnons , sans bruit. Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit Lucile?... «Oui , Mascarille ... » Et que pensez vous faire ?

« Une action d'amant qui veut se satisfaire ... »

Une action d'un homme à fort petit cerveau.

Que d'aller , sans besoin, risquer ainsi sa peau....

« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle ;

» Lucile est irritée,, Eh ! bien , tant pis pour elle...

Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit... Mais l'amour est un soc , qui ne sait ce qu'il dit. Nous garantira-t-il , cet amour , je vous prie ,

D'un rival , ou d'un pere, ou d'un frere en furie f <c Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?... Oui . vraiment , je le pense ; et , sur tout , ce rival. c(Mascarille , en tout cas, l'espoir où je me fonde , Nous irons bien armés i et si quelqu'un nous gronde» « Nous nous chamaillerons... «Oui ?... Voilà justement Ce que votre valet ne prétend nullement!

Moi'! chamailler? bon Dieu ! Suis-je un Roland» mon maître ,

Ou quelque Ferragus? C'est fort mal meconnoîtrei Quand je viens à songer , moi . qui me suis si cher , Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer Dans Le corps , pour vous mettre un humain dans la bierre ,

Je suis scandalisé d'une étrange maniéré!.... et Mais tu seras armé de pied en cap .. •« Tant pis !

J'en serai moins léger à gagner le taillis;

Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe Où ne puisse glisser une vilaine pointe. ..

tt Oh ! tu seras ain.si tenu pour un poltron ! •»

Soit; pourvu quetouiours ie branle le menton.

A table comptez-moi. si vous voulez, pour quatre { M ais comptez-moi pour rien , s'il s'agit de se battre. Enfin, si l'aime monde a des charmes pour vous. Pour moi , ic trouve l'air de celui-ci fott doux.

Je n'ai pas grande faim de mort , ni de blessure,

Et vous ferez, le soc tout seul , je vous assure !

SCENE II

VALEKE, MASCARILLE,

E n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux l Le soleil semble s'être oublié dans les Cieux ;

Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumicre.

Je vois rester encore une telle carrière , '

Que je crois que jamais il ne l'achevera ,

Et que de sa lenteur mon ame enragera 1

Mascarille.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre Pêcher vite,
à tâtons, quelque sinistre encombre î... Vous voyez que Lucile »
entière en ses rebuts.,...

V A L E R E , l'interrompant.

Ne me fais point ici de contes superflus.

Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles.

Je sens de son courroux des gênes trop cruelles.

Et je veux l'adoucir , ou terminer mon sort.

C'est un point résolu !

Mascarille.

J'approuve ce transport ;

Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire Eo
cachette.

Fort bien !

Mascarillb.

Et j'ai peur de vous nuire.

Et comment ?

Mascarille.

Une toux me tourmente à mourir , Dont le bruit importun
vous fera découvrir;

(Il tousse.)

De moment en moment vous voyez le supplice.

Ce mal te passera ; prends du >us de réglisse.

Mascarille.

7e ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer. Je scrois ravi
, moi, de ne vous point laisser;

Mais j'aurois un regret mortel , si j'étois cause Qu'il fût à mon
cher maître arrivé quelque chose !

LA RAPIERE, VALERE, MASCARILLE

La RAPIERE, d Valere,

R^onsieur , de bonne part , je viens d'Stre informé Qu'Éraste
est contre vous fortement animé ,

Et qu' Albert parle aussi de faire, pour sa fille. Rouer jambes et
bras à votre Mascarille.

Mascarille.

Moi ?.... Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.

COMÉDIE. Ƴf

Qu*â-jc fait pour me voir rouer jambes et bras ?

Suis-je donc gardien , pour employer ce style ,

De la virginité des filles de la ville ?

Sur la tentation ai-je quelque crédit,

Et puis-je mais , chétif ! si le coeur leur en dit ?

Oh i qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !

Et , quelque belle ardeur que ses feux lui produisent , iraste
n'aura pas si bon marché de nous 1

T. A RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout i vous.

V ous savez , de tout tems > que je suis un bon feere ?

Je vous suis obligé , Monsieur de La Rapiere!

La Rapiere.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,

Qui, contre tous venant , sont gens à dégainer.

Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance» Mascarille,
â Valert.

Acceptez-les , Monsieur.

VALERE,<iZ^ Rapure.

C'est trop de complaisance î La Rapiere.

Le petit Cille encore eût pu nous assister ,

Sans le triste accident qui nous vient de l'ôter. Monsieur, le grand dommage et l'homme de service! Vous avez su le tour que lui fit la Justice?

Il mourut en César, et, lui cassant les os ,

Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots»

lij

ICO

Monsieur de La Rapière » un homme de la sorte Doit être regretté Mais, quant à votre escorte ,

Je vous rends grâce.

La RAPIERE.

Soit 5 mais soyez averti

Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

Et moi , pour vous montrer combien je l'appréhende ,

Je lui veux , s'il roc cherche , offrir ce qu'il demande » Et par toute la ville aller présentement ,

{ Montrant MasearilU.)

■ Sans être accompagné que de' lui seulement.

(La Rapière s'en va.)

SCENE IV

rALKRS, MASCARILLE.

Mascarillz.

Monsieur, vous voulez tenter Dieu?...

Quelle audace !

Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace ? Com-
bien de tous côtés....

(Il regarde d'un eStd dans Véloignement»)

Que regardes-tu là î Mas carizle.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.

COMEDIE

Enfin , si maintenant ma prudence en est crue,

Ke nous obstinons point à rester dans la rue?

Allons nous renfermer.

Nous renfermer? Faquin !

Tu m'oses proposer nn acte de coquin ?

Sus , sans plus de discours , nfsous-toi de me suivre.
Mascarille.

Eh J Monsieur, mon cher maître , il est si doux de vivre !

On ne meurt qu'une fois; et c'est pour si long-tems !

V A. L E R E

Je m'en vais t'assommer de coups , si je t'entends....

(Apprcevant Ascagne.)

Ascagne vient ici ; laissons le. Il faut attendre Quel parti,
dc lui-mSmc, il résoudra de prendre. Cependant , avec moi viens
prendre à la maison Pour qous froter,

Mascarille.

Je n'ai nulle démangeaison !...

Que maudit soit l'amour, et les filles maudites Qui veulent en
t ter, puis font les chatemites!

(Il s\'n va, avec galère,)

loz LE DÉPIT AMOUREUX,

ASCAGNE, FROSINE

A s C A G N B.

Est-il bien vrai , Frosinc , et ne r vai-je point ?

De grâce ! comptez-moi bien tout, de point en point à

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.

Ces sortes d'incidents ne sont,* pour l'ordinaire.

Que redits trop de fois, de moment en moment.

Suffit que vous sachiez qu'après ce testament Qui vouloir un garçon pour tenir sa promesse.

De la femme d'Albert la dernière grossesse N'accoucha que de vous , et que lui , dessous main , Ayant depuis long-tems concerté son dessein ,

Fit son fils de celui d'ignès la bouquetière.

Qui vous donna pour sienne à nourrir i ma roere, La mort ayant ravi ce petit innocent Quelques dix mois après, Albert étant absent,

La crainte d'un époux et Hamour maternelle Firent l'événement d'une ruse nouvelle.

Sa femme , en secret lors , se rendit son vrai sang. Vous devîntes celui qui tenoit votre rang,

Et la mort de ce fils, mis dans votre famille»

Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.

Voilà de votre sort un mystère éclairci

COMÉDIE

Que votre feinte mere a caché jusqu'ici.

Elle en dit des raisons . et peut en avoir d'autres Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.

Enfin , cette visite où j'espérois si peu , •

Plus qu'on ne pou voit croire a servi votre feu.

Cette Ignés vous rel&che. et , par votre autre affaire, L'éclat de son secret devenu nécessaire ,

Kous en avons , nous deux , votre perc informe :

Un billet de sa femme a le tout con€rmé Et, poussant plus avant encore notre pointe.

Quelque peu de fortune i notre adresse jointe.

Aux intérêts d'Albert , dePolidore, après,

Kous avons ajusté si bien les intérêts.

Si doucement à lui déployé ces mystères.

Pour n'efParoucher pas d'abord tipp les affaires, £n£n , pour dire tout , mené si prudemment Son esprit , pas à pas , i l'accommodement , Qu'autant que votre pere il montre de tendresse A confirmer les noeuds qui font votre allégresse.

Ah ! Frosine , la joie où vous m'acheminez...

Eh ! que ne dois-je point i vos soins fortunés 1 Frosine.

Au reste, le bon-homme est en humeur de rire,

St pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI

■POLIDORE, ASCAGNE, EROSINE,

POLiDOREy à Ascagne.

,A.pprochez-vous, ma fille, un tel nom m'est pec» mis ;

Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.

Vous avez fait un trait , qui , dans sa hardiesse,

Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse Que je vous en excuse , et tiens mon fils heureux. Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.

Vous valez tout un monde , et c'est moi qui l'assure. >«,

(Appercevant Valere.)

Wais, le voici. Prenons plaisir de l'aventure....

Allez faite venir tous vos gens promptement.

Ascagne.

Vous ebdir sera mon premier compliment!

(Elle s'en va , avec Frosine. J

COMEDIE

SCENE VII

VAIERE, MASCARILLE, FOLIDORE.

MasCARXLLX, à Valere.

JLes disgrâces souvent sont du Ciel révélées!

] *ai songd cette nuit de perles défilées,

Et d'oeufs cassés. Monsieur , un tel songe m'abat i

Chien de poltron !

POLIDORB.

Valere , il s'apprête un combat Où toute ta valeur te sera nécessaire.

Tu vas avoir en tête un puissant adversaire!

Mascarille.

Et personne , Monsieur , qui se veuille bouger Pour retenir des gens qui se vont égorger ?

Pour moi , je le veux bien i mais , au moins , s'il arrive Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,

Me m'en accusez point!

Non , non , en cet endroit ,

Je le pousse moi-même i faire ce qu'il doit.

Mascarille.

Pere dénaturé !, *

Valere, à PoUdore^

Ce sentiment, mon pere.

Est d'un homme de cœur , et je vous en révère !

J'ai dû vous offenser, et je suis criminel D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel ?

Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,

La nature toujours se montre la plus forte.

Et votre honneur fait bien , quand il ne veut pas voir Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

On me faisoit tantôt redouter sa menace ;

Mais les choses depuis ont bien changé de face !

Et, sans le pouvoir fuir > d'un ennemi plus fort,

Tu vas être attaqué.

Mascarilli.

Point de moyen d'accord ?

(A Polidore.)

Moi , le fuir ? Dieu m'en garde ! . . . Et qui donc pour^ roit-ce être !

POLIDORB.

Ascagne.

Ascagne ?

Polidore.

Oui. Tu le vas voir paroître.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi POLIDaRB.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi:

Et qui veut , dans le champ où l'honneur vous appelle. Qu'un combat, seul à seul, vuide votre querelle.

COMÉDIE

Mascarillb.

Ci'est un brave homme! 11 sait que les coeurs génJrcux Ne mettent point les gens en compromis pour eux 1

POLIDORE, à Falere.

Infin j d'une imposture ils te rendent coupable.

Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;

Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accotd Que tu satisferois Ascagne sur ce tort;

Mais aux yeux d'un chacun , et sans nulles remises. Dans les formalités en pareil cas requises.

Êt Lucile , mon pere , a d'un coeur endurci...,

POLIDOFi, l'interrompant.

Lucile épouse Eraste , et te condamne aussi ;

Et pour convaincre mieux tes discours d'injustice, Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse,

Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur!... Elle a donc perdu sens , foi, conscience, honneur!

icS LE DEPIT AMOUREUX,

ALBERT , I.UCILE , ERASTE , POLIDORE , VALERE , MASCARILLE

Albert, < à Poliâore,

É bien , les combattans ? On amené le nôtre.

Avez-vous disposé le courage du vôtre?

Oui , oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer 9 Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer.

Un reste de respect en pouvoir être cause.

Et non pa^ la valeur du bras que l'on m'oppose.

Mais , c'est trop me pousser , ce respect est à bout!

A toute extrémité mon esptit se résout,

Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange.

Donc H faut hautement que mon amour se venge!,..

(A Luctie.)

Kon pas que cet amour prétende encore à vous.

Tout snn feu se résour en ardeur de courroux:

Et , quand j'aurai rendu votre honre publique.

Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.

Allez, ce procédé. ' ucile , est odieux,

A peine en puts-je croire au rapport de mes yeux: C'est de
route pudeur se montrer ennemie ,

Et vous devriez mourir d'une telle infamie!

Digilized by Googli

COMÉDIE. ïo^

Vn semblable discours me pourroit affliger.

Si je n'avois en main qui m'en saura venger....

Voici venir Ascagne ; il aura l'avantage De vous faire charger
bien vite de langage ,

SCENE I X et derniere

ASCAGNE , FROSINE , MARTNETTfi , GROS* RENÉ, AIBERT,
POLIDOBÉ, LUCILE , ÉRASTE , VALERE , MASCARILLE.

Valire, à Lucie,

I L ne le fera pas y

Quand il toindroit au sien encor vingt autres brar..

Je le plains de défendre une Sfv ur criminelle ;

Mais , puisque son erreur me veut faite querelle,

(^ Erasie.)

Nous le satisferons.... Et vous , mon brave, aussi».

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci ;

Mais enfin , comme Ascagne a pris sur lui l'affaire Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

C'est bien faiti la prudence est toujours de saison!... Mais..».

Iio LE DÉPIT AMOUREUX,

E R A s T s , V interrompant.

11 saura , pour tous , vous mettre i la raison*

Lui?

POLIDORE

Ke t'y trompes pas. Tu ne sais pas encore Quel étrange garçon est Ascagne !

Albert.

Il l'ignore;

Mais il pourra, dans peu, le lui faire savoir!

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

Marinette.

Aux yeux de tous ?

Gros-Ken é.

Cela ne seroit pas honnnStoI

Se moque-t-on de moi ?... Je casserai la tSte A quelqu'un des rieurs!... Enfin, voyons l'eAFct, Ascagne.

Non , non , je ne suis pas si méchant qu'on me fait; Et dans cette aventure, où chacun m'intéresse» Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse , Connoître que le Ciel , qui dispose de nous ,

Ne me fit pas un coeur pour tenir contre vous.

Et qu'il vous réservait pour victoire facile,

De finir le destin du frere de Lucile.

Oui , bien loin de vanter le pouvoir de mon bras, Ascagne va par vous recevoir le trépas;

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire

COMÉDIE

Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire .

En vous donnant pour femme, en présence de tous. Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

Non , quand toute la terre , après sa perfidie»

Et les traits effrontés.-..

Ascagne, l'interrompant.

Ah ! souffrez que je dire, Valere, que le coeur qui vous est engagé D'aucun crime envers vous ne peut être chargé.

Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême Et j'en prends à témoin votre pere, lui-meme.

L'OLIDORB, à Valere.

Oui , mon fils; c'est assez rire de ta fureur.

Et je vois qu'il est tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui, par serment, ton ameest attachée.
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée :
Un intérêt de bien , dès scs plus jeunes ans ,
Fit ce déguisement , qui trompe tant de gens ;
Et, depuis peu , l'amour en a su faire un autre.
Qui t'abusa , joignant leur famille à la nôtre,...
{ Valere , tout interdit de ce qu'il entend , regarde tout le
monde , tour-à-tour.)

Ne va point regarder à tout le monde aux yeux ;
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui , c'est elle , en un mot , dont l'adresse subtile,
La nuit reçut ta foi, sous le nom de Lucile,
It qui , par ce ressort qu'on ne comprenoit pat,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Bflais , puisqu' Ascagne ici fait place à Dorothée,
Kij

trt LE DÉPIT AMOUREUX,

Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée.
Et qu'un noeud plus sacré donne force au premier.

Albert, a Valert.

Et c'est là justement ce combat singulier Qui devoir envers
nous réparer votre oâFcnsCi Et pour qui les Edits n'ont point fait
de défense.

POLIDORE, i Valere.

Un tel événement rend tes esprits confus.

Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus ?

Valere.

' Kon , non, je neveux pas songer à m'en défendre}

Et, si cette aventure a lieu de me surprendre,

La surprise me flatte , et je me sens saisir De merveille, à-Ia-
fois, d'amour et de plaisir....

(A Ascagne.)

Se peut-il que ces yeux ?...

Albert, Vinterrompant.

Cet habit , cher Valere, Souffre mal les discours que vous lui
pourriez faire. Allons lui faire en prendre un autre; et, cependant.
Vous saurez le détail de tout cet incident.

Valere, à Lucile.

Vous , Lucile , pardon si mon ame abusée....

Lucile, Vinterrompant.

L'oubli de cetre injure est une chose aisée.

Albert.

Allons ; ce compliment se fera bien chez nous.

Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage.

Digilized by Coogif

COMÉDIE. uî

Qu'il reste encore ici des sujets de caraage.

Voilà bien à tous deux notre amour couronné;

Mais de son Mascarille et de mon Gros- René»

Par qui doit Marinette Stre ici possédée»

Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

Mascarille.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien! Qu'il réponde en repos i cela ne me fait rien, ne l'humeur que je sais la chere Marinette» . L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette!

Marinette.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?

Un mari, passe encor; tel qu'il est on le prend;

On n'y va pas chercher tant de cérémonie;

Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie. Gros-René.

l'Écoute: quand l'hymen aura joint nos deux peaux» le prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux. Mascarille.

Tu crois te marier pour toi tout seul , compere? Gros-René.

Bien entendu, je veux une femme sévère»

Ou je ferai beau bruit!

Mascarille.

Eh ! mon Dieu , tu feras Comme les autres font » et tu t'adouciras!

Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques Dégénèrent souvent en maris pacifiques !

Marinette» à Gros-Ren/,

Va , va , petit mari , ne crains rien de ma foi;

114 LE DÉVIT AMOUREUX, fcc.

Les douceurs ne feront que blanchir contre moi ,

Et je te dirai tout.

Mascarille.

O la hne pratique l Un mari confident 1

Mar iNiTTi.

Taisex-vous , as de pique !

Albert.

pour la troisième fois , allons-nous-en chez nous Poursuivre
en liberté des entretiens si doux.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_tTmO2Z9McVwC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.